

Monsieur Lecteur — Conte exotique

La vérité sur le Livre II du Capital

Tous mes remerciements à Isabelle Stengers, lectrice ô combien fidèle, au docteur Verraest, à Dominique Desmet, à Didier Demorcy, des personnes que j'aime.

*À ma regrettée mère et à tous les zatlaps de Bruxelles
Aux amis des Trois Pigeons*

Didier Gille (didier_gille@hotmail.com)

Avertissement

Cette histoire se déroule à Bruxelles et pour une large part dans les cafés de cette ville. Il m'a semblé impossible de ne pas utiliser certains régionalismes utilisés couramment par les locuteurs francophones dans les estaminets populaires de la cité du manneken pis. Beaucoup sont des emprunts au dialecte flamand de la région (ils sont en italiques). J'ai veillé à ce que la plupart puissent facilement se déduire du contexte mais à toutes fins utiles, le lecteur trouvera un glossaire en fin de volume. Il rencontrera aussi quelques graphies inhabituelles reproduisant la prononciation en usage chez la plupart des locuteurs bruxellois ; ainsi drolle (pour drôle), droidement (pour drôlement), miyjaar (pour milliard), quamême (pour quand même), ossi (pour aussi). J'ai également utilisé quelques tournures syntaxiques typiquement bruxelloises ; que les puristes veuillent me pardonner ces quelques torsions infligées à la langue française.

Un

Mon premier livre était une édition illustrée de *Blanche-Neige* ; un petit format à la couverture cartonnée. Ainsi allait la tradition dans ma classe. Dès que l'un d'entre nous avait réussi à lire un texte imposé par le maître, il recevait un livre, à choisir dans une pile qui, par la force des choses, diminuait à mesure que s'accroissait le nombre de lecteurs. Comme je fus le premier de ma classe à satisfaire aux conditions, je pus examiner toute la pile ; sur sa couverture, Blanche-Neige était une brunette jolie comme une pomme, et voilà...

Le petit Klein, lui, n'avait pu choisir, bon dernier qu'il fut à déchiffrer ses quelques lignes. Pourtant, il s'en donnait du mal avec les mots écrits, le petit Klein, les yeux louchant à quinze centimètres de la feuille où s'embrouillaient les lettres et les signes, les doigts toujours tachés de cette encre bleu foncé

dont celui qui était de corvée emplissait nos encriers tous les matins. Elle laissait sur le bout de nos plumes une lie tenace qu'il fallait régulièrement éliminer à l'aide d'un chiffon. Le petit Klein n'avait pas de chiffon, ou l'oubliait, ou je ne sais pas, si bien qu'il se servait de ses doigts. À la fin de la journée, il en avait partout, sur ses habits, sur son nez, sur ses oreilles, à l'intérieur de ses oreilles même.

Le petit Klein prit donc le dernier livre de la pile, celui dont personne n'avait voulu. C'était à peine un livre pour dire vrai, tout maigrelet, une couverture souple : il semblait avoir été fabriqué exprès pour le petit Klein. J'aimais bien le petit Klein, sans doute parce que les autres se moquaient de lui, à cause de sa petite taille, de ses doigts et de sa figure bleus. On parlait beaucoup d'enfants bleus à l'époque. Je savais bien qu'il s'agissait d'une maladie de cœur et que Klein, c'était d'encre qu'il était barbouillé, mais ça me faisait quand même un drôle d'effet de fréquenter un enfant bleu.

Le petit Klein m'a demandé de l'aider à lire son livre. Je n'avais pas trop envie ; je l'ai fait pour lui faire plaisir. Mais dès qu'on a eu tourné la couverture, ce fut une autre affaire. Pour tout dire, on a été embarqués.

Embarqués dans la vie d'un enfant pygmée qui buvait l'eau de pluie à même les feuilles de la forêt vierge, récoltait des escargots gros comme le poing et chassait un éléphant avec sa tribu en lui sectionnant un jarret. Après, plus formidable encore, l'enfant pénétrait dans la cage thoracique de l'éléphant pour y chercher son cœur, ou son foie et ses poumons, j'hésite au-

jourd'hui. Pour ça oui, sous ses dehors tristounets, *Mangazou le pygmée* était un terrible bouquin.

Mais c'est quand même moi qui avais le livre du premier, le plus beau de la pile, forcément. Et je sentais le petit Klein qui le lorgnait ; lui non plus n'était pas indifférent aux charmes de Blanche-Neige. Moi, je l'avais déjà lu et relu, et, bien avant que je sache lire, ma mère m'avait déjà raconté l'histoire au moins cent fois. Le passage qui me plaisait le plus, c'était quand le chasseur revenait, son grand couteau dégouttant de sang, avec le cœur de Blanche-Neige et l'offrait à la méchante reine comme preuve de sa mort. Le cœur était drôlement bien dessiné, il ressemblait à ceux de cochon qu'on voyait parfois sur l'étalage de la bouchère d'en face. Mais, bien sûr, dans l'histoire, le cœur n'était pas celui de Blanche-Neige. Le chasseur lui avait laissé la vie sauve et avait sacrifié à sa place une pauvre biche.

Là, ma mère intervient : « Ce n'est pas la vraie histoire. Ce n'est pas une biche mais un marcassin que le chasseur a étripé, ce n'est pas le cœur mais le foie et les poumons que la reine avait demandés, je te l'ai raconté au moins cent fois ; ton livre là, c'est une version édulcorée, un truc américain. » C'est sans doute pour ça qu'entre l'éléphant de Mangazou et la biche ou le marcassin de Blanche-Neige j'ai fini par mélanger les viscères.

Donc, le petit Klein envoyait mon *Blanche-Neige* et j'enviais son *Mangazou*. Alors on a échangé.

Et maintenant c'est mon instituteur qui intervient : « Trulle-

mans (c'est mon nom), c'est idiot d'appeler Klein le petit Klein. Klein veut déjà dire "petit" en allemand et en flamand. Alors c'est comme si vous disiez le petit petit. Pléonasme ! » Ce n'est quand même pas ma faute si Klein était vraiment petit, s'il avait un destin de pléonasme.

Résultat des courses mon premier livre vraiment à moi fut finalement le dernier de la pile. Le destin.

Je suis né dans une librairie-papeterie. Des livres et des magazines, j'en feuilletais depuis tout petit, d'abord pour les images, puis pour les mots que je repérais de ci de là et maintenant que je savais lire pour l'histoire. Mais après il fallait les remettre en rayon : ils n'étaient pas vraiment à moi. Pas question de les corner ni de les tacher, je devais me laver les mains avant et les manipuler avec le plus grand soin. C'était frustrant, ces livres qui ne faisaient que passer, mais c'était mon destin. Il m'arrivait de passer en douce une bande dessinée au petit Klein ; ça faisait souvent des histoires à cause des taches de doigts. Mais je ne l'ai jamais balancé, je prenais tout sur moi.

Je vivais donc au milieu des livres sans en posséder aucun. Vous imaginez le changement que représenta *Mangazou*. Maintenant, dans ma chambrette il y avait un livre. Au moment de dormir, je glissais *Mangazou* bien à plat sous mon oreiller et y posais la main.

*

* *

Quand il faisait beau, j'empruntais discrètement un livre et m'en allais par les rues. Et d'abord la mienne, une chaussée bruxelloise classique, grise longue et étroite, avec tout ce qu'il fallait : des feux de signalisation, une ligne de tramway, des automobiles, des livreurs, de l'éclairage public, des vitrines, des trottoirs pavés, des crottes de chien, des bordures en pierre bleue, des soupiraux pour le charbon, des gens et des bistrots à chaque carrefour. Pas moyen de lire dans la chaussée, évidemment : j'aurais perturbé la libre circulation des marchandises, des personnes et des chiens ; c'est un délit.

Mais mon quartier était plein de bouts de terrains oubliés, des terrains vagues comme on dit, des terrains fabuleux en réalité. Il suffisait de prendre la première ruelle à droite pour pénétrer dans le carré Pauwels, trois rangs de maisonnettes de Dame Tartine, chacune avec son petit jardin, cachées derrière les façades tristes de la chaussée. Une fois traversé le carré j'arrivais au dépotoir où on trouvait plein de trucs qui peuvent encore servir. À côté du tas d'immondices, il y avait un champ de pommes de terre ; j'y vis mes premiers doryphores et fut ébloui par leur casaque de feu tranchant le vert des feuilles. C'est là que je lisais, couché entre deux billons.

Il y avait aussi le Sukkelweg, immense terrain farci de chemins creux, de bosquets, de ruines et de souterrains. Je m'installais loin des souterrains dont l'haleine fétide peut donner la poliomyélite ou la tuberculose

Je citerai encore la sablonnière qui venait mourir en vagues jaunes à la lisière du parc. Je me creusais un trou dans le

sable, j'ouvrais mon bouquin, j'entendais les cris des malheureux enfants qui gambadaient sottement dans le parc.

Je poussais parfois jusqu'à la carrière de Saint-Job, où on extrayait jadis du sable, une vaste excavation qui mordait le plateau champêtre du Kauwberg. Il m'arrivait d'effectuer l'un ou l'autre saut de la mort sur ses pentes escarpées, mais je remontais vite sur la lande libre à l'ombre des genêts.

Je ne dois pas oublier l'ancienne propriété Woeste, son rocher en ferrociment effrité, sa passerelle déglinguée, ses épais taillis, son étang et ses marécages dont les sables mouvants furent fatals à tant de promeneurs malavisés. Combien de corps gisent sous sa vase paisible ? des corps parfaitement conservés par l'acidité du marécage, quoique devenus lisses comme du cuir bouilli... Aussi, je ne m'engageais dans ce lieu qu'avec circonspection, sondant le terrain avec un bâton. Je m'installais pour lire sur la fourche basse d'un frêne. Toutes les demi-heures, le train de Braine-l'Alleud franchissait le viaduc de Calevoet, faisant résonner la vallée et me rappelant au monde des vivants.

*

* *

J'avais beau vivre à Bruxelles, Tintin, au début, je ne l'aimais pas trop. Le personnage me semblait fade et ses aventures trop propres. Et puis, un jour, mon père, qui regardait par-dessus mon épaule *Tintin au pays de l'or noir*, se met à rire et

dit :

— Ah ! ce bon vieux cheik *babeleir* !

— *Babeleir* ? je dis.

— Mais oui, regarde : Bab el Ehr.

Didjû, il avait raison, mon père : le cheik bavard ; Hergé était un rigolo. Mais ce n'était pas tout.

— Et le nom de la ville, là, lis bien.

Je lis :

— Wadesdah... Wadesdah... Oh ! *wad es da* ? qu'est-ce que c'est ?

— Tout juste, Auguste. Allez, un dernier pour la route, plus difficile, le nom de l'émir, là ?

— Mohammed Ben Kalish Ezab... Je ne vois pas, papa...

— Laisse tomber le Mohammed et le Ben.

— Kalish Ezab... Kalish Ezab... *Didjû* de *Didjû* : *kalichezap* !
L'émir Jus de réglisse.

Je m'aperçus alors que chaque fois que des personnages de Tintin parlaient en étranger, en réalité ils parlaient le bruxellois. Dès que je lui eus expliqué le coup, le petit Klein se révéla un redoutable expert en la matière, et notamment en syldave médiéval, sur lequel mon père avait toujours buté.

*

* *

Ma mère est gentille. Elle a encore fait ma soupe préférée, celle où, à la fin, elle verse quelques cuillerées de pâtes dont

langue flamande.

Deux

J'allais à l'athénée à présent, un athénée stylé où on se piquait de parler le « bon français », même entre élèves. J'essayai de m'y faire d'autres copains, aux ongles propres, mais je regrettais ceux, maculés, du petit Klein. Je ne le voyais plus que lors de nos jours de congé.

Quand je voulus partager avec Van de Graef, un boutonneux aux grandes oreilles rouges, ce qui, soit dit en passant, est nettement moins joli que le bleu Klein, mes connaissances en bruxellois tintinesque, il me dit : « Ah oui. Pas mal. Attends, je vais te montrer mieux », et il fouilla dans son pupitre pour en extraire un Petit Classique Larousse : *Polyeucte* de Corneille. Le fascicule s'ouvrait de lui-même sur l'acte 1, scène 1. « Lis », me dit-il en ricanant. Je lus :

« Vous me connaissez mal, la même ardeur me brûle.

Et le désir s'accroît quand l'effet se recule. »

C'était rigolo et inattendu de la part de Corneille le cornélien ; je ris. « Tu as compris ? Tu as compris ? "quand les fesses reculent" ! C'est autre chose que Tintin, non ? » J'avais compris, mais je n'ai pas aimé son appréciation sur Hergé.

D'ailleurs, je soupçonnais Van de Graef de ne pas comprendre le bruxellois et de simplement chercher à m'éblouir (ou à m'humilier, moi qui débarquais de l'école communale n°3.)

Un jour, il sortit de son pupitre un bout de papier plié et déplié cent fois qu'il défroissa de son bête doigt rose. « Lis », me dit-il en ricanant sottement. Je lus : « Le marinier a lavé le fond de sa quille » et « Il est arrivé à pied par la Chine. » « Tu as compris ? Tu as compris ? "le con de sa fille" et "à chier par la pine." » Je n'avais pas compris mais je n'aime pas qu'on me prenne pour un authentique Hottentot. Cela, ajouté aux stupides ricanements de Van de Graef et à la couleur de ses oreilles, m'aurait détourné, peut-être à jamais, des jeux avec les mots si notre professeur de français, monsieur Zigomar, ne m'avait réconcilié avec cette forme littéraire. Voici les faits. Van de Graef venait d'expédier à Brotcorne, à deux bancs devant le nôtre, son fameux bout de papier, roulé en boule pour la circonstance, mais, le tir étant mal ajusté, il atterrit juste devant l'estrade de monsieur Zigomar.

— Veuillez déposer ce projectile sur mon bureau, Van de Graef... Je ne vous ai pas dit de vous rasseoir ! Voyons... Oh ! oh ! « Le marinier a lavé le fond de sa quille » et « Il est arrivé à pied par la Chine »... Quelle indigence, Van De Graef. Vous êtes une injure au contrepét ! C'était la première fois que nous entendions ce terme ; nous rîmes à tout hasard.

— À vos dictionnaires ! Et je parie ma barbiche contre vos oreilles que vous attendez la récréation pour expliquer à Brotcorne les sons à décaler afin qu'apparaisse la solution. Je vous

entends d'ici : « Tu as compris? Tu as compris ? » Sachez Van de Graef et vous autres, messieurs, que le vrai contrepéteur – dictionnaire ! – trouve son plaisir dans la confection de l'œuvre, jamais dans son dévoilement, qui n'est que trivialité pour lui.

*

* *

Je racontai toute l'histoire au petit Klein. Celui-ci, à ma grande surprise, se passionna pour les calembours et les contrepèteries ; il me les fit répéter, préciser leur orthographe, les transcrivit, nota les références... avec si peu de taches que j'en fus impressionné.

— Klein, que je lui dis, qu'est-ce qui se passe ? C'est bien la première fois que je te vois t'enthousiasmer pour quelque chose qui s'écrit.

— Trulle, qu'il me répond, ce n'est pas gentil ce que tu dis là, et ce n'est pas juste. J'ai peut-être encore difficile à faire mes lettres et à lire à voix basse, mais je m'intéresse beaucoup aux mots, aux phrases et à tout ça. Mais... attends une minute, tu peux me répéter ce qu'il a dit, ton Zigomar ?

— Oué : « sottise abyssale. »

— Non. Avant !

— Avant ? Quand avant ?

— Quand il a parlé de sa barbiche et des oreilles de Van de Graef... Dis, elles sont vraiment ossi rouges et grandes que ça ?

— Oué, elles sont grandes comme celles de l'éléphant de *Mangazou*, et rouges comme, comme... de l'eau écarlate.

— Ah ? « l'eau écarlate » ? Qu'est-ce que c'est, Trulle ?

— De l'eau qui est très rouge.

— D'accord. Donc il a parlé des oreilles de Van de Graef... et juste après ?

— Il a dit que Van de Graef attendait la récré pour donner la solution à Brotcorne.

— Ce n'est pas ce que tu as dit tout à l'heure.

— Dis-le, toi, si tu sais mieux que moi !

— Bon, tu as dit qu'il avait dit : « Pour expliquer à Brotcorne les sons à décaler afin qu'apparaisse la solution », Juste ?

— *Didjû*, Klein, quelle mémoire !

— Oué, ça m'a frappé en plein dans le mille quand j'ai entendu « les sons à décaler. » Pas d'erreur, ton Zigomar, c'est un fameux comique !

— Là-dessus, je suis d'accord. Mais pourquoi tu fais tout un bazar avec ça ?

— T'as qu'à deviner, Trulle ; je veux pas verser dans la trivialité.

— Tu veux dire que...

— Oué, tout juste.

Il était comme ça, le petit Klein, il n'avait l'air de rien, des petites oreilles bleues, il écrivait comme un cochon, lisait en ânonnant, mais il vous repérait un contrepet à la volée et le décryptait avant même qu'il eût touché le sol. J'en tremble encore aujourd'hui que j'en reparle. J'aimais beaucoup le petit

Klein, je l'ai déjà dit, mais à cette minute, s'ajouta à cette amitié la sainte admiration que l'on ressent devant un monstre sacré.

On dira ce qu'on voudra, mais le petit Klein, ce n'est pas un authentique Hottentot.

Bientôt, Klein devint un fervent de l'« Album de la comtesse », rubrique du *Canard enchaîné* exclusivement vouée au contrepét. Évidemment, c'est moi qui le ravitaillais clandestinement. Je remettais chaque semaine le *Canard* détourné dans la pile des retours des invendus, tout en-dessous pour que mes parents ne voient pas les taches de doigts. Oh ! Klein, que de forfaits n'ai-je commis par amitié pour toi !

*
* * *

Grâce à l'athénée, j'avais gagné deux heures quotidiennes de tramway, l'occasion d'explorer de nouveaux récits d'aventures.

Je n'aime pas dire cela de livres, mais les robinsonnades me hérissèrent le poil. Robinson, son chapeau, son calendrier, son morne journal, ses petites manies et son docile Vendredi me parurent fort ennuyeux. Je préférais Mangazou étripant joyeusement son éléphant dans la forêt vierge... Bon, c'était quand même un fameux bricoleur !

Jules Verne était plus tonique ; je dévorai plusieurs *Voyages extraordinaires* avant de tomber sur *L'île mystérieuse*... Qu'avaient-ils donc tous, avec leurs naufrages et leurs îles dé-

sertes ? Je n'aimais pas les îles désertes, et encore moins ces gugusses qui, à peine débarqués, n'avaient de cesse que d'y reconstituer leur petit train-train.

Je confiai à monsieur Zigomar ma répugnance pour les histoires insulaires. « Essayez donc ceci, Trullemans, dit-il en me tendant un bouquin, vous ne serez pas déçu. » Ça s'appelait *L'Île du docteur Moreau* ! « Monsieur Zigomar, ce n'est pas gentil de vous moquer de moi, pensai-je en moi-même, je ne l'ouvrirai même pas, votre livre. »

Le destin avait de grandes oreilles rouges ce jour-là : Van de Graef qui montait dans le même tram que moi à la place Albert. À peine eut-il aperçu le livre dans ma mallette qu'il commença à se tortiller en le lorgnant :

— Wow ! un livre sur les îles... Tu me le prêtes, dis, tu me le prêtes ?

— Non, Van de Graef, je ne peux pas ; il vient de la bibliothèque personnelle de Zigomar ! De toute façon, je ne l'ai pas encore lu.

Je n'avais plus le choix, et, sous les yeux envieux de Van de Graef, je me plongeai dans *L'Île du docteur Moreau* de H. G. Wells. Je n'en ai pas décollé pendant quatre jours !

Et j'ai couru raconter l'intrigue au petit Klein.

Il répétait :

— C'est drollement bien trouvé ! Oué ! la douleur qui engendre un simulacre de langage et de conscience ! C'est bien trouvé, je dis ! Prête-le-moi, Trulle, s'il vous plaît.

Moi, je ne comprenais pas son histoire de simulacre ni où il

avait déniché un mot comme ça, mais le lui prêter, c'était hors de question.

— Je ne peux pas, Klein, il appartient à Zigomar.

— Et après ? Je vais pas le bouffer, tu sais.

— Non, mais tu vas y mettre les doigts !

— Je ferai attention, juré.

— Toi, tu feras attention. Mais tes doigts ?

— Oué, mes doigts... Attends, Trulle, j'ai une idée : je mettrai des gants, si tu veux, comme un chirurgien.

— Tu as des gants ? je ne t'ai jamais vu avec.

— Parce que je veux pas les abîmer, c'est ma mère qui les a tricotés. Attends, elle les a mis dans le tiroir de la commode. Ah ! voilà.

Ce n'était même pas des gants... Hé bien, le petit Klein, il a lu toute *L'Île du docteur Moreau* avec des moufles ! pas une seule tache dans le bouquin. Un fameux caractère.

*

* *

Monsieur Zigomar m'avait à la bonne ; il m'alimentait régulièrement en nouveaux auteurs, attentif à mes enthousiasmes et à mes inappétences du moment.

Et monsieur Zigomar enchaînait... sa bibliothèque semblait inépuisable. « Essayez-moi ça, Trullemans, vous m'en direz des nouvelles. »

Finalement, sous sa houlette bienveillante et échevelée qui

confortait mes appétits éclectiques, je tâtai de tout, sautant d'un auteur à l'autre sans souci de fidélité ni de méthode, abandonnant l'un pour l'autre, y revenant, papillonnant, m'enivrant de la variété de leurs nectars. Mais, dès lors que je me posais sur un livre, je m'y ancras et le savourais à petite dose, je le sirotais.

Ah ! la poésie. Je me jetai pêle-mêle sur Rimbaud, Lautréamont, Genêt, Éluard, Prévert, Aragon, Norge, Cros, Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Apollinaire, Villon, Michaux... Avec eux surtout je me comportais en sybarite, mastiquant longuement la substance poétique, la laissant fondre dans ma bouche et couler dans mes viscères émerveillés. Je lisais :

« Je te salue, vieil océan... »,

et le monde mugissait à mes pieds, roulant des vagues fières et des serments millénaires. Je lisais :

« Je m'en allais les poings dans mes poches crevées »,

et j'allais mon chemin, ma colère était sereine, mon ivresse lucide. Je lisais :

« Voie lactée ô sœur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan »,

et je chaloupais par une nuit sans voile dans les plaines immenses, dit-on, de la Patagonie.

*

* *

Avec Kafka, les choses se passèrent tout autrement ; il

s'imposa, pour ainsi dire, de lui-même, quasiment à mon insu. Ce ne fut d'abord, dans la bouche de ma mère, qu'un nom commun et un adjectif : « c'est kafkaïen » ou bien « c'est du Kafka ! », soupirait-elle quand une situation la dépassait ou lui résistait (c'était rare). J'aimais ce mot qui commençait comme cafard et se terminait encore comme cafard, j'aimais ce K redoublé comme les tranchants d'un glaive. Cafard, caramba ! Carthage, catastrophe, Caracalla, castrat, calamité, carie, caveau, c'était un mot noir, un mot ombrageux.

Je ne sais comment il devint un nom propre. Mais dès que je sus qu'il s'agissait d'un écrivain, je courus à la bibliothèque de l'athénée compiler les dictionnaires et les encyclopédies. Il était tchèque, pragois, écrivait en allemand. Je lus : « ...Univers sombre et absurde... tuberculose... conflits avec le père... méconnu de son vivant... » Bien ! bien ! Et puis, le choc ! Une photo. Celle d'un petit employé malingre, les yeux perdus, le sourire maladif, mal à l'aise dans le cadre du photographe, tout habillé de noir, un melon trop petit en équilibre sur le sommet du crâne : un clown triste. Et une autre photo. Dix ou quinze ans de plus, toujours aussi maigre, le sourire a disparu, les lèvres se sont encore amincies, à tel point qu'il ne reste d'expression sur la longue figure que d'immenses yeux noirs qui brûlent et fixent, le chapeau aussi a disparu, la chevelure noire descend bas sur le front, et, mais oui, les oreilles sont pointues ! De quelle planète descend-il ? Aujourd'hui encore, ses yeux fiévreux transpercent mon âme de lecteur.

Ce n'est donc rien de dire que je brûlais de le lire.

Monsieur Zigomar me prêta *La métamorphose*, une histoire de cafard ! j'avais vu juste. Une histoire entêtante, crispante, inouïe ; j'en voulais encore. Monsieur Zigomar continua avec *Le procès*, *L'Amérique* et *Le château*. Trois romans inachevés, voués par Kafka à la destruction, et sauvés in extremis. J'en fus bouleversé. Jusque-là, j'aimais lire, c'était mon mode d'évasion, mais, avec Kafka, je constatais que la lecture est une chose sérieuse en soi, très sérieuse même. Un sentiment qui, depuis, n'a cessé de s'affirmer et de s'affermir.

— Un petit dernier pour la route, Trullemans ? me proposa monsieur Zigomar.

Il n'était pas bien gros, ce petit dernier.

— Encore un roman inachevé, monsieur Zigomar ?

— Il ne manque pas un point sur un i ; c'est une nouvelle.

Je la lus... Pétard ! et courus chez Klein aussitôt.

— Donc, la machine grave la sentence sur la peau du condamné ?

— Oué, avec une espèce de stylet.

— Bien trouvé, *potferdekke* !

— C'est horrible, Klein !

— Oué, oué, Trulle, mais c'est quand même bien trouvé, moi je dis, d'imprimer dans le corps les mots froids qui donnent la mort !

— J'ai de plus en plus difficile à te comprendre, Klein.

— Pas grave, moi, je me comprends. Bon, tu me le prêtes ?

— C'est à dire que...

— Compris. Je sors les gants.

Klein se mit à déchiffrer la couverture : « *Dans la co-lo-nie pé-ni-ten-tiaire*, Franz Kaf-ka. » Oué, d'où qu'il sort ce Kafka ?

— De Prague, en...

— ...Tchécoslovaquie, je sais... Prague, la ville du golem, logique...

— Le golem, c'est quoi ça ?

— Une vieille histoire juive. Je te raconte ?

— Sûr ça ! ...

— Donc, ça se passe à Prague. Il y avait là un rabbin, un genre de curé juif si tu veux, qui avait beaucoup étudié la magie. Les Juifs appellent ça la kabbale, c'est une magie très puissante, Trulle... Donc, le rabbin Yehudah-Leib, c'est son nom, se met un jour en tête de créer un homme avec de la terre...

— Tu veux dire comme Dieu avec Adam ?

— Tout juste. Donc, il prend de l'argile, il lui donne la forme d'un humain ; mais ce n'est encore qu'une sorte de statue, il lui manque la vie. Alors, il écrit sur son front « *EMET* », ce qui veut dire « vérité » et est aussi un des noms de Dieu, tout ça en hébreu, la vieille langue des Juifs. Et hop ! d'un coup la statue devient vivante : c'est le golem.

— Comme ça, juste avec un mot !

— Oué... Attends, c'est pas fini. Le golem, là, il fait des tas d'ennuis, il casse la vaisselle, il fait peur aux habitants... Il faut le supprimer... Et il n'y a qu'un seul moyen : effacer la première lettre de « *EMET* », parce que « *MET* », ça veut dire « mort » en hébreu. Facile, que tu te dis ; sauf que le golem est très

grand et très fort et que le rabbin est très vieux et chétif. Mais c'est un malin. Alors, il emploie une ruse : il demande au golem de renouer ses lacets, le golem se penche, le rabbin supprime le « E », et le tour est joué.

— Une *tof* histoire, Klein ! Mais... tu l'as lue quelque part ou quoi ?

— Non, je l'ai pas lue. Mais les Juifs se racontent beaucoup d'histoires, tu sais.

— Ah bon !... Parce que tu es...

— ...*smaus*, juif, youpin, *kapstoknuis*, comme tu préfères... Tu savais pas ?

— Ce n'est pas écrit sur ta figure.

— Je ne suis pas un golem, Trulle... Mais il y a quelques années, c'était écrit sur la poitrine de mes parents et des autres Juifs. Oué, alors nous étions des golems, de pauvres golems... La puissance des mots, Trulle, la puissance des mots écrits...

Dois-je préciser que les paroles du petit Klein me troublèrent. Quel rapport y avait-il entre l'horrible machine punitive de la colonie pénitentiaire, l'homme d'argile du rabbin Machin et les parents de Klein ? « La puissance des mots écrits, les mots froids qui donnent la mort, avait-il dit... » Les raisonnements du petit Klein étaient parfois difficiles à suivre.

Trois

Je me mis à fréquenter les cafés. D'abord ceux du quartier : il me suffisait de descendre la chaussée et, à moins d'un kilomètre, je pouvais la porte du Vieux Spijtigen Duivel, le plus vieil estaminet de Bruxelles dit-on, et m'offrait une demi-gueuze Wets ou une Chimay bleue.

Le Spijt était un café bruxellois exemplaire, avec ses banquettes lambrissées en bois foncé vernis qui couraient le long des murs nicotinisés, ses miroirs biseautés, ses réclames en tôle émaillée, son gros poêle de Louvain et sa buse noire qui filait sur presque toute la longueur du plafond, suspendue à des fils de fer. Quoi d'autre ? Les odeurs évidemment : celle, aigrette, de la bière éventée qui croupissait dans l'égouttoir, celle, aussi suave pour moi qu'un effluve printanier, du tabac, fumée froide et fumée fraîche confondues, et celle, piquante, de l'eau

de Javel dont la patronne faisait grand usage. Le comptoir, il ne faut pas oublier le comptoir ; long, massif, énorme, sombre et lourd mais surmonté d'un frais lambrequin de coton à carreaux rouges et blancs qui donnait à ce mastodonte un air bucolique. J'aurai tout dit lorsque j'aurai parlé de la cour et de sa longue pissotière communautaire en zinc ; en hiver, les quéquettes en ressortaient toutes ratatinées, humbles limaçons roses. Si le petit Klein m'avait accompagné au Spijt, j'aurais enfin su si la sienne était, comme je le supposais, bleue. Mais Klein refusait d'y mettre les pieds ; il n'aimait pas les cafés.

Heureusement, j'avais rencontré Céleste, un type d'Anderlecht qui n'hésitait pas à prendre trois trams pour venir écluser sa Triple Westmalle au Vieux Spijtigen Duivel.

— Tu comprends, ce n'est pas qu'il n'y a pas de *tof* cafés à Anderlecht mais rien de comparable au Spijt. Bon, un jour, je t'emmènerai à Curreghem, chez Taavke ou au Zottemoech ; ça te plaira.

Céleste était gras et rose comme un porcelet. Il lui arrivait d'ailleurs de couiner, faisant sursauter les autres clients. Je vis même un jour, c'était exceptionnel, le patron du Spijt suspendre un instant l'essuyage d'un verre et lever un sourcil inquiet vers la salle ; ayant reconnu Céleste, il haussa les épaules et, rassuré, reprit son mouvement.

Fidèle à sa promesse, Céleste m'invita à prendre un verre au Zottemoech. Je pris donc le tram en direction du centre-ville et, comme à mon habitude, m'installai dans la remorque ; on y était ballotté, nettement plus que dans la motrice, mais le

voyage n'en était que plus aventureux : les explorateurs devaient toujours voyager dans la remorque. En franchissant la barrière de Saint-Gilles, le tram partit d'une longue plainte métallique : la voie circulaire qui contournait le rond-point était d'un rayon si étroit et comptait tant d'aiguillages que les roues des voitures frottaient, glissaient et sautaient sur les rails plus qu'elles n'y roulaient.

*
* * *

Le Zottemoech n'avait sans doute pas le charme classique du Vieux Spijrtigen Duivel mais il disposait d'un atout : un juke-box formidable, un Wurlitzer chromé comme une Buick, qui balançait des lueurs bleues, roses et vertes dans la salle sombre. Quand il ne jouait pas, il bourdonnait comme un gros insecte attendant que ses bras articulés s'emparent d'un quarante-cinq tours pour le gober. Pour une tune, on avait droit à trois disques ; notre sélection était vite faite, c'était toujours la même : *La nuit n'en finit plus* par Petula Clark, *Le jour se lève* par Esther Galil et *Elle est terrible* par Johnny Halliday. Nous les enchaînions jusqu'à la transe, émettant un tel train d'ondes alpha que les néons du juke-box clignotaient au rythme de nos cerveaux stupéfiés. Esther Galil surtout me plongeait dans l'extase dès les premières paroles : « Le jour se lève sur la plaine, alors le monde entier fait l'amour. » Je trouvais extraordinaire cette mise en rapport entre *la* plaine (quelle plaine ? la

plaine originelle ? la mère de toutes les plaines ?) blanchie par l'aube et une copulation mondiale. Causalité, corrélation ou télescopage ? Et voici qu'un beau jour, alors que nous écoutions pour la sixième fois notre fameuse sélection, j'explique à Céleste les raisons de mon ravissement.

— Trulle, qu'il me dit, tu te trompes ; elle dit : « Le jour se lève sur ma peine », pas « sur la plaine. » Écoute mieux.

Nondedju, il a raison ! Sur le champ, au lieu d'insondables mystères, je n'entends plus que la morne plainte d'une esseulée, jalosant dès le point du jour les petits bonheurs du vaste monde. Pitoyable. Exit Esther Galil.

Mais, désormais, il manquait un titre à notre sélection ; ma déception était telle que je laissai à Céleste le soin d'examiner le répertoire du juke-box et de fixer le titre qui faisait défaut.

— Je m'en remets à ta sagacité.

— Ma sagacité a une idée : on va rien choisir du tout, on met nos cinq francs, on sélectionne les deux morceaux qui nous restent... et on retourne s'asseoir ; Dieu ou Diable feront le reste.

— Mais, que je lui dis, alors le suivant aura droit à quatre disques, et nous, on ne saura jamais lequel est le nôtre...

— Justement, qu'il répond, c'est ça le *stuut* !

Et voici comment Céleste introduisit de l'imprévu, et même de l'incertitude, dans nos virées. Il avait l'esprit aventureux, Céleste. C'était un habitué des remorques.

L'aventure ! Il nous en fallait toujours plus. Le Wurlitzer du Zottemoech, même avec son disque surprise, ne pouvait ras-

sasier notre appétit ; l'immuable Vieux Spijt pas davantage. Qu'à cela ne tienne ! Bruxelles ne regorgeait-il pas de cafés, de *cavitche*s, d'estaminets, de brasseries, de fumée et de bière ? Que d'aventures ne nous attendaient-elles pas ? « Oué, mais par où commencer ? » Excellente question, qui nous occupa un après-midi entier, attablés chez Taavke devant deux (je veux dire jamais plus de deux en même temps) Rodenbach grenadine. En fin de journée, Taavke nous avertit qu'il nous avait servi les deux dernières bouteilles... Et nous ne savions toujours pas par où commencer. L'affaire piétinait, la Rodenbach faisait défaut, notre colloque s'effiloçait...

— Celle (c'est comme ça que j'appelle Céleste), que je dis, on est dans les *barafattes* !

— Attends, *joeng*, qu'il répond, j'ai une idée. Taavke, mets-nous deux Duvel, *astableeft* ! Il y a plus d'idées dans un verre de Duvel que dans la tête d'un architecte.

Céleste avait raison : sous l'effet puissant de la Duvel je sentis monter depuis mon gosier jusqu'à mon cerveau une grosse vague d'idées, un peu décousues il est vrai, mais le nombre y était. Céleste posa son verre, couina un coup et rendit son oracle :

— Voilà comment je vois les choses. Puisqu'on ne sait pas où se trouvent ces bistrotts inconnus mais dignes de notre présence, il ne sert à rien de dire qu'on va commencer par ici ou par là. Alors, chaque semaine, tantôt toi, tantôt moi, on se met en campagne ; chacun sa méthode, on repère, on évalue et, à la fin de la semaine, on emmène l'autre au *cavitche* qu'on a

déniché. D'ac ? Mais il faut qu'il ait quelque chose de spécial... d'original... de...

— ... d'exotique ?

— Oué, Trulle, c'est le mot ; mais on reste à Bruxelles, hein ?

— Sûr ça ! Ce sera de l'exotisme indigène !

*

* *

Dès lors, nos samedis furent enchantés. Nous prenions des trams au numéro étrange, nous retrouvions dans des quartiers improbables, poussions des portes inconnues et flairions, le nez frémissant, des ambiances nouvelles. Nous mêlions alors nos haleines et nos fumées aux haleines et aux fumées qui flottaient là : nous prenions contact. Nous écumâmes ainsi les dix-neuf communes de Bruxelles.

Ce n'est parfois que pour un détail, une minime singularité, que nous conférons à un café le label de « pur exotisme bruxellois. »

C'étaient les animaux empaillés du Bon coin, à Watermael-Boitsfort, qui plongeaient leurs yeux de verre dans vos yeux de chair ; mais beaucoup n'en avaient plus et leurs orbites vides étaient bien pires que des regards. Louitje, le patron, conservait ces yeux morts dans un tiroir, et quand il avait envie de rigoler, il en glissait dans l'un ou l'autre verre.

C'était Crapuleke, le perroquet du Niks te doon, rue du La-

brador à Molenbeek, qui chantait : « *Lup, lup, lup, de gardevil' es doe' !* » quand Janke, l'agent de quartier, venait prendre sa pinte, ou qui lançait : « Pieke ! mets un verre à tout ce qui bouge ! » mais, bien sûr, Pieke, le patron, avait fait signe au perroquet en cachette ; Pieke se retournait, l'œil faussement intéressé, et lançait : « J'arrive ! C'est pour qui la tournée ? » C'était sa blague favorite.

C'était le bac à *mijole* du Vague à l'âme, à Jette, que le patron montait de la cave les samedis et les dimanches ; tout l'après-midi, on entendait les palets qui claquaient sur le bois. Céleste était de première force à ce jeu : les jours de *mijole*, il était rare que nous payassions nos verres, mais il était préférable que je ne jouasse point. « Surtout, ne jouasse point, *as-tableeft !* » me priait Céleste.

C'était parfois pour un client, un client exotique s'entend, que nous parcourions des kilomètres. Je pense à cet habitué du Dikke Nek, à Laeken, qui avait le dentier baladeur. À peine assis, il l'ôtait et le déposait sur un sous-bock. Il y avait une explication innocente à ce comportement qui pouvait paraître désinvolte : Charel ne supportait pas de boire avec sa prothèse, « Tu comprends, *menneke*, je sens mieux couler la bière sans tout ce bazar dans ma bouche. » Logique. Le problème était que d'autres habitués attendaient l'instant où ils pourraient s'emparer de l'appareil et le cacher dans les coins les plus saugrenus. Après six ou sept *pintjes*, Charel piquait du nez : c'était

¹ « Cours, cours, cours, le sergent de ville est là ! » (comptine bruxelloise.)

le moment des farceurs. Quand il s'apercevait de la disparition, Charel protestait mollement : « Ah ! f'est malin... Oué, f'est malin » et cherchait ses dents : « C'est froid... C'est tiède... Ouille, ça brûle ! »

Je n'insisterai pas sur les multiples réjouissances offertes par les cafés de Bruxelles : nous ne manquions jamais de lire les affichettes qui les annonçaient et de prendre date, tantôt pour une kermesse aux boudins, tantôt pour un championnat de baby-foot, un tournoi de whist, de jacquet ou de *pitchesbak*... Et les thés dansants ! Bon, on n'y buvait pas beaucoup de thé, mais quelle ambiance ! Un minuscule orgue électrique aux longues pattes grêles, une caisse claire et un charleston, quelques projecteurs colorés et une boule à facettes au plafond pour donner du mouvement... il n'en fallait pas plus pour la bamboula. Moi, je ne dansais pas, l'exotisme indigène et la bière suffisaient à me griser. Céleste non plus ne dansait pas, il guettait les baisers crapuleux, et couinait le cas échéant.

*

* *

Autre endroit privilégié, le Oud Zottegem. Oh ! il ne payait pas de mine, le Zottegem : des tables et des chaises en formica, un comptoir fonctionnel sans chichis, un poste de radio pour la musique et les informations, des murs vides ou presque... Seulement voilà, monsieur Ernest et madame Irma, les patrons, étaient de Zottegem, et à Zottegem on brasse la Oud Zotte-

gems, et la Oud Zottegems, c'est du petit Jésus en bouteille ! Il y avait peut-être d'autres marques de bière dans ce modeste établissement, je l'ignore, mais il aurait été inconvenant et surtout indélicat, c'était en tout cas notre opinion, à Céleste et moi (« L'explorateur doit respecter les usages de l'indigène, aussi exotiques soient-ils. »), de boire autre chose que de la Oud Zottegems au Oud Zottegem.

Sitôt la commande passée, madame Irma, qui était très petite, disparaissait sous le comptoir pour en extraire la précieuse bouteille. Monsieur Ernest passait dans l'arrière-cuisine, et on entendait de mystérieux bruits de robinet. Entre-temps, madame Irma avait installé sur la table la bouteille et deux verres. C'est monsieur Ernest qui servait. Et justement, le voici qui officie, faisant délicatement sauter le bouchon, prenant un des verres ballons, l'inclinant et laissant couler doucement la bière sur la paroi pour contrôler la mousse.

— Tu comprends, *menneke*, la Zottegems, y a pas de chimique dedans, rien que du naturel, alors c'est comme avec les femmes, y en a pas deux pareilles : parfois elles sont trop sages et tu dois un peu forcer la mousse, parfois elles sont vicieuses et tu dois y aller doucement si tu veux pas en avoir jusqu'au plafond. Voilà. Bien servies, mes princesses.

Et nous attendions... Parce que nous savions, nous, ce que monsieur Ernest avait trafiqué dans la cuisine. Le revoilà d'ailleurs qui apporte la soucoupe garnie de vieux gouda coupé en cubes et le grand verre d'eau où trempent deux branches de céleri blanc tout frais ! Il n'est pas nécessaire d'en dire plus.

Gloire à la bonne ville de Zottegem, à sa bière et à ses modestes, mais ô combien diligents, ambassadeurs !

*
* * *

Avec les beaux jours, il nous prenait des envies champêtres, et quoi de plus champêtre qu'une gueuze ou une kriek prise en plein air et accompagnée de tartines au fromage blanc, de radis et de jeunes oignons ? Pour cela, il n'était qu'un endroit à nos yeux : le Kriekenboom. Le Kriekenboom partait à la dérive : un appentis écroulé, un mur rafistolé, bardé à clin de planches brutes, le toit rapiécé çà et là par quelques bouts de bâche coincés entre les tuiles restantes... Mais le jardin ! Il était, à l'image de ces coins secrets où je pratiquais la lecture, d'un abandon superbe. Ce n'étaient qu'herbes folles, halliers impénétrables, bouquets d'orties, tapis de garance et de boutons d'or, doryphores étincelants, vestiges d'escaliers et de murets rongés par le lichen et le chiendent. Conformément à son nom — le Cerisier —, cinq cerisiers rabougris ombrageaient quelques tables branlantes. Gueuze et kriek provenaient de l'excellente brasserie Oud Beersel, le fromage, artisanal, était lui aussi fabriqué à Beersel ; quant aux radis et petits oignons, ils étaient cultivés maison, dans un bout de terrain gagné sur la jungle. Rien que du bon !

Une chose me dérangeait au Kriekenboom : les cuisses de Céleste. Dès qu'un vague rayon de soleil s'annonçait, Céleste

arborait d'horribles shorts trop serrés, et ses cuisses boudinées, roses comme du pâté crème de foie évoquaient en moi l'odeur fade des boucheries. S'il couinait (et, effet de son bien-être, il couinait beaucoup au Kriekenboom), c'était pire encore : il me faisait penser au cochon qui a senti le couteau du tueur. Le rose m'écœurait. Heureusement, Céleste était un risque-tout et, régulièrement, un superbe hématome venait décorer ses jambes.

- Enfin un peu de bleu !
- Trulle, c'est pas gentil de te moquer...
- Tu peux pas comprendre, *joeng*.

*
* * *

Et puis, il y avait le T'Misverstand ! Ah ! le Mis... Il se logeait dans une maisonnette sans étage de la chaussée, et sa salle minuscule avait obligé à rogner sur l'ameublement : la banquette était si étriquée que les coccyx seuls y trouvaient appui, et les tables si étroites que les genoux en vis-à-vis n'avaient qu'une alternative, s'entremêler ou s'entrechoquer ; un arrangement spartiate mais rationnel puisque l'espace libéré permettait à une table ronde d'occuper le centre de la salle. Swaaske, veuve Walraevens, la patronne, ne quittait jamais sa place sur la banquette, juste à côté du poêle. Normal, Swaaske était impotente et gérait son affaire à distance. Pas question ici de pompes ou de fûts, dont Swaaske n'aurait pu s'occuper : toutes

les bières étaient en bouteilles et stockées dans un frigo de ménage. Quand on avait soif, on allait se servir soi-même ; le décapsuleur était accroché à un bout de ficelle. Si on voulait, on pouvait prendre un verre, mais il fallait faire sa petite vaisselle dans un bassin quand on avait fini ; beaucoup préféraient boire à la bouteille.

Mais si Swaaske faisait tourner son café sans problème malgré ses jambes de crapaude, il n'en allait pas de même pour les tâches domestiques ; c'est là que Carmen intervenait. Carmen habitait à côté, dans la copie conforme de la maisonnette qui abritait le Mis. C'était donc une voisine, mais c'était surtout une amie qui prêtait ses membres à Swaaske, pour l'aider à descendre le matin, lui préparer et lui apporter ses repas, la conduire aux toilettes, faire ses courses, passer un coup de balai ou de loque et, le soir, lui faire grimper l'échelle de meunier qui menait sous les combles où Swaaske dormait. Attention ! Carmen était serviable mais ce n'était pas une sœur de charité... Elle aimait la guindaille et, quand ça lui prenait, elle allait chercher son Teppaz, quelques disques de musique entraînante, et en avant la nouba ! elle sautait sur la table ronde pour une espèce de cancan bruxellois, faisant tinter ses bracelets et ses grands anneaux d'oreille, lançant des œillades assassines et levant haut la jambe, pour la plus grande joie de Swaaske qui préférait la rigolade à la sauvegarde de son mobilier. Céleste, moi et tous les autres, on applaudissait en reprenant le refrain ; de temps en temps, on entendait un couinement de bonheur. Carmen avait des tripes de feu et un sacré

tempérament.

Un jour, Céleste et moi poussons la porte du T'Misverstand pour une petite virée exotique ; le café est bondé et toutes les tables sont occupées. Toutes ? Non. Bizarrement, la table centrale, celle qui est ronde, ne compte qu'un unique consommateur : les trois autres places sont libres.

— Oh ! oh ! que je dis à Céleste, c'est drôle, ce *pei* tout seul... Est-ce de l'ostracisme, est-ce qu'il sent le pâté ou quoi ?

— Je sais pas s'il sent l'ostracisme, Trulle, mais pour moi il peut bien sentir la vieille proute, ça m'empêchera pas de m'asseoir à sa table.

— À moi non plus. Bon, qu'est-ce que tu prends ? Je vais nous servir.

— Mets-moi une Rochefort 10, *astableeft*.

Le type ne sent rien du tout, ni pâté, ni prout, ni, bien sûr, ostracisme.

Bon, on boit gentiment nos godets quand Céleste pousse un couinement attendri.

— Oh ! Trulle, regarde le joli *poepoes*...

Je jette un coup d'œil sur l'animal étendu aux pieds de Céleste... Ouille !

— Oué... Mais un peu gros, tu crois pas, Celle ?

Que n'ai-je dit là ! Céleste, qui avait commencé à le caresser, retire précipitamment sa main et, sans transition, se met à couiner comme un damné, tétanisé sur sa chaise. La salle se tait et observe.

— Allez, essaie un peu de le calmer, Trulle, me lance

Swaaske.

— Dis-lui de se taire, renchérit notre voisin, mon puma est tranquille mais vaut mieux pas l'exciter quand même...

Mais pas moyen ; c'est la crise de nerfs. Et maintenant, j'ai peur qu'avec ses couinements irrépessibles et de plus en plus aigus, le puma ne prenne Céleste pour un pécaris affolé. Les pumas sont friands de pécaris, j'ai lu ça quelque part. « Bon, Trulle, je me dis en moi-même, il faut maîtriser ce pécaris et le soustraire aux dents du fauve. » Je me prépare à ceinturer Céleste mais Swaaske intervient d'une voix sans appel :

— Va une fois dehors faire pisser ton tigre du Bengale, et remets plus jamais les pieds ici avec, espèce de comique !

Ça, c'est envoyé !

Oui, le T'Misverstand était le café le plus exotique de Bruxelles !

Quatre

Sous la surface de l'écrit, plus que de simples phrases, se cachent des univers vertigineux. Il ne s'agit bien sûr que de suites de mots organisées selon les possibilités de la grammaire et de la syntaxe, et pourtant ce qui en émane, par quelque magie de l'esprit du texte, échappe presque entièrement au langage ; ce sont des sons, des odeurs, des couleurs, des circonstances, des cailloux, des bêtes, des choses, des météores, des bâtiments, des villes, des gens, des corps, des foules, des atmosphères, de la cruauté, de l'injustice, de la bassesse et du courage, des tensions, des émotions... bref, des univers entiers se déploient dans l'acte même de la lecture, des univers robustes qui, autre magie, quoique suspendus par la fermeture du livre, y subsistent, intacts, prêts à reprendre vie pour peu qu'un œil s'y pose à nouveau. Je sais que beaucoup

prennent ce phénomène pour chose naturelle ; quant à moi, je n'y vois, je n'ai jamais pu y voir, que du prodige.

Pourquoi alors ne pas renverser la proposition et supposer que le monde lui-même cache des textes qui y sont pour qui sait les lire. Puisque les paysages sont finalement façonnés par les multiples histoires qui y ont imprimé leurs marques, ces empreintes, et peu importe qu'elles soient minérales ou organiques, inertes ou animées, ne sont-elles pas équivalentes aux arrangements de lettres, elles-mêmes n'étant d'une certaine manière que les empreintes prospectives d'histoires encore à naître ? La nature est peut-être analphabète mais le monde est une gigantesque page en cours d'impression où s'inscrivent les vicissitudes du temps qui passe. Il devait donc être possible de la lire.

— Oué, commenta Klein à qui j'avais exposé mon hypothèse et qui la trouvait intéressante, mais dans combien de langues et d'alphabets tu crois que le monde est écrit ? Et puis, ta page s'écrit et se réécrit depuis des millions d'années, Trulle, c'est un vrai fouillis plein de ratures et de taches ; à côté de ça, moi, je suis un maître calligraphe ! Mais c'est quasiment une drôlement bonne idée.

Mais où diable avait-il été chercher ce « maître calligraphe » ?

D'accord, Klein, et si je faisais appel à la physique ? son projet n'est-il pas de déchiffrer le monde en lui appliquant la langue universelle des mathématiques ?

— Tu n'arriveras à rien avec ça, me prévint Klein.

Oh ! j'y pris beaucoup de plaisir. Un oiseau volait, et j'appréciais sa portance et sa finesse. Je jetais un caillou dans l'étang de la propriété Woeste, et, dans les ondes concentriques que j'avais provoquées, c'était une sinusoïde que je voyais se propager, bientôt brouillée par les effets de résonance et d'amortissement du train d'onde que renvoyaient en écho les berges. Un nuage passait, et je pensais condensation, changement de phase et transfert d'énergie. Mais le plaisir est une chose dont on se lasse s'il n'est au service de la découverte.

Car, il faut bien en convenir, il s'agissait là d'un plaisir de confirmation : les chiffres, les quantités et les rapports mathématiques de la physique, aussi élaborés soient-ils, ne parlent que de régularités inéluctables. Comment leur en vouloir puisqu'ils ont été créés pour cela ? c'est leur destin. La physique ne rend pas compte des événements ; elle ne raconte pas d'histoires. Quel que soit le problème, elle répond : « Ceci est égal à cela. » Égal ! égal ! égal ! Comment voulez-vous rendre compte d'une trace si toutes les inscriptions se valent, si les traductions sont nécessairement parfaites, sans reste ni déchet ? Il n'avait fallu qu'un instant au petit Klein pour en tirer la conclusion.

Je tentai alors une incursion dans des domaines moins académiques. J'essayai tout : le marc de café, les lignes de la main, les tarots, les cauris maliens, le fa vaudou, les viscères de poulet, les bosses du crâne, que sais-je encore ? Sans résultat. Bon, je n'étais pas doué pour les oracles.

Je tins informé le petit Klein de mes tentatives et de mes déboires. Quelques semaines plus tard, il me tirait les tarots, jetait les cauris et scrutait la paume de ma main, avec une sûreté de gestes remarquable.

Klein approfondit ses recherches ésotériques avec la même application et la même réussite qu'il avait montrée pour les jeux de mots ; j'appris que de nombreuses personnes du quartier le consultaient régulièrement. On aurait dit que le cerveau de Klein et le mien fonctionnaient à l'envers l'un de l'autre. Ma lecture des textes était fluide, Klein continuait à les déchiffrer péniblement ; la plupart des contrepèteries m'échappaient, Klein les saisissait au vol, surtout celles qui étaient involontaires (on le voyait souvent rire en silence, sans raison apparente ; moi, sans d'ailleurs comprendre, je savais pourquoi), et en imaginait de si retorses que seul un diable aurait pu les décoder ; j'étais aveugle à la lecture divinatoire, Klein y excellait...

Les cerveaux sont d'étonnants viscères, des viscères très personnels.

*

* * *

— Si je comprends bien, Trullemans, vous vous intéressez au réel...

— C'est-à-dire que... Oui, on peut dire ça, m'sieur, à la lecture du réel...

— Beau projet, Trullemans, grandiose même... Dois-je vous

mettre en garde contre les difficultés de l'entreprise ? Avez-vous la moindre idée du nombre de...

— ... langues et d'alphabets dans lesquels le monde est écrit ? Oui, m'sieur, j'en suis conscient. Le petit Klein m'a prévenu.

— Et qui donc est ce petit Klein, Trullemans ? Je vous signale en passant que vous commettez un pléonasma.

— Je sais, m'sieur, mais il est vraiment petit. C'est un ancien camarade de l'école n°3, un enfant bleu.

— Un enfant bleu... Vous êtes sûr, Trullemans ?

— Tout bleu, m'sieur, de la tête aux pieds. Il est drollement malin !

— *Drôlement*, Trullemans, *drôlement*.

— Oui, m'sieur, c'est à cause que je pense à Klein... On parle comme ça tous les deux.

— Du moment que je n'en trouve pas trace dans vos rédactions... Bon, Trullemans, je vais voir ce que je peux faire pour vous.

Quelques jours plus tard, monsieur Zigomar m'apportait un livre : *Le geste et la parole*, d'André Leroi-Gourhan.

— Voyons si cet ouvrage répond à certaines de vos interrogations...

Une fois de plus, monsieur Zigomar avait tapé juste ! Jamais je n'avais imaginé que tant de choses fussent écrites à propos de bouts d'os... Pétard ! Pour Leroi-Gourhan, tout partait du pied : la libération de la main, la migration concomitante du trou occipital permettant l'aplatissement de la face, la migration du

larynx et l'accroissement du cerveau, le geste qui accompagne la parole et se matérialise en outils, la civilisation qui en découle... Pendant des semaines, je regardai mes pieds avec émotion, y lisant une formidable aventure, je collectionnai des crânes, d'animaux bien sûr, pour voir où ils en étaient avec leur trou occipital...

Monsieur Zigomar alimentait ma nouvelle passion dans un désordre tonique. Après Leroi-Gourhan, ce furent des ouvrages de géologie, de vulcanologie, de géographies humaine et physique, d'histoire naturelle, d'histoire des techniques, de climatologie, d'archéologie, de paléontologie, de physiologie, d'embryologie, de cosmologie, d'astronomie, d'hydrographie...

Le monde était enfin plein d'histoires. C'était un aller et retour permanent entre les livres et le monde. Je lisais du papier imprimé, grâce auquel je lisais les empreintes des paysages ; si je tombais dans le monde sur quelque hiéroglyphe inconnu, je retournais aux livres pour pouvoir le déchiffrer. Je ramassais des cailloux, des insectes, des plantes dont j'avais appris le nom, l'origine et les métamorphoses, je décodais des interactions et des coévolutions... Le monde était une aventure, le monde était beau, le monde était un roman passionnant, sans doute le plus passionnant de tous.

Monsieur Zigomar accompagnait ma nouvelle orientation avec sa bonhomie habituelle, à peine s'il fit l'un ou l'autre commentaire.

— On dirait que vous ne vous intéressez plus guère aux romans, Trullemans...

— Non, m'sieur, ce n'est pas ça... Mais je préfère les histoires vraies pour le moment.

— Ah ! la vérité, la vérité... Et puis, basta ! lisez, Trullemans, lisez.

*

* *

Je tenais informé le petit Klein de la progression de mes recherches. Je lui parlais de ces lentes translations qui déplacent les continents les uns par rapport aux autres, de leurs effets sur la faune et la flore, sur les séismes, le volcanisme ; de l'évolution qui transforme les vivants jusqu'à engendrer de nouvelles espèces ; du Big Bang et du rayonnement diffus fossile qui baigne l'univers ; de la surrection de la Scandinavie après que l'inlandsis déposé lors de la dernière période glaciaire a eu fondu ; de la dynamique des méandres et de leur transformation en bras morts ; du mouvement rétrograde de certaines planètes (mais seulement apparent, Klein, tu vois ?) ; de la formation des différentes roches, plutonique, volcanique, sédimentaire, métamorphique, organique... ; de la façon dont l'invention de l'étrier avait profondément modifié le rôle militaire de la cavalerie, favorisé l'apparition d'une caste de chevaliers et permis l'émergence de l'ordre féodal ; des enjeux économiques gigantesques qu'avait représentés la mise au point d'un chronomètre de marine fiable, seul moyen de calculer la longitude d'un point...

Mais Klein n'écoutait que d'une de ses petites oreilles bleues, il gribouillait des chiffres informes pendant que je lui parlais.

— Klein ! tu ne m'écoutes pas, on dirait...

— En quelle année tu es né, Trulle ?

— En cinquante et un, pourquoi ?

— C'est bien ce que je pensais. Et moi en quarante-neuf. Ça te dit rien, Trulle ?

— *Niks*, rien du tout.

— Et si j'écris les chiffres ? 1949, 1951.

— Bon, on a deux ans de différence. Ça, je savais.

— Oué, et pourtant, d'après les nombres, on est jumeaux.

— Pas des vrais, si tu veux mon avis !

— Ça, *joeng*, c'est toi qui le dis. Tu sais ce que c'est qu'un nombre premier ?

— Non, peut-être ! Je suis pas tout à fait nul en maths, tu sais...

— Eh bien, 1949 et 1951 sont deux nombres premiers jumeaux : ils ne diffèrent que de 2, la plus petite distance entre deux nombres premiers. C'était comme ça en 1931 et 1933, et ce sera de nouveau comme ça en 1997 et 1999.

— Bon, on est jumeaux. *Tof!*... Mais je te parlais de ce que j'ai lu. D'habitude, ça t'intéresse.

— Excuse, Trulle. Je croyais que ça te ferait plaisir qu'on est jumeaux, je venais juste de trouver ça... Oué, j'aime bien le truc de l'étrier... et celui sur les longitudes ossi. C'est par là qu'il te faut chercher, moi je crois.

— Tu veux dire sur la cavalerie et la marine ?... Ou sur la guerre ?...

— Sur les techniques, je veux dire. Réfléchis un peu, Trulle, C'est quasiment un drolle de *stuut*, cette affaire des techniques : après tout, c'est le seul moteur de notre évolution, la biologie n'a plus grand-chose à voir avec... C'est nous qui motorisons notre évolution, et plein gaz encore ! Formidable, non ? Et ce qui est encore plus formidable, c'est qu'on se demande même pas où il nous entraîne, ce moteur. Nous motorisons en toute innocence, Trulle...

Je l'ai suffisamment dit, le petit Klein n'est pas un authentique Hottentot, mais avec lui, parfois, c'est moi qui ai l'impression d'en être un.

— Dis, demande une fois à ton Zigomar s'il a quelque chose sur l'invention de l'écriture...

— Ah bon ! Mais...

— Oué, j'écris comme un cochon et je lis pas très vite... Mais ça n'a rien à voir. C'est le concept qui m'intéresse.

Le *concept* ! Ouille ! Ouille ! Klein... Des fois tu me fais peur !

Je remarquai alors que sa table était encombrée de dictionnaires et de livres de grammaire. Il avait vu mon œil en mairade.

— Oué, je lis des dictionnaires pour le moment. C'est drollement intéressant.

*

* *

— Voilà, Klein. Ce sont les Mésopotamiens qui ont commencé. Tu vois, ils faisaient du commerce, de bêtes, de céréales, de plein de trucs. Alors, quand un propriétaire envoyait un convoyeur avec un troupeau de moutons ou des sacs de blé, il lui donnait une espèce de boule de terre séchée avec son sceau estampé dessus ; la boule était creuse et dedans il y avait des espèces de jetons, en terre ossi, chaque jeton pour un type de marchandise et sa quantité. Comme ça, en cassant la boule, celui qui avait acheté pouvait contrôler que tout était bien là. Puis ils se sont mis à appliquer les jetons sur la boule encore fraîche, comme ça il ne fallait plus la casser puisque les empreintes étaient identiques au contenu.

— Ah ! ah ! information redondante !

— Oué. Les jetons n'étaient plus nécessaires. Alors, petit à petit les boules se sont aplaties jusqu'à devenir de simples tablettes, et au lieu d'apposer des jetons, on s'est servi d'un roseau pour faire des encoches dans la glaise...

— Et c'était caisse !... C'est ça, *joeng* ! l'écriture est née dans la tête de marchands rusés et méfiants... pour établir des notes d'envoi, des factures, des bordereaux, des récépissés... toute leur petite cuisine de de traficoteurs et de combinards. Et rrrroulez, jeunesse ! en route vers la civilisation !

— Écoute, Klein, je sais que tu as des problèmes avec l'écriture, mais...

— Ma dyslexie n'a rien à faire là-dedans, Trulle. Je constate, *menneke*, un point c'est tout.

Le lendemain, je filai à la bibliothèque de l'athénée compulser le dictionnaire, article « dyslexie. »

Cinq

Klein n'avait pas tort : le moteur s'emballait. Il y avait du boulot, de l'argent, des tas de petites cochonneries confortables qu'on pouvait enfin se payer : des frigos, des lessiveuses, des automobiles, des portes de garage basculantes, des postes à transistor, des téléphones, des répondeurs automatiques, des scooters avec des antennes, des décalcomanies et des queues de raton laveur, des surgelés, des télévisions, des pin-up, du chauffage central... On allait vite, on allait loin, on prenait des avions, des fusées même, on achetait par charretées entières dans de grands magasins,... On faisait des plans de carrière, on prenait des crédits... Je dis « on », mais « on » n'était pas tout le monde ; près de nos villes, des gens vivaient dans des maisons de tôle et de carton, d'autres mouraient au fond de nos mines, des famines se déclaraient çà et là dans le monde...

Bref, c'était la prospérité. La guerre semblait lointaine, mais en Europe, on guettait le ciel qui nous atomiserait un jour, et en Asie, on écrasait de petits hommes jaunes sous le napalm et les bombes à fragmentation, et on balançait une saleté orange sur leur jungle. Bref, c'était la paix.

Nous, qui étions jeunes, instruits, bien nourris et en bonne santé, on trouvait tout cela un peu factice, cette prospérité et cette paix, ces misères et ces guerres, un peu malsain aussi. « C'est pas logique, qu'on se disait, ça commence à puer. » Il y en avait qui marchaient dans les rues pour dire qu'ils n'étaient pas d'accord. Les flics faisaient de l'exercice et recevaient de nouveaux équipements. Bref, on sentait qu'il allait y avoir du sport.

Nous participâmes alors, Céleste et moi, à nos premières manifestations antiatomiques. On y criait : « L'OTAN, c'est d' la merde ! » c'était sommaire mais bien envoyé. À la fin des manifs, il y avait toujours des bagarres avec les flics ; eux, ils disaient : « Dislocation ! » nous, on disait : « Pas question ! » (qui donc voudrait subir une dislocation ?) C'est comme ça que j'ai commencé à faire du sport, et à veiller sur Céleste. Non qu'il n'eût de bonnes jambes : malgré sa graisse rose, il avait une bonne pointe de vitesse. Non, le problème, c'étaient ses couinements : ça devait exciter les flics de courir après un porcelet affolé, une réminiscence préhistorique peut-être. Il y en avait souvent trois ou quatre qui le couraient, essayant de le rabattre, de l'encercler et de lui en mettre une bonne sur le groin.

Après les manifs, comme elles se terminaient presque tou-

jours place Bara, on filait au Sportif, un petit *cavitche* de la place Aneessens où la clientèle ne posait pas de questions sur notre débraillement, nos plaies, nos bosses et notre odeur lacrymogène : au Sportif, tout le monde était plus ou moins débrillé, portait les traces de quelque bagarre d'ivrogne et dégageait de puissantes odeurs. Mais eux, c'est la vie de pauvre qui les mettait dans cet état. On sifflait quelques pils sous les écharpes de clubs de foot qui décoraient les murs.

— Celle, tu devrais faire plus attention. Un de ces jours tu vas te prendre une *rammeling* qui t'allongera...

— Oh ! Trulle, s'il vous plaît, ne gâche pas mon plaisir ! C'est tellement gai de voir tous ces flics me courir après. Et puis, ça me fait de l'exercice...

Il était comme ça, Céleste, aucune conscience politique.

*

* * *

Klein écoutait distraitement mes comptes rendus. Il était sympathisant de la cause mais doutait des moyens.

— Oué, oué... je dis pas. Mais qu'amême, Trulle, c'est pas ça qui nous rendra le Congo²... À propos, est-ce que tu sais qu'il y a des nombres premiers palindromes, qui peuvent se lire dans les deux sens ? un peu comme ils ont fait avec les mots, Queneau, Pérec et sa bande, tu connais ?

² « Ce n'est pas ça qui va changer le monde » (allusion ironique à la perte de son immense colonie par notre minuscule pays.)

— Oué, l'Oulipo.

— Bon, je te donne quelques exemples : 11, 101, 383, 787, 10301, 18481, 9888889, 345676543... Tu remarques rien ?

— ?...

— Attends. Deux en français maintenant : « Zeus a été à Suez », treize lettres, jusque-là tout va bien ; mais « élu par cette crapule », dix-huit lettres... C'est là que ça coince : il n'y a pas de nombre premier palindrome — sauf onze évidemment — qui compte un nombre pair de chiffres ; dès que tu crois en tenir un, tu t'aperçois qu'il est divisible par onze. Tu vois le *stuut* ?

— Oué. En tout cas, c'est pas ça non plus qui nous rendra le Congo.

— Pas le Congo, Trulle, pas le Congo...

*

* *

Je suis devenu membre des Comités Viêt-Nam de base ; tous les dimanches, j'allais vendre le *Courrier du Viêt-Nam* au parvis de Saint-Gilles, « Soutenons la juste lutte du peuple vietnamien... » Ça manquait de sport mais la cause était noble. Il va de soi que Céleste ne participait pas à nos opérations commandos : ses couinements, qui avaient le don particulier d'attirer les flics, auraient nui à la juste cause du peuple vietnamien. Lui, il aurait bien voulu. Par contre, il a toujours refusé de venir au parvis : « Non, Trulle, c'est pas un *stuut* pour moi

de vendre des journaux... Tu comprends, ça manque d'exotisme. » Son plaisir à lui, c'était de débouler comme un sanglier en fin de manif et de foutre un gigantesque merdier dans les rangs de la police. Céleste était fondamentalement un activiste sportif.

*

* *

Ça chauffait de plus en plus dans les grandes cités prospères, à Tokyo, à Berlin, à Mexico, à Paris... À Paris, justement, des gars dépavaient les rues pour ériger des barricades et caillasser les flics. Et cette fois, ils parlaient de révolution, de grand chambardement. C'était bougrement excitant. À Bruxelles aussi, ça bougeait... enfin, ça frémissait. Une raison technique explique, selon moi, cette apparente apathie : Bruxelles ne manquait certes pas de pavés à l'époque, mais il s'agissait de pavés de Quenast en pur porphyre, d'un poids olympique. J'ai été à Paris, en juillet 1968, soupeser leurs pavés : facile de canarder les flics avec des pavés de gonzesses !

Bon, du côté des pavés, ce n'était pas glorieux, mais ça manifestait et ça discutait ferme.

C'est à ce moment que je fis quelques infidélités à notre périphe exotique indigène et me mis à fréquenter les cafés du centre-ville où l'on causait. Céleste m'en voulut beaucoup. Il me traita de défaitiste, de social-traître, de petit bourgeois... bref, de toutes les épithètes en vogue là où ça discutait ferme ; il

essaya même « vipère lubrique », mais cela nous fit tellement rire que nous fonçâmes sur le champ chez Swaaske pour approfondir la question. Quand, pétés comme des coings, nous en fûmes à « hyène dactylographe », nous décrétâmes cette invective la plus merveilleusement exotique jamais imaginée par un cerveau humain. Il n'empêche que, le soir venu, je courais vers les petites rues du centre-ville où rôdaient les grandes gueules de Bruxelles.

Cela se mit à branler aussi dans mes rapports avec les bouquins. D'abord, inutile de le nier, je consacrais moins de temps à la lecture et de plus en plus à la discussion et à la bière, ensuite, même si ma volonté de lire le monde restait intacte, même s'il m'apparaissait toujours aussi harmonieux, enchanté et majestueux, je ne pouvais me détacher de sa face inquiétante, celle des massacres, des injustices, des pouvoirs, des intérêts, des misères, celle du temps motorisé et de sa puissance imbécile. Du monde, jusqu'alors, je m'étais surtout intéressé aux dimensions non humaines (la place de l'humanité me semblait avant tout résider dans les romans), mais à présent, c'était bien l'aspect humain et inhumain du monde que je brûlais de déchiffrer. Il me fallait de nouveaux livres... On allait y pourvoir.

*

* *

Au sein des comités Viêt-Nam de base, certains militants,

plus âgés, n'avaient pas leur pareil pour tirer du moindre entre-filet du *Courrier du Viêt-Nam* des enseignements de portée universelle. Entre les lignes des communiqués, des résolutions ou des mots d'ordre ils lisaient la force invincible du peuple en armes, l'inéluctable défaite de l'impérialisme yankee, la duplicité des révisionnistes soviétiques, l'amitié indéfectible des camarades chinois... Moi, ça ne me dérangeait pas de conspuer les Popov qui venaient d'envahir la Tchécoslovaquie, ni de saluer les Chinois qui dénonçaient si vigoureusement les superpuissances. Alors, insensiblement, ces thèmes devinrent plus fréquents, plus acerbes, plus documentés... ils citaient Mao Tsé-toung, Staline, Lénine parfois. Mao Tsé-toung surtout. Bientôt, je fus invité à une soirée de discussion, entre amis... Bref, je m'étais fait embarquer.

Les comités Viêt-Nam étaient en fait la base de recrutement d'un groupe maoïste. Pardon ! il ne faut pas dire maoïste mais marxiste-léniniste. Jamais je n'ai fréquenté de gens plus attentifs aux effets redoutables d'une parole mal maîtrisée. Chez les maos, le monde des mots était plein de chausse-trapes. À telle enseigne que le groupe lui-même ne portait pas de nom... On peut y voir une marque de modestie ou une volonté de clandestinité, et peut-être cela jouait-il, mais la raison essentielle de cet anonymat était sémantique : comment nommer ce qui se voulait innommable ? En effet, la raison d'être de ce groupuscule, comme de tous les autres groupuscules marxistes-léninistes, était de « contribuer à la construction du parti » ; entendez bien, *du* parti, pas d'un parti, *le* parti, le fer de lance du prolétariat, le

préalable à toute révolution. On ne nomme pas un embryon, ça porte malheur. Malheur donc à ceux qui avaient le fol orgueil de prétendre que *le* parti était d'ores et déjà constitué ; il y a un mot pour ces gens-là : blasphémateurs. Il y avait deux grands blasphémateurs : le Parti communiste belge, le plus ancien, aligné depuis son origine sur l'Union soviétique (on disait « les révisionnistes »), et le Parti communiste de Belgique, qui scissionna du premier lors de la crise sino-soviétique et s'aligna sur la Chine (on disait « les grippistes », du nom de leur fondateur, Jacques Grippa), avant, quelques années plus tard, de prendre fait et cause pour Liu Shao Shi contre – horreur ! – Mao Tsé-toung. Il y avait également un petit blasphémateur, le Parti communiste marxiste-léniniste de Belgique, qui s'était séparé des grippistes lorsque ceux-ci avaient dévié. Quand on parlait de ce parti, on disait « les camarades de *Clarté* », du nom de leur journal, une façon de ne pas blasphémer et de signaler qu'ils n'étaient pas des ennemis de classe mais de vieux militants qui, naïvement, s'imaginaient que leurs ruptures successives et leur filiation toute bureaucratique leur conféraient une forme de légitimité. Nous, bien sûr, instruits par les acquis de la grande révolution culturelle prolétarienne, ne voyions dans cette pseudo-autorité conquise dans les conflits d'appareil qu'une vieillerie. Non. Il fallait construire *le* parti dans la confrontation, la lutte et la pratique... « Feu sur le quartier général ! » avait lancé le grand timonier.

Il va de soi que, dans ce champ sémantique miné, j'évitais de parler – je ne voulais pas être pris pour un authentique Hot-

tentot – ; je passais donc pour un bon militant de base malgré mon manque de contribution à la construction du parti. Je ne parlais pas mais ne demandais qu'à m'instruire... alors, je tentai une question, en bon français car j'avais remarqué que les militants de notre groupe, quoique bruxellois, ne parlaient pas le bruxellois ; trop d'instruction peut-être...

— Camarades, auriez-vous quelque livre à me conseiller ?

— Voyons, qu'est-ce que tu as déjà lu ?

— Oh ! pas mal de choses : Kafka, Rimbaud, Wells, Leroi-Gourhan, des traités de géographie, d'histoire des techniques... J'aime beaucoup Kafka.

— Ah bon ?... Ouais... Attends, je vais te prêter quelques bouquins de base.

Il y en avait trois : *Le manifeste du parti communiste* de Karl Marx et Friedrich Engels, *Principes élémentaires de philosophie* de Georges Politzer et les *Citations du président Mao Tsé-toung*.

Le manifeste était une petite brochure passionnante, claire, caustique, bourrée d'idées... je le lus et le relus des dizaines de fois.

Politzer, c'était une autre paire de manches ; d'accord, il annonçait la couleur : « Principes *élémentaires* »... Quand même, cette manie qu'il avait de poser des questions, parfois prometteuses, pour leur opposer aussitôt une réponse qui ne leur laissait aucune chance :

« Qu'est-ce que la pratique ? C'est le fait de réaliser. Qu'est-ce que la théorie ? C'est la connaissance des choses que nous voulons réaliser. »

Ça ne s'invente pas...

« Comment se fait-il que l'homme pense ? Il ne peut y avoir que deux réponses tout à fait différentes et totalement opposées :

Première réponse : l'homme pense parce qu'il a une âme.

Deuxième réponse : l'homme pense parce qu'il a un cerveau. »

Et moi qui avais été ébloui par la rigueur et l'intelligence de Leroi-Gourhan ! Moi qui savais que les hommes pensent parce qu'ils ont des pieds !...

Une dernière pour la route :

« Est-il vrai que ce sont nos idées qui créent les choses ?

Prenons, par exemple, un autobus qui passe au moment où nous traversons la rue en compagnie d'un idéaliste (...). Il est bien certain que, si nous ne voulons pas être écrasés, nous ferons bien attention. Donc, dans la pratique, l'idéaliste est obligé de reconnaître l'existence de l'autobus. Pour lui, pratiquement, il n'y a pas de différence entre un autobus objectif et un autobus subjectif, et cela est tellement juste que la pratique fournit la preuve que les idéalistes, dans la vie, sont matérialistes. »

Autobus subjectif toi-même ! *Zieverir* !

Aujourd'hui, je m'énerve un peu... Mais sur le moment, je ne ménageais pas mes efforts pour tenter de voir le monde à la Georges Politzer : de la bonne grosse matière, bien tangible, bien concrète, de la matière matérielle, quoi... Mon Dieu ! j'essayais. Et je n'y arrivais pas... C'était la même sale impression que lorsque, jeune croyant, je lisais la Bible et n'y trouvais rien qui alimentât ma foi ardente.

Les *Citations du président Mao Tsé-toung* étaient un opuscule déconcertant, un pot-pourri d'aphorismes sur l'art de la guerre, sur la façon dont doit se comporter un bon communiste

et, incidemment, sur le marxisme. Un genre d'almanach à la sauce révolutionnaire. Qui donc lit de bout en bout un almanach ? Moi. J'ai lu *Le petit livre rouge*, en long et en large, à tort et à travers... Enfin, j'ai essayé. Un bon point : je n'y ai pas relevé le moindre autobus subjectif. Pour le reste, je fis comme avec Politzer, je le lus avec ardeur et dévotion mais, comme avec Politzer, je n'y trouvai rien qui pût alimenter ma foi.

Je cite :

« Dans des conditions déterminées, quelque chose de mauvais peut produire de bons résultats et, à son tour, quelque chose de bon peut en produire de mauvais. » (*De la juste solution des contradictions au sein du peuple.*)

« Toute action d'un parti révolutionnaire est l'application de sa politique.

S'il n'applique pas une politique juste, il applique une politique erronée; s'il n'applique pas consciemment une politique, il l'applique aveuglément. » (*À propos de la politique concernant l'industrie et le commerce.*)

Ben voyons...

*

* *

Les écrits profanes me semblèrent subitement suspects, et s'il m'arrivait d'encore ouvrir dans le tram un roman ou un quelconque traité de géologie, je gardais sous la main un des trois textes sacrés, prêt à la substitution qui me dédouanerait en cas de rencontre fortuite avec l'un ou l'autre camarade marxiste-léniniste.

Six

La chambre du petit Klein devenait un bric-à-brac : des piles de livres à même le plancher ; un fouillis de feuilles volantes remplies de notes illisibles ; un tableau noir couvert d'équations, de nombres et d'un nuage de coups de chiffon ; des diagrammes, des schémas, des symboles, épinglés au mur ; et tout un fourbi ésotérique, pendule, boule de cristal, jeu de tarot... Avec ça, la poussière de craie qui envahissait tout. Un véritable capharnaüm où Klein trônait, suçotant sa plume de sa langue bleue.

— *Awe!* ! Trulle ; ça fait un bail.

— Oué... Excuse ! J'étais un peu occupé.

— C'est rien, *joeng*... Moi aussi, je suis occupé. C'est l'époque... Il y a beaucoup à faire. Bon, j'ai lu tes trois bouquins...

— Tu as pris tes précautions, au moins ?...

— Oué, une capote à chaque doigt... Maintenant, explique-moi ce qui se passe...

— Comment ça, ce qui se passe ?

— Écoute, Trulle, ça n'est pas compliqué. Je te vois presque plus ; tu me racontes plus rien d'intéressant ; et tu me refiles des livres que je sais même pas si c'est des livres... Pendant des années, tu lis pour moi des trucs intéressants, comme ce Kafka ou ces histoires d'écriture, de longitude, d'étrier... Tu as des beaux projets, tu veux lire le monde comme un livre... À chaque fois, moi, je dis *tof* ! Et puis tu disparais, tu passes ton temps dans les *cavitches* ou à sprinter avec les flics, tu as refermé le monde et tu me forces à lire des livres idiots... Alors, oué, moi je dis : ça tourne pas rond avec toi, *kamerotje*...

— Klein, s'il vous plaît... Je n'ai pas refermé le monde ; je veux l'ouvrir autrement, sur ses pages inhumaines...

— Humaines, tu veux dire...

— Oué, c'est la même chose... Tu vois, je suis d'accord avec toi... Mais il faut bien que je trouve des livres, non ?

— Des livres, oué, Trulle, des livres s'il en existe ; des livres qui font penser, pas des *carabistouilles*.

— Eh bien, moi, ils me font penser, ces livres.

— Continue, alors ; je te les rends, je voudrais pas priver ta ciboulette de vitamines.

— Tu les as même pas lus, je parie.

— Oh ! si, je les ai lus... Même que je me suis demandé pourquoi je m'étais donné tant de peine pour apprendre à lire.

Bon, allez, le truc de Marx et Engels, c'est assez *tof*, mais ce n'est qu'un compendium... Je suis resté sur ma faim. Si tu trouves d'autres livres de ces deux-là, je suis preneur. Le reste, je veux même pas en parler.

Je n'ai pas essayé de discuter ; d'abord parce que c'était inutile dans l'humeur où se trouvait Klein, ensuite parce que je ne voulais quand même pas me brouiller avec lui à cause de Georges Politzer ou de Mao-Tsé-toung. Zut, flûte et *foert* à la fin !

« Un compendium » ! Est-ce que Zigomar lui-même savait que ce mot existait ! Et ces tables de logarithmes, ces dictionnaires de serbo-croate, de lituanien, de wolof et de bambara, ces livres à l'alphabet étrange qui jonchaient le sol ! Il commençait à m'inquiéter, le petit Klein... Bon, lui aussi s'inquiétait pour moi. L'époque était à l'inquiétude. Les destins hésitaient...

*

* * *

Je ne pus cacher mon désarroi de lecteur à monsieur Zigomar. C'est d'ailleurs lui qui aborda la question.

— Alors, Trullemans, en panne de lecture ?

— C'est à dire que... Non, pas vraiment, monsieur...

— Une petite *slaptitude*, alors, un coup de mou ?... Voilà des semaines que vous ne m'avez rien emprunté...

— Oué, c'est le mot juste : une petite *slaptitude*. Oh ! pardon... Excusez-moi, m'sieur !

— C'est moi qui ai commencé, Trullemans. Mais que ça reste entre nous... Plus d'histoire naturelle, plus de géographie... Le monde réel ne vous intéresse donc plus, Trullemans ?

— Si, monsieur, beaucoup, mais... comment dire ? je m'intéresse davantage à sa face...

— ... sombre, sa face humaine. Bien sûr !

— Mais... comment êtes-vous au courant que... ?

— L'époque, Trullemans, l'époque... Bien. Et cette nouvelle vision du monde n'a pas avivé votre fringale de lecture ? Vers d'autres genres d'ouvrages, j'entends.

— Ben oui, monsieur.

— Et, puisqu'ils ne sortent pas de ma bibliothèque, puis-je savoir lesquels ?

— C'est des amis qui me les ont prêtés. Il y a *Le manifeste du parti communiste*...

— Excellent opuscule, mais qui n'est après tout qu'un...

— ... compendium, c'est vrai.

— « Compendium »... Une expression de votre petit homme bleu ?

— Oui, monsieur, je ne sais pas où il va les chercher ; parfois, il m'effraie...

— Il y a toujours quelque chose d'effrayant dans le savoir, Trullemans. Et les autres ?

— Eh bien... Il y a aussi les *Principes élémentaires de philosophie*...

— Ce bon vieux Politzer... Il a donc repris du service ?... Et

vous accrochez ?

— Difficilement, monsieur.

— Difficile Politzer ? Vous m'étonnez, Trullemans.

— Je veux dire que c'est difficile parce que ça a l'air trop facile, trop simple... J'ai toujours l'impression qu'il doit y avoir, je ne sais pas, moi, un sens caché...

— Rassurez-vous, Trullemans, Politzer est limpide et innocent comme l'âme du nouveau-né. C'est irritant, je sais, mais il n'y a rien d'autre à y lire que ce qui est écrit. Ne vous acharnez pas, c'est sans espoir. Quand il parle d'autobus objectif ou subjectif, soyez sûr qu'il parle vraiment d'autobus objectif ou subjectif.

— C'est quasiment énervant à la fin ces histoires d'autobus...

— *Quand même*, Trullemans... ne vous laissez pas aller... Ceci dit, je partage votre opinion : c'est énervant. Surtout quand on a la foi, n'est-ce pas ? Quoi d'autre ?

— Il y en a un troisième, un livre de citations... de Mao-Tsé-toung.

— Le petit livre rouge !... Il faudra que vous me le prêtiez, Trullemans, je ne voudrais pas mourir idiot.

— Mais, monsieur... Il n'est pas à moi !

— Ah ! oui, j'oubliais... Toujours pas de livres en propre, Trullemans ?

— Non, m'sieur, je préfère comme ça.

— Et ce charmant Mao-Tsé-toung ? aussi difficile que Politzer ?

— Un peu le même genre de difficultés, monsieur...

— Je vois... Cela fait trois livres... C'est tout ?

— En tout cas, ils ne m'en ont pas prêté d'autres.

— Eh bien, à défaut de lecture, gardez la foi, Trullemans...

Mais n'oubliez cependant pas qu'en tout, il vaut souvent mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints.

« *Slaptitude* » ! Ça alors ! monsieur Zigomar parle le bruxellois !

*

* * *

Notre petit groupe marxiste-léniniste a décidé de frapper un grand coup à l'occasion du cortège du premier mai. Nous nous préparons à démasquer les ennemis du peuple et leurs sinistres accointances devant les masses populaires.

Nous voici donc proprement rangés en ligne sur les escaliers de la Bourse, immobiles, silencieux... pas de banderoles, pas de slogans. Nous regardons simplement dans les yeux les masses qui défilent à nos pieds. Nous attendons bien campés, avec beaucoup de dignité, je pense.

— C'est eux, ils arrivent ! Préparez-vous !

Eux, ce sont les grands blasphémateurs, ceux du Parti communiste de Belgique, avec à leur tête Jacques Grippa, le serpent à sonnettes du mouvement ouvrier... Ils approchent, satisfaits d'eux-mêmes... ignorants de la surprise que nous leur avons préparée. Ils sont là !

Immédiatement, avec un bel ensemble, nous resserrons le rang, brandissons chacun le petit livre rouge que nous tenions dissimulé et lançons fermement, d'une seule voix : « À bas le Khrouchtchev chinois, à bas le Liu Shao Shi belge ! » Ça, c'est envoyé !

Et le défilé passe... Grippa fait semblant de ne pas nous voir, son service d'ordre nous ignore... Les masses, elles, applaudissent les délégations des mineurs du Limbourg et des métallos de Seraing... Les marchandes de *caricoles* touillent dans leurs bassines fumantes... la fumée des boudins monte à nos narines... Bon, on rengaine notre arsenal idéologique, on rompt le rang et on s'en va, les pieds tout froids.

A working class hero is something to be.

Je cours au Sportif où je suis certain de retrouver Céleste.

*

* * *

— Répète encore, Trulle, s'il vous plaît...

— Oué... Et nous lançons fermement, d'une seule voix : « À bas le Khrouchtchev chinois, à bas le Liu Shao Shi belge ! »

— Vous avez vraiment crié ça ?

— Oué.

— Et vous aviez le petit livre du Mao en main ?

— Comme je te le dis.

— *Miyiaar* de *têtes* en plâtre ! Et je n'étais pas là ! Pour une fois qu'il se passe quelque chose d'exotique le premier mai...

Pourquoi tu m'as pas prévenu, Trulle ?

— Je pouvais pas, Celle, c'était une opération secrète.

— Je suis quamême ton ami, allez...

— Sûr ça ! Mais chez les marxistes-léninistes, on rigole pas sur les secrets.

— Bon. Alors, y a plus qu'une solution...

— Ah ! oué ? Et c'est quoi la solution ?

— Attends, il faut fêter ça... Bertje ! mets-nous deux Ambiorix, *astableeft*. Tu es bien assis, au moins ? Parce que je vais t'annoncer une grande nouvelle !

— Crache ta chique, Celle.

— Voilà. J'ai l'honneur de t'annoncer que dès demain, je m'inscris chez les maos ! J'ai plein d'idées d'opérations secrètes, tu verras. Santé, camarade !...

Ouille, Ouille, Ouille ! Un cochon fou précipité dans la discipline prolétarienne... Si je le laisse faire, il va péter la porcelaine de Chine !

— *Awel*, c'est vraiment *tof*, Celle ! Je vais te prêter les livres.

— Les livres ? C'est quoi maintenant cette histoire de livres ?

— Pour entrer chez les maos, te faut d'abord avoir lu trois livres.

— Ouille ! c'est vraiment obligatoire ?

— C'est la règle, Celle.

— Trois livres... N'importe lesquels ?

— Non, des livres exprès pour faire ton éducation politique.

— Et... ils sont difficiles ?

— Très difficiles, Celle. Enfin, ça dépend de ta conscience de classe.

— Ah ! oué, je vois, c'est du sérieux. Je dois réfléchir...Bertje ! Donne une fois une Affligem... pour élever ma conscience de classe !

Quelques semaines plus tard, le problème ne se posait plus. La conscience politique de Céleste s'était perdue au fond d'un verre d'Affligem et moi, j'avais tiré ma révérence au marxisme-léninisme.

*

* * *

La chaussée de Haecht n'est pas bien large, et, ce jour-là, elle arrive à peine à contenir la manifestation qui la remonte ; les façades répercutent les cris, les coups de pétards, les slogans, les chants, les roulements de tambour, les sifflets, jusqu'au ciel... lui-même plein du battement sourd des pales de l'hélicoptère en vol stationnaire au-dessus de nos têtes : l'objectif est stratégique puisque nous nous dirigeons vers le siège de l'OTAN, à Evere.

Sur ma pancarte il est désormais écrit : « L'impérialisme est un tigre de papier. » Je l'arbore fièrement, marchant du même pas déterminé que mes camarades marxistes-léninistes. Attentifs à l'éducation des masses, sitôt qu'un mot d'ordre erroné est lancé par quelques égarés, nous rectifions en scandant « Tout le pouvoir au peuple ! » ou « Le pouvoir est au bout du fusil ! »

ou encore « Solidarité avec l'héroïque peuple vietnamien ! »
Mais nos voix se perdent... Il y a beaucoup d'égarés chaussée
de Haecht ce jour-là.

Nous arrivons dans un raffut du tonnerre au croisement avec
la rue Pepermans lorsqu'un camarade me désigne une devanture
en me hurlant quelque chose à l'oreille. Je vois une vitrine
sur laquelle est représenté en grand l'homme de Vitruve, de
Léonard de Vinci, sauf que là, il est tout bleu, un peu comme le
petit Klein, excepté la taille évidemment puisque le petit Klein,
lui, est tout petit. Je regarde mieux : sous le dessin, il est écrit
« MANPOWER ». Le logo d'une boîte d'intérim... une boîte
multinationale américaine... une boîte qui suce la moelle des
pauvres gens... une boîte d'exploiteurs pourris et sans ver-
gogne ! C'est certainement cela qu'a voulu me montrer le ca-
marade. Il faut agir...

Je quitte les rangs, mon panneau haut levé, court vers la vi-
trine et frappe bien fort. Merde ! elle se fracasse du premier
coup ! il y a du verre partout... Ouille ! Ouille ! qu'ai-je fait ? Et
que suis-je censé faire maintenant ? Reouille ! un flic
s'approche, un agent de quartier mais quand même... Repli sur
nos bases arrière ! Mais je n'ai pas de base arrière ici, je ne
connais même pas le coin... Nom de Dieu ! on l'a oublié dans
nos tournées, Céleste et moi...

Alors, je cours... À tout hasard, j'enfile la rue Pepermans ;
Didjû ! qu'elle est longue ! Je cours, je cours, je cours... *Lup,*
lup, lup, de gardevil' es doe !... je prends des rues, des chaus-
sées, des ruelles ; je traverse des avenues arborées, des bou-

levards, des places... Je cours, je cours... jusqu'au moment où ma course s'épuise, jusqu'au moment où je me demande pourquoi je cours tout seul dans les rues désertes. J'aperçois le canal. Je le traverserai par le pont de la rue de la Reine ; de là, je serai à un jet de pierre du Vague à l'âme. Une base arrière exotique, quoi de mieux ?

*
* *

C'est jour de *mijole* au Vague à l'âme. Le claquement des palets dans le bac a sur moi un effet lénifiant immédiat, aussitôt renforcé par l'absorption d'un lambic bien frais. Sauvé ! Oui, mais sauvé de quoi, finalement ? Bon, j'ai balancé ma pancarte dans une vitrine, elle a bêtement pété en mille morceaux et moi, j'ai bêtement pété les plombs. Pourtant, tout bien réfléchi, je ne risquais rien : le pauvre agent était plus effrayé que moi, il m'aurait suffi de me fondre dans l'anonymat du cortège et le tour était joué. Au lieu de quoi j'ai couru comme un poulet à qui on a coupé le cou... Pourquoi ? La question est rhétorique : je sais très bien pourquoi ; parce que j'ai commis un geste irrévocable et qu'il n'y a rien de plus affolant pour un lecteur que de commettre un geste irrévocable, que de, soudain, être précipité dans l'enchaînement des causes et des effets sans que la suite ne soit écrite nulle part !

Je ne suis pas un homme d'action, moi ! Je ne suis qu'un lecteur qui s'affole quand il se fourvoie dans le monde des dé-

cisions et des conséquences. Qu'ai-je donc à faire avec ces allumés qui ne rêvent qu'héroïsme prolétarien et discipline de parti, qui ne lisent que des almanachs, des compendiums et des recettes de philosophie ?... Merde, ma foi part en couille !

Et puis *Foert* ! Je suis au Vague à l'âme, dans la petite cour qui sent bon la créosote, trois doryphores égarés y déambulent, j'ai un lambic à portée de main, une cigarette entre les doigts... Il ne me manque qu'une seule chose...

- Lomme ! *astableeft*, sers-moi un livre...
- Oué, Trulle, j'arrive... Frais ou tempéré ?
- Bien frais, et sans autobus subjectif, s'il te plaît !
- Le plan du réseau de trams, alors ?
- Parfait !

Et je passe la fin de l'après-midi à suivre du doigt les lignes, d'arrêt en arrêt, à reconstituer la carte de nos périples exotiques, à rêver à de nouveaux points de chute, de nouvelles bases arrières. Voyons un peu du côté de la rue Pepermans...

Pauvre lecture... Peut-être, mais l'insignifiance du document que je consulte ne doit pas tromper sur l'importance de l'événement : c'est la première fois que je lis dans un café ! Je me laisse bercer par la quiétude du soir qui descend...

*

* *

Il faut quand même que je sache ce qui s'est passé à Evere, que je m'assure si nous n'avons pas subi de pertes... Ce sont

peut-être des allumés, mais ce sont des camarades ! Allez, je pars aux nouvelles, sans trop me presser... penaud de ma désertion.

Les camarades sont tous là, entiers, empestant le saint lacrymogène. Je me faufile pour ne pas déranger la discussion ni, surtout, me faire remarquer. Ils tirent les leçons de la journée : ils déplorent l'absence du parti qui aurait donné des directives claires aux masses et empêché la débandade qui a suivi les premiers affrontements ; ils regrettent l'absence des camarades de Clarté en première ligne ; ils ne s'étonnent pas de l'attitude des grippistes qui ont fui comme des lapins ni de celle des révisionnistes qui ont tenté de négocier avec les flics ; ils dénoncent les provocations irresponsables des trotskistes et des anarchistes... La routine.

Et puis un camarade se lève et demande la parole. Un vieux camarade respecté.

— Camarades, je voudrais féliciter un camarade qui a montré aujourd'hui un bel exemple d'initiative prolétarienne. Tous n'ont peut-être pas remarqué ce qui s'est passé au coin de la rue Pepermans. Moi, j'ai vu un jeune militant quitter soudain les rangs et s'attaquer seul à la vitrine d'une officine du grand capital ; et cette vitrine, camarades, il l'a brisée, j'allais dire de ses mains, à grands coups de panneau, avant de se fondre dans les masses ! Ce jeune militant, camarades, c'est le camarade Trullemans ! Bravo ! camarade Trullemans.

— Bravo ! camarade Trullemans...

— Bravo ! camarade Trullemans...

Cette fois, ils ont été trop loin ! Et pourquoi pas une décoration, tant qu'ils y sont ! Merde et *Foert* !

Je n'ai rien à répondre, j'esquisse un pauvre sourire, je rends les trois livres et je m'en vais... Le Mis doit encore être ouvert.

A working class hero is something to be.

Sept

Les effets de ma désertion se firent bientôt sentir. Je repris des trams au numéro insolite pour rejoindre Céleste dans des coins improbables. Grâce à ses efforts, les alentours de la rue Pepermans cessèrent d'être *terra incognita* : il dénicha un bistrot plus que convenable dans la rue Édouard Stuckens, doté d'un superbe et reposant billard à trois bandes. Et dire que j'en étais passé si près lors de ma folle fuite...

Instruit par mon escapade solitaire au Vague à l'âme, j'avais pris goût à la lecture brassicole, je devançais donc Céleste d'une heure ou deux lorsque nous avions rendez-vous afin que se mêlassent, en toute quiétude et dans leur subtile harmonie, le houblon, la fumée, le tintement des chopes, le brouhaha des conversations et les mondes intimes qu'engendrent la rencontre du lecteur et du texte.

Mais, précisément, je commençais à manquer de carburant textuel.

*

* * *

— Un roman, Trullemans ? Vous êtes sûr ?

— Une vraie histoire en tout cas, même si elle est fausse.

— Existe-t-il de fausses histoires vraies ? Je ne me prononcerai pas sur la question...Vous avez donc lâché Politzer, Trullemans ?

— Disons plutôt que, si vous me passez l'expression, monsieur, mon franc est tombé³.

— Je vous la passe d'autant plus volontiers que sa syntaxe est irréprochable, même si la formule est incompréhensible pour nos amis français. Vous avez donc perdu la foi, Trullemans ?

— Oui... je crois que j'étais un peu abruti.

— Ne riez jamais de la foi des abrutis, Trullemans, elle peut être redoutable !... Tenez, prenez ça, une vraie histoire fausse écrite par un faux vrai abruti...

*

* * *

³ « J'ai fini par comprendre » (allusion aux anciens distributeurs automatiques où il fallait attendre que la pièce tombe dans le monnayeur pour qu'il déclenche.)

Cela faisait des semaines que je n'osais pas me présenter devant le petit Klein : je ne voulais pas qu'il me demandât où j'en étais ; je n'en étais nulle part.

J'étais donc un peu ému en frappant à sa porte. Ému et anxieux : avait-il apprécié *Rêve de fer* de Norman Spinrad que j'avais glissé, avec les recommandations d'usage (APPARTIENT A ZIGOMAR. TES DOIGTS, KLEIN !), dans sa boîte aux lettres une semaine auparavant ? Après tout, c'était un livre écrit par Adolf Hitler, et Klein était juif, non ? Je ne savais pas au juste si sa famille avait été frappée directement par les nazis ; il n'y avait fait allusion qu'une seule fois, lorsqu'il m'avait raconté cette histoire de golem, mais je frémissais encore, et je frémis toujours, au souvenir de ses paroles : « La puissance des mots écrits, les mots froids qui donnent la mort. »

— Ah ! Trulle, content de te revoir, *kamerotje*. Non, ne me dis rien sur ces comiques de maos. Tu les as quittés, très bien ; laisse-les continuer à faire leur cirque sur les escaliers de la Bourse... On n'en parle plus.

— *Mo...* Klein, comment tu sais que je les ai laissé tomber ?

— Facile ! Ça fait des mois que j'attends un signe d'intelligence de ta part... Alors, quand j'ai trouvé ton bouquin dans ma boîte...

— Il est pas à moi, Klein.

— Je sais... Donc, quand j'ai trouvé ton bouquin dans ma boîte, j'ai d'abord vu ton mot...

— Excuse... mais tu sais, tes doigts...

— Oué. Donc, j'ai vu ton mot et je me suis dit dans mon moi-même : « Tiens, tiens, le Trulle est retourné chez Zigomar... Bon présage. » Puis, j'ai regardé le titre et j'ai pensé : « Une histoire ! Décidément, ça bouge chez le Trulle. » Et je l'ai ouvert. *Miyjaar* ! le livre cachait un autre livre, écrit par Adolf Hitler ! J'ai lu la préface et je me suis régalé : Hitler, obscur illustrateur autrichien émigré aux États-Unis, devenu auteur d'*heroic fantasy*, ça c'était rigolo... Alors, c'est devenu évident : « Ça y est, il a enfin rompu avec ces imbéciles de maos ! »

— Tu sais, Klein, j'avais un peu peur que ça te choque...

— À cause du nom de Hitler ?... Il y avait aussi le nom de l'auteur, pas Hitler, l'autre, le vrai, enfin, si on peut dire : Spinrad ; les Spinrad sont des Juifs de Galicie. Et j'ai commencé à lire le vrai livre, celui de Hitler, je veux dire, *Le seigneur du Svastika*. Ouille ! C'est terrible, Trulle.

— Oué, hein ? On marche, non ?

— On court même, tellement que c'est passionnant ! Et puis on s'arrête, on se dit : « Attention ! *menneke*, c'est un nazi qui a écrit ça »...

— ... et on se dit : « *Mo* non, allez, c'est pas le vrai Hitler, c'est ce cornichon de Spinrad qui tient la plume. »

— Oué, et après, on a envie que le héros extermine tous ces sales mutants métissés qu'on ne reconnaît même pas parce qu'ils n'ont pas le type...

— Oué, alors on devient un peu malade à cause qu'on se rappelle le nom du vrai auteur...

—... ou du faux...

— ... on peut dire les deux... Dis, à propos, ton Zigomar, il serait pas un peu *smaus*, par hasard ?

— Je lui demanderai...

— Surtout pas ! Je m'informerai.

*

* * *

Les cafés du centre périlclitaient, des restaurants attrape-gogos s'établissaient un peu partout dans le quartier. La douce et implacable poussée foncière était en train de nous chasser du centre historique de Bruxelles pour le livrer au tourisme international.

Heureusement, il y avait le Dolle mol, le nouveau café fondé par le poète anarchiste flamand Herman Claeys. La musique y était excellente et le volume réglé au petit poil pour qu'on puisse à la fois l'écouter si on voulait, discuter sans devoir crier et même... lire. Il y avait d'ailleurs des bouquins et des revues qui traînaient dans la salle. Herman était poète, non ?

Ni trop grand ni trop petit, un choix de bières honorable, une banquette rembourrée, des tables de bonne facture où on pouvait poser les coudes et les lever sans entrave, le Dolle présentait toutes les qualités d'un honnête bistrot de quartier en plein centre-ville.

Je pris mes habitudes au Dolle mol. J'y venais parfois en fin de journée, parfois en soirée, toujours avec un bouquin, et y passais des heures. Je n'aimais rien tant que lire dans le Dolle

enfumé, les oreilles baignées de Captain Beefheart, Lou Reed, Franck Zappa ou Johan Verminnen, un verre de kérosène houblonné à la main.

Huit

L'époque ne s'arrangeait pas. La plage de Paris, découverte un instant, avait disparu sous une marée d'asphalte. Les coqs de la planète faisaient toujours les beaux à coups de musculation mégatonnique et les vilains à coups de baïonnettes dans de lointaines basses-cours stratégiques. On s'endettait pour des choses toujours plus attrayantes, toujours plus modernes, toujours plus sournoises, une verroterie douteuse qui nous venait des quatre coins du monde. On alignait les gigawatts pour que tournent plus vite nos étourdissants manèges. J'avais perdu la foi, mes pieds étaient tout froids.

Pour Céleste, c'était tellement simple : la révolution était affaire de sport, une activité hygiénique finalement. Je l'enviais, moi qui y cherchais une lecture romanesque du monde, je veux dire avec une intrigue et un dénouement à la hauteur de sa

terrible beauté.

Les maos avaient une hampe de drapeau rouge coincée dans le cul et les yeux brillants d'héroïsme prolétarien, ils construisaient le parti en se divisant comme des amibes, ils étaient tristes, se fichaient de la beauté du monde et ne lisaient que trois livres dont deux idiots.

Les trots ? Ils avaient le trou du cul moins serré, ils connaissaient des chansons rigolotes et n'avaient pas peur de vider un verre... Mais je n'étais pas sûr de trouver plus sympathique l'impitoyable chef de l'Armée rouge que le patelin secrétaire général au sourire si paternel. Et puis, cette manière de résumer l'histoire d'une multitude à l'affrontement entre deux personnages, entre deux caractères : inflexibilité et intégrité contre roublardise et brutalité... Le nez de Cléopâtre, la barbichette de Trotski, les moustaches de Staline... ça manquait de tripes historiques.

Les anars ? Eux, je les aimais bien, avec leur terrible drapeau noir de pirates. « Ni Dieu, ni maître ! » ça avait de la gueule, même si je n'avais pas réglé tous mes comptes avec le premier. Mais c'étaient des libertaires. Et je me méfiais de la liberté : je ne savais trop qu'en faire pour moi-même, et je n'étais pas sûr que ce fût là ce qui manquait le plus au monde... Je chevauchais mes destins.

*

* * *

Il était temps que je rencontraisse Strulle.

Strulle ? Oui, Strulle. Encore un coup de Céleste.

Je lisais gentiment au Dolle... L'Orval était fraîche, Herman avait mis un trente-trois tours du Weather Report, et la basse de Miroslav Vitous me chatouillait l'épine dorsale ; Céleste devait me rejoindre plus tard. Je dis plus tard, mais voici qu'à l'instant même Céleste débarque comme un pétard.

— Trulle ! Trulle !

— Oué. On avait dit plus tard, non ?

— Oué, c'est ce qu'on avait dit, mais je pouvais pas résister. Trulle, je te présente Strulle. Strulle, je te présente Trulle.

— Ah bon ? Strullemans, je suppose, parce que moi, c'est Trullemans, mais on dit Trulle.

— Non, Strulle tout court.

Un drôle de nom, mais c'était le sien.

— Alors, quand je l'ai rencontré avec ses tracts, là, sur la place de la Monnaie et qu'il m'a dit son nom, je me suis dit : C'est quasiment pas tous les jours qu'on est l'ami d'un Trulle et qu'on croise un Strulle, non ? Alors, voilà ! On te dérange pas, hein ?

— Non, j'étais juste en train de lire un *tof* livre en écoutant un *tof* disque...

— Excuse, Trulle... mais l'occasion fait le lardon, comme on dit.

— Oué, y en a qui disent ça... Donc, tu t'appelles Strulle ?

— Oui... Dis donc, c'est le Weather Report qui passe ?

— Exactement. Tu connais ?

— J'adore. Surtout la basse de Miroslav Vitous.

— Oué. On boit un coup ?

— Une Saison pour moi, Trulle.

— Je prendrai un verre de vin rouge, snrff.

Bon, c'est quoi cet oiseau qui boit du vin, qui a un drôle d'accent et qui aime le jazz-rock fusion ? Je lève les yeux. Strulle est une espèce de lutin – petit, mais moins que le petit Klein – avec une barbe noire à la Ribouldingue. Et, impossible de l'ignorer, il renifle. Je crois que c'est à cause du temps, qu'il a attrapé un rhume en distribuant ses tracts, mais, comme je m'en rendrai compte plus tard, ce n'est pas ça : il renifle en toute saison, surtout quand il explique ; il dit quelque chose puis il fait « snrff », peut-être pour donner à l'autre le temps de bien peser l'argument. Il faut dire qu'il argumente méchamment, le Strulle.

— Alors, comme ça, tu distribues des tracts ? Je peux voir ?

— Ils sont là pour ça. Mais ils sont un peu mouillés, la pluie...

« À bas le travail », je lis.

— Tu y vas fort.

— Ce n'est pas moi qui y vais fort, c'est le capitalisme.

— Ce n'est quand même pas les capitalistes qui ont inventé le travail...

— C'est vrai, mais là on parle du travail salarié, celui qui oblige les prolétaires à vendre leur force de travail à ceux qui possèdent les moyens de production ; de ce travail inepte où le travailleur ne maîtrise ni sa façon de produire ni ce qu'il produit,

de ce travail insensé où ce n'est plus un homme doté d'un corps et d'une intelligence qui mène à bien une tâche mais des bras, des jambes, des doigts – parfois un seul doigt suffit –, des yeux, des oreilles... des miettes de corps au service d'un travail en miettes, snrff. Oui, nous disons à bas ce travail en contrepartie duquel, je cite de mémoire, « l'ouvrier, ayant porté sa peau au marché, n'attend plus qu'une chose : qu'elle soit tannée ».

— Et tu cites qui, là ?

— Marx, *Le Capital*, Livre I, section 2, chapitre IV, titre 3 : achat et vente de la force de travail.

— Ah bon ?

— Tu vois, Trulle, que j'ai bien fait de t'amener le Strulle ; il est droldement calé sur ton Marx et tout le bazar.

— Oué. Droidement... Mais le Marx, là, il ne dit pas : « À bas le travail »...

— Là non. Mais dans *L'idéologie allemande*, il écrit, toujours de mémoire : « Les prolétaires, pour s'affirmer en tant que personne, doivent abolir leur propre condition d'existence antérieure, qui est en même temps celle de toute la société, c'est-à-dire abolir le travail. »

— C'est bien envoyé, hein, Trulle ?

— Oué, Celle, en plein dans le mille !... Mais, miyiaar, pourquoi que ces comiques de marxistes-léninistes ne parlent jamais de ça ?

— Tu sais, la plupart des soi-disant marxistes n'ont pas lu Marx ; ce qu'ils en connaissent, c'est ce qu'en dit Lénine ou cet

abruti de Politzer...

— Tu l'as aussi lu ?

— Essayé. Je suis allergique aux autobus.

— Ouille ! moi aussi, surtout aux autobus subjectifs.

— Dis, Strulle, je me demandais... À part d'écrire des tracts, avec ton groupe – attends, je lis... Oué, Luttés prolétariennes –, vous faites aussi un peu de sport ?

— Heu !...

— Il veut dire des manifestations, des trucs comme ça...

— Vous comprenez, les gars, nous pensons que l'arme la plus puissante du prolétariat, c'est sa théorie... Snrff.

— Oué, d'accord, mais un peu de sprint avec les flics, c'est pas mal non plus.

— Ça défoule... mais cela ne sert pas à grand-chose si le prolétariat n'est pas de la partie.

— Oué, on connaît ça. D'abord construire le parti... toujours la même histoire.

— *Le parti !* Les prolétaires ne sont pas des veaux, nom de Dieu ! Comme s'ils n'étaient pas capables de s'organiser eux-mêmes selon les nécessités et les aléas de leurs luttes. Snrff. Comme s'ils avaient besoin des directives d'un quelconque comité central pour penser et agir... Le parti, les gars, c'est la confiscation de la révolution. Il n'y a qu'à voir en URSS ou en Chine... Du socialisme, ça !... Un foutu capitalisme d'État, oui ! Snrff.

Un vrai allumé du cigare prolétarien, le Strulle...

*

* *

Mais la grande affaire, c'était le séminaire de lecture collective. Puisque l'arme la plus puissante du prolétariat, c'est sa théorie, nous nous réunissions trois soirs par semaine pour lire *Le Capital* de Karl Marx, l'Himalaya de la théorie prolétarienne. Attention, on ne lisait pas tous ensemble ni chacun dans son coin mais à tour de rôle et à haute voix un paragraphe ou deux ; on s'arrêtait, Strulle reniflait et on commentait le texte afin d'en exprimer la substance. Je me serais bien passé de ces salamalecs, moi pour qui la lecture était un plaisir intime et solitaire, mais je les acceptais : il y a toujours un prix à payer pour l'instruction, soit-elle prolétarienne ; et puis, jamais je n'aurais pu imaginer une activité révolutionnaire aussi opportune : lire. Comme si mon destin personnel et celui de l'humanité allaient de conserve.

Céleste ne vint que deux fois chez Strulle. La première, il ne dit rien mais, ne voulant sous aucun prétexte ingurgiter le vin rouge de la maison, il siffla toutes mes réserves de bière. La seconde, il nous joua un de ses tours de cochon. S'étant proposé pour faire la lecture, il se racla la gorge, couina un petit coup et commença : « Le... Commentaire ? Non ? Bon, je continue... temps... Commentaire ? Non ? Bon, je continue... socialement... Commentaire ? Non ? Bon, je continue... nécessaire... » Le crapuleux lézard aurait continué à lire mot à mot dans un silence de mort si je n'étais intervenu :

— Allez, Celle, les blagues les plus courtes...

— *Mo* enfin, c'est pour savourer chaque mot du barbu prolétarien... Maintenant, si ça vous plaît pas, je m'arrête. C'est dommage parce qu'il y avait encore beaucoup de jolis mots après...

Ce n'était pas gentil mais Céleste, avec son bon gros sens porcine, avait mis le doigt sur un solide problème technique : au rythme où nous allions, le Livre I allait nous prendre près de dix ans... et il y avait trois livres !

*

* *

Aujourd'hui encore, je me souviens de la première phrase du *Capital* : « la richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une immense accumulation de marchandises » ; une phrase d'une simplicité anodine mais qui contient en germe toute l'anatomie et la physiologie du monstre qui nous dévore. Marx me faisait l'effet d'un Cuvier identifiant une sarigue à partir de sa mandibule. Et je tirais de sa lecture la même émotion que me donnaient les essais d'histoire naturelle : la griserie de pouvoir lire dans le monde, en l'occurrence d'y déchiffrer les processus en œuvre dans sa face obscure, sa face humaine et inhumaine à la fois.

Je fis un paquet avec un exemplaire du Livre I du *Capital* que je m'étais procuré chez un bouquiniste (IL EST A TOI : METS-Y TOUS LES DOIGTS QUE TU VEUX. TU PEUX MEME TE SERVIR DE

TES ORTEILS. BONNE LECTURE DU MONDE !), et le déposai chez le petit Klein.

*
* *
*

Mon Dieu ! dans quel état se trouvait *Le Capital*... Ses pages étaient cornées, annotées, triturées, chiffonnées ; il bâillait et sa reliure craquait tant il contenait de signets et de fiches ; il avait tout entier pris une couleur bleu clair.

— Salut Klein. Et alors ?...

— Ah ! Trulle. Ça fait longtemps. Pose-toi ou tu peux, *joeng*. Bon, tu as vu dans quel état se trouve le Marx ? Cette fois tu tiens le bon bout ; avec ça, il y a moyen de lire dans le monde, comme tu voulais. Mais il y a du boulot ! Rien que pour comprendre son *stuut* de marchandise, ça m'a pris des jours. Mais après, tu sais plus faire les commissions de la même façon : tu vois du rapport social dans ton Spa citron. Les choses ne sont plus seulement des choses... Oué, je te le dis, le Marx, c'est pas un authentique Hottentot.

— Et... tu en es où ?

— J'ai déjà été regarder un peu partout mais je commence la troisième section, tu sais, celle sur la plus-value...

— Oué, je vois... (Pétard ! à Luttés prolétariennes nous en sommes toujours au premier titre du premier chapitre de la première section...)

— Dis, je voudrais pas abuser... mais chez ton ami Strulle, il

n'y aurait pas un exemplaire du Livre II qui traîne, tu sais celui sur la reproduction élargie, parce que, à mon avis, c'est là que les choses deviennent intéressantes : il faut bien que le capital s'accumule globalement pour que le capitalisme cancérise le monde, non ?

— Oué. Je vais voir ce que je peux faire... Dis, Klein, ce serait bien que tu viennes un jour discuter avec le Strulle, non ?

— Tu sais qu'amême bien que tu es le seul avec qui je parle, sauf ma mère mais c'est obligé. *Mo* ce serait *tof* que tu trouves deux exemplaires du Livre II, comme ça on pourrait mieux causer dessus tous les deux.

Le petit Klein avait pris une fameuse avance. Mais pas question de demander à Strulle le Livre II ; il aurait cru que je voulais faire cavalier seul (il ne savait pas que Klein existait ; d'ailleurs qui le savait ?) et avait certainement des théories élaborées sur la nécessaire lenteur, snrff, d'un travail théorique approfondi. Mais je ne voulais pas me fâcher avec Strulle, parce que je me moque, c'est dans ma nature, mais je respectais son instruction et sa pédagogie, snrff, prolétariennes et je l'aimais bien, avec sa dégaine de nain de jardin.

*

* * *

— Le Livre II du *Capital*, Trullemans ?

— Oui, monsieur Zigomar.

— Je vois que vous passez aux choses sérieuses... Mais,

sans vouloir vous commander, il serait peut-être plus logique de commencer par le premier.

— Je suis déjà en train de le lire avec un groupe d'amis.

— Et vous voulez brûler les étapes...

— Pas moi, le petit Klein. Je lui ai procuré le Livre I et il a pris le mors aux dents ; il a déjà presque tout mis en formules mais il pense que c'est dans le Livre II que les choses se corsent, alors...

— ... alors, vous aussi vous piaffez...

— Je peux qu'amême pas le laisser tout seul...

— « *Ne peux quand même* », Trullemans... Vous savez, votre petit homme bleu m'intrigue ; à l'occasion, faites-le-moi rencontrer...

— Ce n'est pas possible, monsieur : il ne voit personne sauf moi — et sa mère, mais c'est obligé.

— Un anachorète bleu ! De plus en plus intrigant... Et vous me dites qu'il a mis le Livre I en équations ?

— Pas vraiment des équations, plutôt des formules. Il y en a plein son tableau noir : des symboles, des signes bizarres, des diagrammes, des flèches dans tous les sens... je n'y comprends rien, monsieur.

— Bien. Vous savez sans doute que le Livre II n'a pas été publié du vivant de Marx...

— Comme Kafka...

— Pas tout à fait : Marx n'avait pas demandé qu'on détruisît ses manuscrits. Mais il n'a pu achever que le Livre I de son vivant ; à sa mort, le Livre II était encore en chantier. C'est En-

gels, dit-on, qui l'a mis en forme à partir des notes qu'il avait laissées. Mais je bavarde, je bavarde... Prenez donc cet exemplaire, je vous l'offre. Tiens, par pure curiosité, Trullemans, est-ce avec vos camarades marxistes-léninistes que vous lisez *Le Capital* ?

— Oh ! non, monsieur Zigomar, eux, ils ne lisent que trois livres, vous savez bien. J'ai rencontré un petit groupe, Luttes prolétariennes qu'ils s'appellent... mais ils ne sont pas très léninistes, je crois ; en tout cas, ils n'aiment pas trop le parti, ils disent qu'il sert à confisquer la révolution, à établir un capitalisme d'État...

— Voyez-vous ça !... Prenez. Vous me le rendrez quand vous en aurez sucé la substantifique moelle... Il n'y a pas d'urgence.

Neuf

Le petit Klein était tout à son affaire, concentré, vif, alerte, frais comme un gardon, un gardon énervé toutefois ; le tableau noir ne suffisant plus à contenir ses formules, il avait punaisé de grandes feuilles de papier sur tous les murs de sa chambre, sur la porte aussi, et d'autres encore sur les premières lorsque celles-ci n'offraient plus de place à ses pattes de mouche bleues. Klein était agité ; il courait d'une feuille à l'autre, modifiant un signe, rajoutant une flèche, biffant, raturant, soulignant et, pauvre de moi, me prenant à témoin.

— Il y a un problème dans ce *stuut* de reproduction, Trulle, et mon problème, c'est que je n'arrive pas à mettre le doigt dessus...

Moi, je ne voyais pas le problème. Bon, dans la reproduction simple, les capitalistes consomment chacun pour soi

l'intégralité de la plus-value qu'ils ont extraite du corps des prolétaires ; ils deviennent gras comme des cochons, pètent dans la soie et roulent carrosse. Bien sûr, c'est une situation idiote puisqu'elle ne permet pas la moindre accumulation et que le capitalisme est par définition cumulatif.

— C'est pour dresser un cadre idéal, le degré zéro du capitalisme, si tu veux, Klein.

— J'ai pas de problème avec ça, Trulle. C'est juste comme le Newton avec son mouvement inertiel. C'est le plus bête des mouvements, il existe pas vraiment puisqu'on l'observe nulle part, et pourtant il permet de comprendre tous les autres mouvements... J'ai retenu des choses de quand tu t'intéressais à la physique, figure-toi... Alors, c'est pas la peine de m'expliquer tout le temps ce que je sais déjà...

Oui, un gardon énervé...

— ... Non, c'est après qu'y a un *twist*, quand il passe de la reproduction simple à la reproduction élargie...

— Oué, quand les capitalistes ne bouffent plus toute la plus-value mais en réinjectent une partie dans leur capital...

— Oué, c'est forcé à cause de la concurrence ; c'est d'ailleurs pour ça que la reproduction simple ne peut jamais vraiment exister, sauf si y a qu'un seul capitaliste.

— Oué, c'est théorique, allez.

— Pas théorique, Trulle : idéal ! C'est tout le bazar qui est théorique là-dedans...

— D'accord, Klein, tu as raison... Mais je vois pas ce qui te dérange là-dedans...

— Tu as regardé les tableaux ?

— Oué ; c'est vrai que je comprends pas vraiment où il veut en venir avec son histoire des deux sections de la production. À mon avis, ça complique tout... Une marchandise, c'est une marchandise, non ?

— Allez, Trulle, réfléchis un peu dans ta tête, s'il vous plaît. Pour le capitaliste isolé, oué, une marchandise, c'est une marchandise : il s'en fout de vendre des concombres, des caleçons ou du jus de *kaliche*...

— Justement !

— Quoi, justement ! Mais, *ferdoeme* ! Trulle, ici, le Marx, il parle du capital total de la société, et là, c'est pas du tout le même *stuut* ; la valeur d'usage compte : les *pei* qui vendent des moyens de consommation – la section I, comme il dit –, ils peuvent vendre à tout le monde, aux prolétaires et aux capitalistes, de leur section et de l'autre section... Alors que les autres *pei*, ceux de la section II qui vendent des moyens de production, ils ne peuvent vendre qu'à des capitalistes, de leur section ou de l'autre...

— Ça, c'est aussi vrai.

— ... et donc ils ont moins facile que les autres pour réaliser leur plus-value, et donc le Marx, il en tient compte dans son tableau ; c'est quasiment pas compliqué !

Oui, un gardon énervé et désagréable...

— Hé bien, tu sais quoi, Klein ? Tu ferais bien d'aller faire un tour...

— Je laisse ça aux derviches, Trulle... Bon, allez, excuse...

je suis à cran.

*

* * *

J'étais écartelé. Entre les premières sections du Livre I lues méthodiquement avec les camarades de Luttés prolétariennes et le Livre II parcouru dans un désordre fébrile avec le petit Klein. Entre monsieur Zigomar qui alimentait ma fièvre marxienne et Strulle pour qui Marx réclamait une délicate distillation. Entre ces acharnés du concept et Céleste qui s'en fichait mais protestait au nom du sport et de l'exotisme indigène...

— Quoi ? En plus, tu as bu du vin ! Là, Trulle, c'est vraiment grave !

— Un accident, Céleste ; je ne savais plus ce que je faisais... comme si j'étais possédé, je te dis.

— Oué, c'est terrible.

— C'est le mot, Celle... J'ai été malade comme un chien toute la nuit.

— Ouille ! Ouille ! Ouille ! mon pauvre ami... Promets-moi de ne plus avaler de cette cochonnerie. Le vin rouge, c'est la cinquième colonne des Français... On est internationaliste, mais faut pas pousser quand même !

— Oué, c'est promis. C'est la pression, tu comprends ?

— Alors, *joeng*, prends une pression ; rien de tel pour faire baisser la pression. Mets une fois deux *pintjes*, Susse, as-

tableeff ! Et maintenant, vide ton sac. C'est la bande au Strulle qui te fait des misères ?

— Mais non, je m'entends bien avec, à part le vin... C'est le Marx qui me turlupine avec sa reproduction élargie ; il y a un truc qui m'échappe, alors ça m'énerve...

— Tu devrais faire un peu plus de sport. Voilà ce qui vous manque à vous autres, les grands prolétariens.

*

* * *

— Klein, Klein ! s'il vous plaît...

— Oué, Trulle, je t'ouvre.

— Klein, j'ai compris...

— Quoi, le Livre II tu as compris ? Assieds-toi et explique.

— Enfin, je veux dire que j'ai compris que tu comprends pas... parce que je comprends pas non plus.

— Alors, on est déjà deux ! *Mo* je suis pas sûr que tu comprends pas la même chose que moi je comprends pas...

— Écoute, Klein, pour moi, c'est cette histoire de tableaux qui embrouille tout. Bon, pour les deux sections, tu as raison, c'est logique... Et, arithmétiquement, ça marche, la plus-value additionnelle doit se répartir entre les capitaux constants et variables des deux sections exactement comme dans les tableaux pour que le capital total puisse s'accroître...

— Oué, et pourtant...

— Et pourtant, on ne voit pas comment ça peut tourner,

parce que, finalement, cette plus-value additionnelle, elle est sous forme de marchandises...

— Et avec ça, un capitaliste ne peut rien faire...

— *Niks* ! il doit vendre les produits qui la contiennent pour qu'elle lui revienne sous forme de pognon...

— Tout juste. Mais...

— Qui va acheter ces produits ? Les prolos ?

— Impossible puisque leur salaire ne leur permet pas d'acheter des biens de consommation supplémentaires...

— Et pour les capitalistes, c'est pareil... Bon, ils pourraient se serrer la ceinture, mais ils l'ont déjà fait en décidant de ne pas bouffer toute leur plus-value... Oué, on pourrait imaginer que certains fassent encore un petit effort, ne mangent plus que des saurets pour acheter les cochonneries en plus que les autres ont bazardé sur le marché...

— Mais ça sert de rien : c'est déshabiller Pietje pour habiller Pol...

— Oué, c'est un système clos, et un système clos...

— ... ne peut rien donner de plus que ce qu'il y a dedans au départ...

— C'est comme le mouvement perpétuel... Tu te souviens qu'on avait parlé de ça ?

— Non peut-être ! Idéalement, c'est possible... Mais ça sait jamais être un moteur...

— Oué, je t'avais lu un *tof* article là-dessus : on peut décrire avec précision le mouvement perpétuel du pendule idéal qui ne subit aucun frottement, montrer comment à chaque instant il y a

un lien mathématique obligé entre l'énergie cinétique, l'énergie potentielle et la position du *stuut* – on peut même faire un tableau avec tous les chiffres –, mais si on veut s'en servir pour marquer le temps qui passe, si on veut accumuler quelque chose, quoi, alors y a pas le choix : on doit lui donner de l'énergie extérieure, sinon il finit par s'arrêter.

— Donc, Trulle, on est bien d'accord...

— Oué, Klein, on est d'accord qu'on ne comprend pas.

— Oué, on comprend pas.

— Même le Marx, il sait qu'il y a un problème, tu as remarqué ?

— Oué, il arrête pas de dire « mais d'où vient l'argent ? », « qui sont les acheteurs ? » Bon, il essaie d'abord avec des capitalistes qui ont mis de l'argent de côté... et cinq minutes après il dit que c'est un cercle vicieux qui n'explique rien. Puis il essaie avec le producteur d'or, le seul capitaliste qui achète des *stuut* sans vendre de marchandises puisqu'il produit directement du pognon...

— Oué, mais quelques lignes plus bas, il reconnaît que c'est absurde...

— Et c'est là qu'il commence avec ses tableaux...

— Oué, un peu comme un inventeur fou qui expliquerait que le mouvement du volant de la section II sert à comprimer l'air de la section I qui va actionner les vérins de la section II qui vont soulever les poids de la section I dont la chute va...

— Comme un moteur perpétuel...

— On comprend pas. Pendant tout le Livre I, il explique que

le bazar peut pas tenir, que ses contradictions le condamnent, et dans le Livre II, sauvetage in extremis : « Oué, ça va être tout juste, mo s'ils font bien attention, les capitalistes peuvent continuer à accumuler pour l'éternité ! »

— Oué, on comprend rien. On est dans les *baraflattes*, *kamerotje* !

*

* *

Je n'eus pas le courage d'aller demander à Strulle ce qu'il en pensait. Il avait certainement un sac de théories sur le sujet, mais j'aurais dû essayer au moins trois heures de snrff argumentés et tout répéter, sans les snrff, au petit Klein... Non, c'est un livre qu'il nous fallait. Les livres ne reniflent pas et on peut s'en détacher pour réfléchir à un argument sans qu'ils le prennent mal.

— Trullemans ! Quel bon vent ?...

— Mauvais, monsieur Zigomar, mauvais... Klein et moi, on est dans les *baraflattes* avec le Livre II...

— Et quel genre de « *baraflattes* », si je puis me permettre ?

— Un genre de *baraflattes* comme la reproduction élargie : on n'y comprend rien ; ça a l'air logique mais il y a quelque chose qui ne tourne pas rond... Enfin... à notre avis.

— Vous avez entendu parler de Rosa Luxemburg ?

— Oui, Strulle la cite parfois...

— Strulle ?

— De Luttés prolétariennes... Vous savez, le groupe...

— ... avec lequel vous lisez le Livre I. C'est « Strullemans », je suppose...

— Non, Strulle tout court.

— Amusant !... Attendez... Je cherche... Je crois même me souvenir que j'en possède deux exemplaires... Voilà : *L'accumulation du capital*. Prenez-les ; ça devrait vous intéresser...

— Merci, monsieur. Tenez, je vous rends le Livre II.

— Mais... Trullemans... Vous venez de me dire que vous n'en aviez pas fini avec lui !

— Ce n'est pas la peine ; je le connais par cœur.

— Vous voulez rire, Trullemans ?

— Non, monsieur. C'est comme ça : quand j'ai lu un livre, je m'en souviens mot à mot... Un peu comme s'il s'inscrivait dans mon cerveau. Vous comprenez, comme je n'ai jamais eu de livre à moi...

— Votre mémoire est devenue éléphantinesque par compensation...

— Oui, après tout les éléphants non plus n'ont jamais eu de livres à eux.

— Spécieux mais indéniable, Trullemans. Bon... Tenez-moi au courant.

*

* * *

— *Potferdekke* de *Potferdoeme* ! On avait le nez dessus !

— Oué, on était tout près !

— En tout cas, la Rosa, c'est pas une authentique Hottentote !

— Oué, elle est peut-être marxiste, mais quand le Marx se trompe, elle n'a pas peur de lui dire : « Hé là, *menneke*, tu es à côté de la plaque. »

— Elle n'arrête pas de répéter : « Écoute, *kamerotje*, tu peux toujours tourner ton *stuut* dans tous les sens : s'il y a que des capitalistes et des prolos dans le monde, ça sait pas accumuler. »

— C'est bizarre quand même ; dans le Livre I il passe des pages et des pages à expliquer comment le capitalisme détruit les autres formes de production, comment il démolit la communauté paysanne et le petit artisanat, comment il les coupe de leurs ressources, comment il s'empare de leurs moyens de production et comment, par la même occasion, il amasse ses premiers capitaux industriels...

— Oué, l'accumulation primitive qu'il appelle ça... Et dans le Livre II, tout à coup, volte-face : « Maintenant, *kamerotjes*, fini de rigoler, on disait que c'était fini cette histoire-là, on disait que le capitalisme avait tout bouffé, on disait qu'il était partout et que plus personne n'y échappait, on disait qu'il n'y avait plus que des capitalistes et des prolétaires dans le monde entier... »

— Oué, il nettoie tout le bazar, comme pour le pendule idéal : pas de frottement, pas de résistance de l'air, rien qu'un poids sans volume au bout d'une ficelle sans dimension...

— « Je vous ai préparé un capitalisme purifié, qu'il dit, sans toutes ces petites crasses qui embrouille tout. Et maintenant, on va voir ce qu'on va voir !... »

— Et on voit rien du tout, *niks, buls, snol, nada...*

— Oué, on voit juste le *stuut* qui tourne bêtement : et je te vends mon *brol*, et je t'achète le tien... Ils peuvent bien échanger tout ce qu'ils veulent entre eux jusqu'à la fin du monde, y a pas d'avance, ça sait pas accumuler.

— Elle a droidement raison, la Rosa : si ça continue à accumuler, c'est à cause que le capitalisme il est pas seul au monde, qu'il pompe, comme il l'a toujours fait, tout ce qu'il peut chez les crève-la-faim de la planète. Oué, l'accumulation primitive, elle est pas si primitive que ça !

— Y a quelque chose que je me demande, Trulle : qu'est-ce qu'ils en pensent de la Rosa, les autres marxistes ? parce que c'est quand même une petite bombe après les fesses du Marx, son bouquin...

— Moi aussi, Klein, je me demande...

*

* * *

— Ça a déclenché un fameux remue-ménage... snrff, tu peux m'en croire. Comment ? une petite bonne femme, boi-

teuse de surcroît, se permet de donner des leçons de théorie marxiste ! Je ne me souviens plus de tous les détails mais dès la parution du livre, le *Vorwärts*, l'organe central du SPD, le parti même de Rosa Luxemburg, en rejette les thèses d'un revers de manche... snrff. Il y a eu plein d'articles dans le même sens, dans la *Bremer Bürgerzeitung*, dans la *Dresdener Volkszeitung*, dans la *Frankfurter Volksstimme* : « Le Livre II est parfaitement clair, l'accumulation ne pose aucun problème... » Le plus bizarre est que tous ces grands théoriciens reprenaient les arguments que Tougan-Baranowsky, un marxiste russe, avait développés en 1901 et que Kautsky avait démolis dans un article paru dans la même *Neue Zeit*... Le seul qui, du bout des lèvres, admet que Luxemburg met en évidence une des racines de l'impérialisme est Otto Bauer dans la *Neue Zeit*.

— Bref, la Rosa, il lui manquait une paire de couilles dans le calbute pour être prise au sérieux...

— Il y avait de ça, certainement, snrff... Mais n'oublie pas l'époque, Trulle. Le bouquin sort en 1913, un an plus tard le SPD va voter les crédits de guerre, Rosa est emprisonnée en 1915... C'est d'ailleurs là qu'elle rédige sa réponse à toutes les critiques qu'elle a subies...

— *Ferdoeme* ! quelle bonne femme ! Et elle existe quelque part cette réponse ?

— C'est un livre ; il s'appelle *Critique des critiques*. Je l'avais, mais on a dû me l'emprunter...

— Pas grave... Et aujourd'hui, on en pense quoi de cette histoire, chez les marxistes ?

— Pas grand-chose. Pour les trots et les léninistes, tout a été dit sur l'impérialisme par Lénine : simple effet du développement du capitalisme ; prédominance des monopoles, des grands trusts et du capital financier... Comme si les guerres de l'opium et les conquêtes coloniales avaient attendu le vingtième siècle !... Snrff. Il ne fait même pas allusion aux thèses de Rosa Luxemburg, et pourtant son livre a été écrit un an après la parution de *L'accumulation du capital*.

— Et chez les non-léninistes ?

— Pas grand-chose non plus à ma connaissance... Pannekoek a écrit un ou deux textes sur le sujet, peu enthousiaste je crois... honnêtement, je ne les ai pas lus, snrff. Personne n'a vraiment envie de s'attaquer au Livre II. Il faut dire qu'il est bizarrement ficelé... Dis, Trulle, ça me donne une idée : si on faisait un séminaire de lecture sur l'accumulation du capital ?

— Oué, Strulle, c'est une droldement bonne idée, mais tu ne crois pas qu'il faudrait d'abord qu'on termine le Livre I ? On n'en est quand même qu'à la première section, non ?

*

* * *

— Trullemans ! Le vent est-il meilleur cette fois ?

— Luxemburgien, monsieur Zigomar ! Grâce à vous...

— Et vous venez chercher la suite, je suppose ?

— C'est-à-dire...

— Voilà... *Critique des critiques*... Il y en a un peu plus... Je

vous mets les deux ?...

Dix

— Maintenant, ça suffit, Trulle ; ça fait deux fois que tu me laisses en plan avec mes pieds tout froids. Mais *menhier* Trullemans a des occupations ! *Menhier* Trullemans a mieux à faire que de venir descendre quelques *pintjes* avec son vieil ami Céleste ! *Menhier* Trullemans préfère sans doute une compagnie plus distinguée, une compagnie qui pince son français et qui boit du vin, je suppose... Oué, je regrette bien de t'avoir présenté le Strulle, allez...

— Mais, Celle, le Strulle n'a rien à voir avec. C'est quoi pour des *jalouseries* que tu me fais ? Je peux qu'amême encore fréquenter qui je veux, non ?

— J'en étais sûr ! Eh bien, *menhier* Trullemans, rejoignez donc vos nouveaux amis, allez siroter des cocktails dans quelque chic établissement du centre. Moi, je retourne prendre

une Gouden Carolus chez Taavke.

— Écoute Celle, on va pas rester plantés à l'arrêt du tram à se faire des scènes. Et arrête de couiner... Les gens nous regardent... Viens. Je t'accompagne chez Taavke. Je vais te raconter.

Je devais une explication à Céleste.

*

* *

— Et donc il est vraiment bleu ?

— Oué, tout bleu.

— Ouille, le pauvre ! Il a une maladie ou quoi ?

— J'ai d'abord cru que c'était un enfant bleu ou que c'était à cause qu'il se mettait de l'encre partout... Aujourd'hui, je sais plus ; c'est peut-être ses chromosomes qui sont foutus...

— Ouille, Ouille ! Et en plus il est tout petit, tu me dis...

— Oué, et le plus comique, c'est qu'il s'appelle Klein. Moi, je dis toujours « le petit Klein », mais pas à lui évidemment.

— Et tu le connais depuis longtemps ?

— Sûr ça ! on a fait nos primaires ensemble.

— Et tu m'en as jamais parlé !...

— Écoute, Celle, il sort jamais de chez lui ; il parle à personne sauf à moi, et à sa mère mais c'est obligé ; il boit pas ; il va pas au café... c'est comme s'il existait pas, tu comprends ? Alors, pourquoi que je vais t'en parler ?

— Parce que je suis ton ami, *kamerotje*. Ce n'est pas parce

que le Klein, il fait des cachotteries avec tout le monde que toi, tu dois faire des cachotteries avec moi. Ou bien quoi ?

— Oué, excuse.

— C'est pas grave, allez... *Mo...* s'il aime pas les cafés, s'il boit pas de la bière, s'il va jamais dehors... qu'est-ce que vous faites ensemble ? Vous jouez qu'amême pas au *pitchsbak* toute la journée ?

— On discute.

— On discute, on discute... Et de quoi ce que vous discutez si c'est pas un secret ? Parce que ça a l'air drollement mystérieux.

— Mais non... Pour le moment on discute du Livre II du *Capital* du Marx, si tu veux tout savoir. Voilà.

— Mais déjà vous le lisez chez le Strulle, non ?

— Non, chez le Strulle, c'est le Livre I qu'on lit.

— Parce qu'il en a fait deux ! C'est la suite ou quoi ?

— Oué, si tu veux.

— Bon, on disait que c'était la suite... Et alors ? c'est plus rigolo que le premier au moins, j'espère ?

— La question n'est pas là, Celle. Disons qu'il nous pose des problèmes.

— « La question n'est pas là, Celle » ! Comment que tu me parles, Trulle ? Je suis désolé d'avoir à te le dire, mais ton espèce de schtroumpf, il a une mauvaise influence sur ton langage. Et pas que sur ton langage, si tu veux mon avis : ça fait déjà une heure qu'on est installé et on n'a pris qu'une bière chaque...

— Tu as raison, nondedju ! Taavke ! Mets une fois deux go-dets ici, *astableeft*.

— À la bonne heure ! je retrouve mon Trulle ! Santé, *joeng* ! Bon, tu veux un conseil ? Laisse un peu le Marx se débrouiller tout seul avec ton petit homme bleu, et toi, miyiaar ! pense à ta santé ; ne reste pas enfermé, fais un peu de sport avec les flics, va boire de la bonne bière de chez nous dans des *cavitches* exotiques, fume... Tiens, je parie que ton Klein, il fume pas, même pas des cigarettes qui font rire...

— Oué, il aime pas le tabac.

— Bon, c'est si important que ça ce livre ?

— Oué, Celle. C'est la fin du capitalisme qui est en jeu...

— Rien que ça ! Et juste à cause d'un livre !... Écoute, *men-neke* : le capitalisme, c'est quelques bonnes *rammelings* sur sa bête tronche qu'il lui faut pour qu'il arrête de nous chercher des misères, pas des jolies phrases écrites en bon français !

— Marx écrivait en allemand.

— Oué ? Eh bien c'est déjà pareil... On en prend encore deux ?

— Oué, ça fait du bien.

— Taavke ! Remets un coup, s'il vous plaît... Bon, et le Klein, il fait rien que de lire le Marx et de voir personne ?

— Non, il a quelques clients qui viennent en consultation.

— Parce qu'il est docteur en plus !

— Il est pas docteur, allez ! Il lit dans les lignes de la main ou dans une boule de cristal ou je sais pas quoi d'autre... Mais il n'en parle pas beaucoup.

— Ouille, Ouille ! Je vois ça d'ici : « *Hocus pocus* ! » et tu es transformé direct en coucou de Malines ou en rollmops. Te faut pas rigoler avec ça, Trulle, ça peut mal tourner !

— Mais non, tu dramatises... Allez, on prend un dernier pour la route ?

— Oué, *mo* je vais quamême te dire le fond de ma pensée ; ne le prends pas mal, je suis d'accord que c'est ton ami d'enfance et qu'un ami c'est sacré, mais rien qu'à t'écouter il me fait peur ton petit Klein...

À moi aussi parfois, Céleste, à moi aussi...

*

* *

— Alors, *Critique des critiques* ?

— Encore plus *tof* que *L'accumulation*.

— Oué. C'est clair comme un pipi d'enfant, et ça coule pareil.

— En tout cas elle a bien fait d'abandonner les *rotte* tableaux du Marx.

— Oué, et les autres, ils sont là à répéter devant ces foutus tableaux : « Non, non, vous savez, il y a pas de fautes dedans, on a refait les calculs, les additions, les soustractions, c'est la Rosa qui a rien compris... »

— Et elle : « Arrêtez avec vos bêtes calculs... Est-ce que, oué ou non, le Marx se pose des questions ? est-ce que, oué ou non, il y répond ? »

— Et eux : « Qu'est ce qui lui prend à cette folle ? Tout est quand même écrit ? »

— Quels trous de balle !

— Oué, ils peuvent même pas s'imaginer que le Marx, il a pu se tromper, ou que le Engels, il a mélangé les papiers de son *kamerotje*, ou qu'il a un peu inventé ; si c'est écrit, c'est que c'est vrai...

— Oué, ils ne supportent pas qu'une petite Luxembourgeoise viennoise leur donner des leçons de marxisme.

— Polonaise, Trulle. Elle est née à Zamość, pas très loin de Lublin... Majdanek, si tu vois ce que je veux dire...

— ...

— Pas grave... Bon, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait avec ça ?

— Avec quoi, Klein ?

— Mais avec le capitalisme, *miyjaar* de têtes ! Ça change quand même tout, non ?

— Oué, ça change son destin...

— Et celui de l'humanité et de la planète tout entière, Trulle !

— Oué, d'accord. Bon, déjà, il est condamné... On s'en doutait, note...

— Quand il sera seul au monde, Trulle, pas avant...

— Oué... Évidemment, ça risque de prendre du temps... *Mo* c'est tout de même une bonne nouvelle !

— Ah oué ? Eh bien, va vite fêter ça dans tous les *cavitches* de Bruxelles et laisse-moi travailler !

— Mais enfin, Klein, pourquoi que tu m'envoies bouler ? Ce

n'est pas très gentil, tu sais.

— Écoute, *fieu*, d'abord je suis pas un Gentil, je suis un *Smaus*, je t'ai déjà dit, et après si tu comprends pas qu'on est dans les *barafflattes*, alors va boire de la bière et fumer des cigarettes qui font rire, et si tu en trouves des qui font pleurer, ne te prive pas, tu risques d'en avoir besoin...

— Tout ça parce que j'ai dit que la fin du capitalisme, c'est une bonne nouvelle !...

— Oué, parce que si tu faisais un peu tourner ta ciboulette, tu comprendrais qu'à côté de cette fin-là, l'apocalypse, c'est de la rigolade !

— Allez, Klein, ne fais pas tant de mystères, s'il vous plaît... Je m'en fous que tu sois pas un gentil mais crache ta chique, *kamerotje*.

— Excuse, Trulle, je suis encore sous le choc... Bon, je t'explique comment je vois le *stuut*... Si la Rosa, elle a raison, un capitalisme intégral, c'est pas possible... C'est une limite, une asymptote comme tu dis : tu peux t'en approcher tout près *mo* tu peux jamais y arriver. Dans le même temps, les capitalistes, ils peuvent pas s'empêcher d'accumuler toujours plus de leur *rotte* capital, toujours plus de moyens de production, toujours plus de forces productives – ils ont pas le choix, remarque, à cause de la concurrence... *Mo* pour ça, ils peuvent pas compter juste sur la plus-value qu'ils escroquent de leurs ouvriers...

— Oué, parce qu'après un temps, le bazar va frôler l'asymptote et s'essouffler.

— Oué, ils n'ont pas le choix : pour continuer ils doivent repousser l'asymptote.

— Et maintenant on sait comment ils s'y prennent...

— Oué, l'accumulation primitive... La face crapuleuse du capitalisme : l'expropriation, l'extorsion, les guerres, tièdes, chaudes ou froides, la colonisation, les mains coupées, le travail forcé... Les guerres de l'opium, la sécession katangaise, les potentats fantoches... Le vol, la rapine, le racket, les lois iniques, toute leur petite panoplie mafieuse... Je continue ?

— Pas la peine, Trulle, on est d'accord là-dessus. Et on est aussi d'accord que ça n'a rien à voir avec le fonctionnement idéal du capitalisme et tout son *stuut* économique : marchandises, échange, plus-value...

— Oué, finalement c'est les bonnes vieilles méthodes de voyou que tous les despotes du monde utilisent depuis la nuit des temps.

— Oué, sauf que les despotes, une fois qu'ils avaient avalé un territoire et les peuples qui étaient dessus, ils foutaient la paix aux gens, ils les laissaient vivre et travailler comme avant, du moment qu'ils leur laissaient une partie des récoltes et du bazar qu'ils fabriquaient.

— Alors que le capitalisme, ça l'intéresse pas, les gens et les petites choses qu'ils produisent...

— C'est pire, Trulle, ce qui l'intéresse, c'est d'appauvrir les gens, de leur pourrir la vie.

— Oué, jusqu'à ce qu'ils aient plus qu'une solution : aller avec les femmes et les enfants dans les fabriques tourner des

manivelles douze heures par jour pour un salaire de misère...

— ... ou dans des bêtes plantations où les trucs qui poussent, ils sont même pas bons à manger, ou dans des mines pleines de poussière ou de machins radioactifs, ou même dans rien du tout ; c'est pas grave, ils peuvent encore gratter la terre pour chercher de l'or ou des diamants en crevant comme des mouches, ou faire les petits soldats et massacrer les imbéciles qui se sont bêtement installés là où il y a de l'or ou des diamants.

— Oué, tous les moyens sont bons pour faire reculer l'asymptote.

— *Mo* ça suffit jamais, Trulle... Parce qu'une fois que toute cette saloperie est transformée en capital tout propre, une fois que les petites gens sont devenus des prolétaires, des mendiants ou des cadavres, une fois qu'on ne trouve plus d'or ou de pétrole dans un coin, il faut aller ailleurs...

— Mais il y a de moins en moins d'ailleurs... C'est quand même un *stuut* de fou, Klein : ils scient la branche où ils sont assis ! Finalement les despotes étaient plus malins...

— Ça, je sais pas, *mo*, en tout cas, ce qui les intéressait, c'étaient les gens... Bon, ils en tuaient tout de même pas mal, mais leur seule richesse, c'étaient les gens et le fruit de leur travail.

— Mais les capitalistes aussi, ils tirent leur richesse du travail...

— Le travail, c'est leur ennemi, *menneke* ! le vrai travail, le métier, le savoir-faire, le travail vivant, comme il dit, le Marx.

Parce qu'il est enfermé dans le corps des gens, et que c'est drollement compliqué le corps des gens, c'est plein de plis et de replis, y a pas que des muscles, y a aussi de la cervelle et un paquet de coutumes bizarres... ils ont leurs petits secrets de fabrication, leurs habitudes, leurs horaires... ils ont leurs jours chômés : les fêtes religieuses, les fêtes patronales, les baptêmes, les enterrements, les mariages... Ils en font qu'à leur tête, quoi. C'est très énervant pour les capitalistes de devoir en passer par là. *Mo* ils sont malins, ces cochons-là... Alors, ils engagent d'autres petits malins. Des petits malins qui observent les gens qui travaillent : leurs gestes, leurs tours de main, la direction de leur regard même, tous les petits détails de ce que fait leur corps ; des vrais vicieux, Trulle !

— Et ils font des machines qui reproduisent tout ça...

— Tout juste ! Maintenant le travail, il est plus caché dans le corps des gens, il est écrit bien propre dans les machines des capitalistes.

— Et les gens, ils savent pas lutter là contre : ce qu'ils font en une semaine, la machine, elle le fait en deux heures. Ils ont pas le choix, ils doivent aller travailler à la fabrique pour pas mourir de faim.

— Oué, et leur corps, c'est plus qu'une coquille vide... les gestes sont devenus bêtes, les ciboulettes ne doivent plus penser : ce travail-là, n'importe qui peut le faire. Le corps des gens est juste devenu une force de travail au service de la machine... Le reste, toute leur petite vie bizarre, si énervante... Fini ! Maintenant tout ça est écrit dans le capital. Quelle est ta

place dans la production ? c'est la seule question. Voilà, Trulle : la face sale de l'accumulation primitive, c'est les méthodes de crapules, et sa face propre, c'est des corps vidés et inscrits dans le capital !

— Ouille ! Klein, je ne t'ai jamais entendu parler si longtemps... Tu n'as pas soif ? parce qu'on pourrait peut-être aller boire un verre tous les deux, au Spijt, c'est pas loin...

— J'ai jamais soif, Trulle, et j'ai pas fini. La Rosa, elle a raison, ça peut pas s'arrêter, ça doit continuer, à cause de l'asymptote qui se rapproche toujours. Il faut de l'ailleurs, et tant que les capitalistes pourront en trouver, ils y enverront leurs conquistadors ou leurs ingénieurs pour s'en emparer.

— Et comme le monde devient de plus en plus petit pour eux, ça risque de chauffer pas mal...

— Oué, ça c'est sûr ; y a même des coins où ce sera l'enfer. Mais dans le même temps, de l'ailleurs, il y en a, Trulle ! tout autour de nous même, *mo* tu le trouveras pas sur ton atlas ; cet ailleurs, c'est la vie, le corps des animaux, des plantes, des microbes... là, les petits malins peuvent continuer à faire comme ils ont fait avec le corps des gens : ils ont un petit cahier où ils notent tout, et quand ils ont compris comment ça marche, ils réécrivent le *stuut* autrement pour que ça devienne de la matière première, de la force productive, du moyen de production, bref de la saloperie de capital. Le reste, qui est trop compliqué pour qu'on peut faire quelque chose avec, au bac, à la poubelle ! Cet ailleurs, Trulle, c'est la terre entière... Pareil, on la décrit, on la réécrit, on la simplifie, on la lisse, on la trans-

forme tout entière en capital. L'ailleurs, Trulle, finalement, c'est le temps ! le temps qu'il a fallu pour faire une planète, du charbon, du pétrole, de l'uranium, des bêtes, des gens, des métiers. C'est ce temps-là qu'ils décrivent et réécrivent pour faire du capital avec. La Rosa, elle a raison : quand ils auront réécrit toute l'histoire du monde, ils pourront plus accumuler... Le problème, Trulle, c'est qu'il y aura plus de monde, il restera juste des mots écrits, raturés et réécrits par le capital sur des corps vides et une planète épuisée... Maintenant, si tu veux boire un verre à la santé de ce monde-là, à ton aise !

— Oué, c'est vrai que ça coupe la soif... Mais tu oublies un peu le prolétariat dans ton histoire...

— Oué... le prolétariat ! J'aimerais bien le rencontrer, Trulle, le prolétariat, *mo* je sais pas à quoi qu'il ressemble. Aux femmes et aux enfants des fabriques du dix-neuvième siècle ? À ceux d'Indonésie qui bouffent que du riz ? Aux employés qui font des heures supplémentaires pour rembourser leur salon en skaï ? Aux chômeurs qui sont devenus de la mauvaise graisse ? Aux directeurs d'entreprise salariés dans leurs grosses bagnoles ? Aux malheureux qui grattent la terre ? À ceux qui les surveillent ? À ceux à qui le capital il donne des sucettes, ou à ceux à qui il donne des coups de bâton et de la soupe aux cailloux ? Il est où, le prolétariat, Trulle ? À quoi qu'il ressemble ? Je vais te dire : il est où et quand que le capital en a besoin, et il ressemble à ce qu'il lui faut pour faire tourner son *stuut*. Il écrit les mots qu'il faut sur le front des gens, et s'il en a plus besoin comme il les a faits, il efface et il écrit autre

chose... Le prolétariat, c'est le golem du capital, Trulle !

J'ai couru au Spijt, j'ai commandé trois bières d'un coup mais elles n'ont pu me désaltérer. Alors j'ai couru jusqu'au plateau du Kauwberg, je me suis allongé sous les genêts, je me suis roulé une cigarette qui fait rire. Et j'ai pleuré.

Onze

Eh bien, je les avais, mon intrigue et mon dénouement ! Une intrigue sinistre de rapines et de corps désincarnés, un dénouement interminable... le capitalisme serait donc un colosse asthmatique condamné à sucer la moelle du monde jusqu'à son dernier souffle. Et après ? Mon Dieu ! C'était terrible d'y penser... cette lente implosion, cet essoufflement délétère, ces gens vidés, décérébrés, les doigts inutiles, errant dans un espace lisse, sans direction, sans repères ni ressources...

C'était terrible, mais ça se tenait.

*
* * *

— Il n'y a pas de dénouement, Trulle, pas de fin. L'Histoire

n'est pas un roman, même si elle s'écrit dans le monde et dans la chair des hommes, même si les scribes la mettent sur papier. D'abord, ça va pas arriver d'un coup ; chaque fois que l'asymptote se rapprochera trop, ce seront les méthodes de voyou habituelles, jusqu'à ce qu'on trouve un petit ailleurs bien caché pour relancer le *stuut*, et si on trouve pas de l'ailleurs tout de suite, on en fabriquera : un pays dévasté par une bonne petite guerre, *tof!* on reconstruit, et ça repart pour un tour... Oué, on rigolera encore longtemps...

» Et quand le capital ne pourra plus déplacer l'asymptote, quand il aura bouffé tout l'ailleurs, d'accord avec toi, il restera pas grand-chose de la planète, de la vie, des gens... Et peut-être même qu'alors il se passera plus rien dans le monde des gens, qu'il s'éteindra lentement sous la cendre des forces productives épuisées, et tant mieux si ça se passe comme ça : fin de l'histoire, on va pas pleurer... *Mo* ça se passera pas comme ça, *joeng*. Parce que les gens, tout ce qu'il y avait d'écrit sur leur front, ça s'effacera quand le capital implosera : plus de marché du travail, plus de salaire, plus de place dans la production, plus rien pour les pauvres golems perdus dans un monde idiot. Ils ne sauront plus qui ils sont eux-mêmes, ils ne sauront plus qui sont les autres. Alors, ils écriront d'autres mots, juste pour survivre, et ça sera des mots terribles ! des mots de rancœur, de jalousie, de méfiance, d'envie, de haine et d'impuissance. Tu sais ce qui s'est passé dans les années trente quand ils ont frôlé l'asymptote d'un peu trop près... *Mo* ce coup-ci, il y aura pas de moustachu, de drapeaux et de fan-

fares, ce sera pas besoin : tout cette merde sera dans le cœur des gens. Allez, Trulle, les scribes ont encore du boulot.

*
* * *

Je passai beaucoup de temps sous les genêts du Kauwberg, à pleurer la beauté du monde que je ne percevais plus. Ses enchantements me semblaient à présent frelatés. Mes repaires secrets, leur pénombre, leurs odeurs, leurs mystères... évanoués. Les merles grinçaient du bec, les fleurs des champs se fanaient à peine mon regard les frôlait, les toiles d'araignée n'accrochaient plus la rosée matinale, même les orties manquaient de piquant. Quelles places prendraient-ils un jour dans la production ? Quelles altérations devraient-ils subir pour être incorporés au capital ? Quel serait leur destin lorsque se déclarerait le grand essoufflement ? Plus de face sombre ni de face rutilante du monde, rien que du gris sans nuance, sans aspérités, sans terrains vagues, sans doryphores, sans exotisme, ni indigène ni lointain.

*
* * *

J'espaçai mes visites au petit Klein. Notre conversation elle aussi s'essoufflait, comme si nous-mêmes butions contre une asymptote, sans que je puisse en préciser la nature. À vrai dire,

nos rencontres se résumaient maintenant à de longs monologues du petit Klein, monologues qui tournaient le plus souvent à l'imprécation. Il n'y a pas grand-chose à dire d'une imprécation, encore moins lorsqu'on partage le même terrible constat que l'imprécateur. Mais les effets de cette horreur que nous pressentions tous deux ne nous affectaient pas de la même façon ; quant à moi, elle m'hébétait, mais sur Klein elle agissait comme un tonique, et cela aussi a contribué à notre éloignement : de voir le petit Klein marcher des heures durant de long en large, absorbé, habité par d'incompréhensibles urgences, notant, biffant, marquant des pages... renforçait encore ma stupeur. Lorsqu'il s'activait de la sorte, il ne prononçait pas une parole et son visage ne laissait transparaître qu'une tension douloureuse. Il n'ouvrait la bouche qu'au moment de la conclusion, qu'il délivrait comme un oracle.

Il m'arrivait de m'inquiéter de son comportement fébrile ; il me dévisageait alors d'un œil vague, comme s'il découvrait subitement ma présence, essayait un pauvre sourire, et me rassurait : « Ah, Trulle... Non, tout va bien avec moi, *kamerotje*, c'est avec le monde que ça va drollement pas bien. Bon, excuse, *mo* je continue... Où est-ce que j'ai mis ce *rotte* bouquin, *Ferdoeme* ? » Car à présent Klein se passait de moi pour s'approvisionner ; je ne sais où il allait les chercher, mais les livres s'empilaient jusqu'au plafond de sa chambrette. Du Marx, bien sûr – rien qu'une pile pour lui tout seul –, de l'Engels, du Rosa Luxemburg évidemment, du Lénine, du Trotski, du Kautsky, du Mandel et plein d'autres dont je n'avais même jamais

entendu le nom.

— Tu les as tous lus ?

— Sûr ça ! Un ramassis d'épignes – bon, je parle pas de Marx ni de Rosa... Ils sont tous là à répéter : « Marx a écrit... Marx a écrit... » Combien de siècles je vais encore devoir supporter ça ? Il est écrit dans la Torah, il est écrit dans les Évangiles, il est écrit dans le Coran ou dans le prospectus de chez Carrefour !... Je vais finir par croire que l'écriture, elle a été inventée pour empêcher les gens de penser !

Ce thème revenait souvent, me laissant supposer que la dyslexie du petit Klein ne s'arrangeait pas mais, le point étant sensible, je ne relevais pas.

Marx n'échappait pas aux emportements du petit Klein :

— Je vais te dire, le Marx, tantôt il crache sur les saloperies du capitalisme, tantôt il est fasciné par lui comme si c'était un cobra – c'est pas bon pour le cerveau, la fascination. Il faut quasiment choisir, miyaar de *têtes* !

» Les forces productives ! Il les définit même pas, ses forces productives... on sait juste que si le prolétariat s'empare des moyens de production, il y aura plus de frein à leur développement, sous-entendu le génie humain sera enfin libéré. Oué ! Est-ce qu'on est si malins que ça, Trulle ? On sait plus de choses qu'avant, d'accord ; c'est logique avec tout ce qu'on a écrit depuis l'antiquité. *Mo* est-ce que la productivité dépend de notre ciboulette ? Un peu, oué, mais elle dépend à nonante pour cent de la quantité de pétrole, de charbon ou d'uranium qu'on injecte dans le bazar, et ça, je vois pas comment ça va

pouvoir se développer jusqu'à la fin des temps, avec ou sans prolétariat. À moins de croire que Dieu va pisser du pétrole sur nos têtes pour faire tourner le *stuut* ! Non, les forces productives, le prolétariat... c'est pas ça qui nous rendra le Congo ; il faut trouver un autre levier, *potfermile* ! »

Klein ! je ne te discerne plus. Je te vois, tu es toujours aussi petit et bleu, peut-être plus, mais un halo brouille ta minuscule silhouette, et tes paroles résonnent comme des pas s'éloignant dans un couloir vide, claires et obscures à la fois. Épigones !

*
* * *

Heureusement, il y avait Céleste... Ses couinements intempestifs, sa silhouette ronde comme un ballon de plage, sa couleur barbe à papa, son bavardage incessant, son épuisante vitalité étaient autant de pieds de nez à la grisaille qui rampait sur le monde.

— Qu'est-ce qu'on est bien, hein, Trulle ?

— Oué, on est bien, Celle.

Et c'est vrai qu'on était bien, à siroter chacun une Grimbergen, nos clopes à portée de main, Eddy Mitchell en sourdine, Crapuleke sur son perchoir lançant des volées d'insultes à Pieke qui avait caché ses cacahuètes, et monsieur Louis endormi à la table du fond.

— Oué, le Niks te doon est vraiment un *tof* café !

- Et tranquille avec ça...
- On se croirait sur une île du Pacifique.
- On pourrait presque entendre la mer et le vent dans les cocotiers...
- Si Crapuleke voulait bien fermer son bec deux minutes...
- Y a toujours des perroquets dans les îles, *joeng*...
- Ça, c'est aussi vrai. Qu'est-ce qu'on est bien, hein, Celle ?
- Quand on pense à tous ceux qui prennent des avions ou des fusées pour aller au bout du monde !...
- Alors qu'on est si bien à Molenbeek-Saint-Jean.
- Oué, pourquoi chercher ailleurs ?
- Surtout qu'il y a de moins en moins d'ailleurs...

Céleste ne pouvait comprendre mon allusion, les terribles conséquences des recherches que nous menions, Klein et moi, lui étant inconnues. Je ne voulais pas non plus risquer de le froisser en évoquant celui qu'il considérait comme un rival en amitié. Lui-même se montrait d'une grande discrétion à propos du petit Klein : il avait dû sentir que notre relation traversait une zone de turbulences. À sa manière, Céleste était un gentleman. Cela étant, il est indéniable que notre champ d'action se rétrécissait ; il était devenu rare que nous dénichions un nouveau *cavitche* exotique à nous mettre sous le museau. Du tout-venant, du sans âme, on en trouvait à la pelle : faux pubs irlandais, bars rapides à la parisienne, grosses brasseries clinquantes... mais l'authentique exotisme indigène, c'était une autre paire de manches.

- Oué, Trulle, il y a de moins en moins d'ailleurs... Mainte-

nant quand ils ouvrent un établissement, c'est ou bien un restaurant, où on a rien à faire, ou bien un truc tout propre avec des bougies sur les tables, où on s'emmerde. Ça rapporte plus que les cafés des pauvres gens.

— Oué, c'est le fric qui tue l'ailleurs.

Peut-être aussi avions-nous moins de temps à consacrer à nos recherches ; j'en passais beaucoup trop à pleurer le monde pour y déceler encore la moindre parcelle d'exotisme, mais Céleste ? Je sentais bien qu'il se repliait sur nos valeurs sûres au lieu de continuer à explorer Bruxelles. Céleste pouvait pleurer pour des bêtises mais ça ne durait jamais longtemps, alors à quoi passait-il ses journées ? Le déficit d'ailleurs n'expliquait pas tout.

— Oué, je suis un peu occupé pour le moment...

— Ah ! Une fille ?

— Ouille, non ! *Mo* j'ai rencontré un *tof pei*...

— Et tu ne me dis rien ?

— *Mo* je suis en train de te le dire...

— Oué ! parce que je demande. En tout cas, tu ne me l'as pas présenté...

— Parce que toi, tu m'as présenté ton schtroumpf magicien ?

— C'est pas pareil, je t'ai dit, il existe pas comme nous... Et puis, il est pas magicien !

— Bon, il est pas magicien, il existe sans exister... Alors, on en parle pas.

— Allez, Celle, excuse. Et ton nouveau copain, tu ne veux

pas en parler non plus ? Tu as le droit, tu sais...

— J'allais justement te dire où je l'avais rencontré. Allez, devine...

— Dans un *cavitche* !

— Facile ! *mo* lequel ?... Attends, je vais t'aider, espèce de *zot* !

— Facile ! le Zottegem. Alors, c'est un connaisseur !

— Ça, je veux croire ! Il dit même que c'est son quartier général.

— Il a pas le droit !

— Allez, on peut partager... On n'est pas les seuls à y aller, quand même.

— Oué... et qu'est-ce qu'il a de spécial, ton usurpateur ?

— Je crois qu'il fait un peu de cinéma et qu'il écrit des trucs rigolos mais je sais pas au juste quoi... Et il est comme nous, Trulle, il déteste les capitalistes et tout le bazar, et surtout les gros prétentieux qu'on voit dans les gazettes ou sur la télévision et qui se croient sortis de la cuisse de Jules Peeters !

— Oué, j'aime pas non plus ces *pei* qui se prennent au sérieux et sont juste des comiques...

— Et il fait du sport avec eux, Trulle !

— *Awe!* ! Quel genre de sport ?

— Il leur lance des tartes à la crème en pleine tronche ! Il appelle ça des attentats pâtisseries.

— Ah oué ! Ça a l'air *tof*.

— Droidement ! *Mo* attention, c'est pas facile ! Parce qu'ils sont jamais seuls, ces messieurs-dames. Il faut ruser. Avant, il

se déguisait, mais plus maintenant parce qu'on connaît son déguisement, alors il arrive discret, agent secret, avec plein de copains et de copines pour brouiller les pistes... celui qui va lancer la tarte s'approche, lance le cri de guerre : « Gloup ! gloup ! », fait le petit speech : « Entartons les pompeux cornichons ! » et paf !...

— Ça, ça me plaît bien, Celle ! Et tu fais partie de l'équipe ?

— Il m'a promis de participer au prochain entartage, alors je m'entraîne, il faut viser juste, tu comprends. Ce sera un gros coup, je te jure !...

— Qui ?

— Je peux pas te dire, Trulle, secret absolu, tu comprends. *Mo* tu en entendas parler, il y aura même des caméras...

— Allez, donne-moi juste ses initiales...

— Ouille non ! ça, c'est pas possible... Tu saurais tout de suite qui c'est.

— Bon, Celle, d'accord, on en parle plus... Mais tu me préviens quand ça passe au poste.

— Non, peut-être !... Dis-moi, Trulle, tu réponds pas si tu veux pas *mo*, tantôt, quand tu disais qu'il y avait de moins en moins d'ailleurs... tu avais l'air tout triste... Je peux t'aider, *joeng* ?

— Tu sais, Celle, ce qui m'aide le plus, c'est quand on va boire un godet tous les deux.

— Ça, c'est droidement gentil, Trulle...

Oui, Céleste, j'ai mal à l'ailleurs... Tu l'avais deviné et tu n'en as rien dit... Quelle délicatesse ! Je vais te dire, même si je le

garde pour moi : tu es un ailleurs à toi tout seul, cher porcelet.
Si tu n'existais pas, je t'inventerais.

*

* * *

— Je crois que tu retombes sur le dilemme qu'avait déjà pointé Rosa Luxemburg : « Socialisme ou barbarie », snrff.

— Elle a dit ça, Rosa ?

— Oui, dans un article écrit en 1915 en prison : *La crise de la social-démocratie* ; c'était le titre du premier chapitre, si je me rappelle bien... Il faut dire que la guerre qui commençait avec la complicité de la social-démocratie allemande n'avait rien de très réjouissant. Les masques tombaient : la paix sociale n'était que la condition nécessaire aux menées impérialistes de la bourgeoisie.

— Oui, mais quand il n'y aura plus d'ailleurs ?

— Snrff ?

— Je veux dire, l'impérialisme est une phase... Ils ne peuvent quand même pas se taper sur la gueule et se prendre et reprendre des territoires jusqu'à la fin des temps, même si ce n'est pas eux qui se prennent les pruneaux ! Ça règle momentanément les problèmes de certains groupes de capitalistes, OK, mais, après un temps, le bilan est nul pour le capital global, non ?

— D'accord avec toi... Comme d'habitude, Lénine n'avait rien compris avec son impérialisme comme stade suprême du

capitalisme...

— C'est idiot ! Le stade suprême du capitalisme, c'est comme dans le Livre II, quand il n'y a plus que des capitalistes et des prolétaires sur la terre, non ? Mais avant cela, ils auront dû transformer la planète entière en capital, réduire à la misère le moindre petit peuple, en extraire le moindre soupçon de savoir-faire et décortiquer la moindre parcelle de ce qui existe dans le monde pour en tirer des moyens de production...

— Et on retrouve la même alternative : ce sera le socialisme ou la barbarie ; et le socialisme, il n'y a que le prolétariat qui puisse l'établir, qui puisse créer une société sans classe, sans État, sans salariat, sans marchandise et, finalement, sans prolétariat. On est en train d'écrire un tract dont le titre sera : « Autodissolution du prolétariat »... Pas mal, non ?

— Oué... Pas très rock and roll... mais cohérent.

*

* *

Je ne pouvais plus continuer comme ça. Le Kauwberg était hospitalier mais ne pouvait contenir autant de larmes. Quand je m'aperçus que mon bouquet de genêts disparaissait, qu'il n'y avait plus à sa place qu'une petite mare bordée de saules pleureurs, je compris tout l'égoïsme de mon attitude : je ne pouvais laisser ma tristesse envahir le monde, il avait déjà bien assez de soucis comme ça.

Douze

Et puis, un jour, bêtement, en allant à la boulangerie, je vis l'affiche sur l'immeuble : « Appartement à louer — troisième étage, deux chambres... » Nondedju ! Je pressai le bouton de sonnette et expliquai que je souhaitais visiter l'appartement.

Misère ! la chambre du petit Klein était vide, silencieuse et triste comme l'éternité. Les murs étaient piquetés des trous de punaises qui avaient servi à fixer les grandes feuilles de papier où Klein déployait ses formules et ses diagrammes. Le sol était plein de minous et de poussière de craie, ce qui renforçait l'impression d'abandon.

— Ne faites pas attention à la saleté, monsieur, je n'ai pas encore eu le temps de faire le ménage. Leur départ a été si précipité...

— Que s'est-il passé ? Ils ont trouvé mieux ?

— *Ouille* ! une dame si gentille, si propre sur elle, si discrète ; et son pauvre fils... il avait une terrible maladie de peau, vous savez ? En tout cas, quand les huissiers viennent saisir parce qu'on n'a pas payé le loyer depuis six mois, on se reloger rarement dans un palace, non ?... L'appartement vous intéresse ?

— Je vais réfléchir...

Seigneur ! le petit Klein et sa maman jetés à la rue comme des malpropres... Dire que je ne m'étais douté de rien ! Et lui, pas un mot... quelle force de caractère ! Ah non, pétard ! le petit Klein, ce n'est pas un authentique Hottentot.

Où étaient-ils maintenant, lui et sa pauvre mère ? dans un hôtel de passe de la gare du Midi ou de la rue d'Aarschot ? Je les fis tous... pas de trace des Klein ; ni à l'Armée du salut, ni dans les asiles de nuit, ni à l'hôpital Saint-Pierre... Disparus.

Le capital foncier m'avait pris un ami. Saloperie.

*

* * *

Les années passaient, semblables, mornes, désolantes... L'époque ne s'arrangeait évidemment pas ; elle n'était qu'une perpétuelle confirmation de notre misérable parcours. L'Europe avait achevé sa reconstruction et s'essouffait. Une fois de plus, il fallait repousser l'asymptote : produire plus avec moins de main d'œuvre, éliminer les canards boiteux. On fermait les mines, on abandonnait l'industrie textile, on démantelait la sidé-

rurgie, on automatisait ce qui restait, on incorporait à marche forcée l'agriculture dans le grand corps productif du capital : la petite paysannerie disparaissait à coups de remembrement, de mécanisation, d'intrants chimiques, d'endettement... les surnuméraires commençaient à se bousculer dans les bureaux de chômage.

Il fallait repousser l'asymptote... trouver du nouvel ailleurs pour relancer la moulinette. L'informatique nous était présentée comme un nouvel Eldorado ; je me réjouis de voir ces informaticiens aux gros salaires travailler d'arrache-pied à pondre des programmes dont l'effet le plus sûr serait de les rendre inutiles... j'avais tellement peu d'occasions d'encore rire. La génétique ? elle était dans les limbes mais cela paraissait plus sérieux, et plus inquiétant... un vrai ailleurs à la Klein : décrypter et réécrire en mots simples, compréhensibles par le capital, l'histoire brouillonne de la vie... Où qu'il fût, il devait apprécier.

Sinon, c'était le train-train habituel ; les expropriations partout où il y avait encore à exproprier, le bras de fer mégatonnique, les coups tordus pour garantir l'approvisionnement en matières premières... les Arabes nous avaient niqués avec leur pétrole, mais les fourbes ne perdaient rien pour attendre. D'ailleurs on en avait plein chez nous – des Arabes, pas du pétrole – et ça commençait à bien faire... Nos mines ont fermé, on n'a plus besoin d'eux ; qu'ils retournent dans leur pays !

*

* *

Je regardais l'époque de loin, sans plus y participer. Je lisais. C'était mon ultime forme de résistance : je lisais parce que c'est complètement inutile, et que j'étais bien décidé à ne jamais devenir utile puisque l'utilité n'est jamais que la face séduisante des marchandises. Je n'aurais pas de place dans la production : je ne travaillerais jamais, je ne vivrais que d'expédients, je boirais de la bière et fumerais des cigarettes dans les bistrot, et je lirais ; sur mon front, le capital ne pourrait écrire qu'un mot : « Rien. »

Mes lieux de lecture s'étaient réduits. Les terrains vagues, leurs secrets et leurs chats errants avaient été nettoyés et bâtis ; le Sukkelweg était devenu un parc résidentiel aux vastes avenues ; la propriété Woeste avait été aménagée en parc de promenade avec de bêtes allées en dolomie, la passerelle déglinguée avait été démontée, l'étang dragué et les corps en cuir bouilli acheminés vers une morgue où ils se décomposèrent instantanément ; le centre de Bruxelles avait terminé sa reconversion touristique et des gargotes douteuses avaient remplacé les petits *cavitches* sympas et crades... Plus grave, le Oud Zottegem, le merveilleux royaume de madame Irma et de monsieur Ernest, avait été rasé ; les trams n'avaient plus de remorques depuis longtemps et étaient devenus de grosses chenilles articulées où les contrôleurs de billet étaient remplacés par des automates ; comme il est impossible de lire sous l'œil mécanique d'un automate, je ne les prenais plus que poussé

par la nécessité ; de toute façon, pourquoi courir Bruxelles puisque Céleste, qui s'entraînait dur au lancer de tartes, avait déserté nos ribotes ?

Il est plus simple et moins désolant de faire le compte de ce qui me restait : le Kauwberg avait été menacé de lotissement mais sauvé in extremis par un comité de riverains ; le Dolle moi résistait et j'allais toujours y faire un tour quand je me rendais chez Luttès prolétariennes, seuls moments où je m'aventurais encore en ville ; sinon, je lisais dans les troquets populaires de mon quartier, passant de l'un à l'autre non pas tant par recherche d'exotisme mais pour conjurer la raréfaction des ailleurs.

*

* *

Cette toute petite vie de quartier et de lecture n'était pas entièrement morose. Les livres m'embarquaient dans leurs mondes imaginés et, parfois, le fidèle Kauwberg me laissait entrevoir un éclat dans le monde... était-ce une illusion, un mensonge ou bien une discrète connivence ? Lorsque, allongé sous la souple chevelure de mes trois saules je croisai une petite bande de doryphores, je crus percevoir un signe de résistance : peut-être serait-ce eux, êtres inutiles, réputés nuisibles et voraces, qui, envahissant le monde, le coloreraient de leurs corselets flamboyants et en chasseraient la grisaille ? Coccinelles, libellules, escargots, écureuils, pics épeiches... tous me

faisaient de l'œil. Mais l'instant d'après, je m'en voulais de m'être laissé éblouir par ce qui n'était qu'un miroir aux alouettes, l'éclat s'éteignait et la marée grise montait de plus belle.

*
* * *

Céleste a tenu parole. Un jour, au Dolle mol, Herman me tend un paquet qui lui avait été livré, un petit colis ficelé d'une faveur rose, emballé dans un cornet de frites usagé et adressé à « Trullemarx & Co » : la cassette promise. Je cours chez Strulle qui a un lecteur, et le spectacle réjouissant de Bernard-Henri Lévy barbouillé de crème chantilly, boxant l'entarteur avant de lancer la superbe sentence philosophique « Lève-toi ou je t'écrase la gueule à coup de talons » devint un classique des soirées récréatives de Luttes prolétariennes. Je ne fus pas loin ce soir-là de penser que la gugusserie pouvait bien être l'arme secrète qui renverserait le capitalisme cul par-dessus tête. Ah ! le prolétariat s'avançant, hilare, armé de tartes, et tapissant le gris du monde de crème blanche et mousseuse... Céleste n'oublia jamais de m'expédier les cassettes de leurs exploits pâtissiers.

Il faut dire qu'on ne riait plus guère dans le petit monde révolutionnaire. Beaucoup de militants avaient quitté le navire, découragés par la vitalité inattendue du veau d'or. Ils s'étaient

encanaillés et montaient des coups minables, ils s'étaient réfugiés dans le snif ou la piquouse, ils avaient perdu pied et clochardisaient... Je les croisais parfois, c'étaient mes camarades en déroute et je leur souriais. Leurs sourires étaient pathétiques. Certains avaient rejoint la campagne pour y élever des chèvres, c'étaient mes camarades néo-ruraux, je ne les croisais pas souvent mais je leur souriais de loin, de Bruxelles... ils me souriaient aussi mais leurs sourires venaient d'encore plus loin, d'une autre planète. D'autres s'étaient vendus au capital et menaient carrière, ce n'étaient plus mes camarades, je ne leur souriais pas et tenais une liste de ces pompeux cornichons que je gardais sous le coude, pour Céleste et ses copains.

Ceux qui restaient mobilisés ne souriaient pas du tout. C'était à n'y rien comprendre, plus on s'enfonçait dans la crise, moins les masses montraient d'enthousiasme révolutionnaire : elles n'avaient que leurs chaînes à perdre mais, pour le coup, ces chaînes semblaient faites d'or fin. C'était très énervant. Alors, les militants s'énervaient. Au moindre piquet de grève, ils accouraient avec leurs tracts et leurs mots d'ordre, se jaugeant d'un œil oblique et dénonçant l'aventurisme des uns ou la duplicité des autres sous les regards méfiant des délégués syndicaux et interloqué des travailleurs... On se dénonçait beaucoup ces années-là. Il fallait bien qu'il y eût des traîtres puisque la révolution marquait le pas. Deux fractionnistes présumés furent même interrogés par un tribunal populaire marxiste-léniniste clandestin, un calibre sur la tempe... Très énervés, les militants. Un peu partout de petits groupes, encore plus énervés et sans

doute plus impatients, se lancèrent dans la lutte armée, plus ou moins sanglante. En Belgique ils s'en tinrent aux explosifs et aux cibles matérielles jusqu'au coup foireux qui coûta la vie à un pompier... Ces camarades-là me faisaient mal aux tripes : un vent mauvais les avait emportés aux rives du désespoir martial. *A working class hero is something to be...*

Imperturbable, Luttés prolétariennes entamait la lecture raisonnée de la troisième section du Livre I, une contribution décisive à la révolution.

Mais le vent mauvais soufflait fort. Une partie de l'ultragauche opéra un surprenant triple axel conceptuel. L'ultragauche s'était toujours méfiée des saintes alliances, pour sauver la patrie ou les valeurs universelles de la civilisation, qui détournent le prolétariat de sa tâche historique. Certains développèrent l'argument jusqu'à ses conclusions les plus paranoïaques : puisque l'horreur du nazisme avait justifié les pires alliances de classes, ne fallait-il pas en conclure que les abominations qui lui avaient été attribuées n'étaient qu'une conspiration de la bourgeoisie pour préserver la paix sociale ? Et ils rejoignirent l'extrême droite dans sa négation des génocides nazis et de la réalité des chambres à gaz... L'ironie voulut que des marxistes-léninistes, se réclamant pourtant de la glorieuse résistance communiste au nazisme, s'embourbassent dans la même ornière, mais au nom de la juste lutte du peuple palestinien et de la dénonciation de l'État sioniste.

Saint Marx ! Je n'y comprends plus rien. Rosa, au secours ! Klein, où es-tu ? Où est le socialisme ? Où est la barbarie ? Où

sont mes camarades ?

Mais ni Marx, ni Rosa, ni Klein n'étaient là. J'étais seul avec mes pieds tout froids dans ce monde au vent mauvais, dans ce monde qui, tôt ou tard, virerait au gris.

*
* * *

Je poussais la porte, m'installais à une table vide, me roulais une cigarette, commandais une Orval, dont l'amertume s'accordait si bien avec l'état du monde et le mien, y trempais les lèvres, allumais ma clope et, finalement, ouvrais mon livre à la page que j'avais marquée en y glissant un sous-bock. Je lisais quelques chapitres et je changeais de crèmerie pour m'y livrer au même rituel. J'avais adopté cette politique de déplacements incessants pour me donner l'illusion que des ailleurs subsistaient dans le monde, même si ce monde avait à présent les dimensions de mon quartier et si les *cavitches* que je fréquentais ne présentaient guère de différences entre eux.

*
* * *

Cette année-là, le printemps était resplendissant et je passai beaucoup de temps à lire et à rêvasser sous mes saules.

Malgré la grisaille qui menaçait, malgré les déconvenues de l'illusion qui suivaient trop souvent mes emballements, je conti-

nuais à guetter des signes de vitalité insoupçonnée dans le microcosme que je parcourais... Ça ne pouvait pas se terminer comme ça, dans ce linceul gris où erreraient de sinistres golems !...

Mais ce qui est écrit sur le front des êtres qui le peuplent est indifférent au Kauwberg ; il lui suffit qu'ils existent. Et pour cause : un lombric, un escargot, un caillou, une méduse ont-ils un front ? Bon, l'exemple de la méduse est mal choisi. Les doryphores par contre ont un front, tout petit certes, mais front quand même. Il y en avait justement quelques-uns qui paisaient gentiment autour de moi et je m'approchai pour observer ce front virginal. Nondedju de nondedju ! il y avait quelque chose d'écrit dessus, quelque chose de minuscule mais de cependant déchiffrable : une seule lettre, un V, parfaitement tracé ! Le V de la victoire ! Et ce V triomphant se retrouvait sur tous les fronts de tous les doryphores que j'examinai. J'en tremblais.

Je me lançai immédiatement dans l'élevage de ces superbes coléoptères et fabriquai une cage portative pour avoir toujours auprès de moi quelques-uns de ces humbles guerriers – « doryphore » ne signifie-t-il pas « porteur de lance » en grec ? C'étaient des compagnons discrets et bien élevés : ils ne faisaient pas de bruit, sinon un froufrou imperceptible quand ils déployaient leurs élytres pour se dérouiller les ailes, ils ne sentaient pas mauvais, ils ne mordaient pas les enfants... ils avaient de si jolies couleurs et une allure si décidée ! Ils étaient mon viatique face aux eaux grises qui montaient.

Maintenant, quand j'allais lire dans un café, je posais toujours leur petite cage sur ma table avant toute autre étape de mon rituel et ne manquais pas de m'assurer de leur vigueur entre chaque gorgée d'Orval, chaque bouffée de cigarette, chaque passage de mon bouquin.

*
* *
*

C'est arrivé au Trois Pigeons, un de ces *cavitches* entre lesquels je tournais. Rien de spécial : mon cendrier à droite, mon Orval à gauche, mes doryphores entre les deux et mon livre droit devant. Je demandai mon compte à la patronne. Celle-ci se tourna vers son mari :

— Chou ! Combien doit monsieur Lecteur ?

Monsieur Lecteur ?... Je suis le seul à lire au Trois Pigeons... Il n'y a pas d'erreur possible : monsieur Lecteur ne peut être que moi, Trullemans, dont d'ailleurs personne ici ne connaît le nom. Nondedju ! La patronne ne put que remarquer ce qu'elle prit pour de l'effarement ou de l'indignation.

— Excusez-moi, c'est pour la caisse, vous comprenez ; il faut bien qu'on note ce que consomme chaque client sur une fiche, alors quand vous êtes là, j'en fais une au nom de « monsieur Lecteur » ; c'est plus facile... Mais je ne voulais pas vous choquer, monsieur Lecteur ; si ça vous dérange, je peux mettre votre vrai nom à la place... Comment vous appelez-vous ?

— Cela n'a aucune importance. « monsieur Lecteur », c'est

parfait... Vous ne pouvez savoir combien cela me fait plaisir, demoiselle... Oh ! pardon, vous êtes mariée, je crois ?

— Cela n'a aucune importance. « Demoiselle », c'est parfait... Vous ne pouvez savoir combien cela me fait plaisir, monsieur Lecteur.

Miyiaar de pétard !! cette charmante demoiselle avait écrit « monsieur Lecteur » sur mon front... Je n'aurais pu rêver plus juste position dans le monde des golems. C'était un statut à la hauteur de mon inutilité. Et puis, ça sonnait bien, « monsieur Lecteur. »

Treize

C'est vrai, tous les autres bistrots du quartier se ressemblaient mais le Trois Pigeons, lui, ne ressemblait à rien. Il était vétuste, plein de vents coulis, son mobilier branlait, les fenêtres ne s'ouvraient plus et la porte fermait mal, les toilettes étaient glaciales et souvent bouchées, le chauffage défectueux et l'installation électrique douteuse... il tenait avec des bouts de ficelle, craquait de partout mais tenait bon, comme un vieux boutre dans la tempête.

Les habitués avaient un moral de poilu, « à la guerre comme à la guerre » : le fût était-il vide ? qu'à cela ne tienne, on buvait de la pils en bouteille... le percolateur était-il en panne ? aucune importance, on se réchauffait au café instantané... n'y avait-il plus de pétrole dans le poêle ? pas de problème, on gardait son manteau...

*

* *

— *Monsieur Lecteur ? Sûr ça que je le connais. Toujours avec son Orval à la même table ; à croire qu'il l'avait louée... Non, il posait pas de problème, il était tranquille. En tout cas, moi, il me dérangeait pas, mais on peut pas dire pareil pour tout le monde...*

*

* *

Cela commence par une fiche griffonnée sur un coin de bar, ça se dit, ça s'entend, ça se répète... et les gens vous appellent « monsieur Lecteur » sans plus savoir que cela a commencé comme une tablette mésopotamienne, une simple manière de faciliter les comptes, sans même se douter que chacune de leurs énonciations grave plus profondément une inscription sur un front. Attention ! il y avait des variations. Certains se contentaient d'un simple « Lecteur » franc et direct. Il se produisit également une dérive fort intéressante pour le linguiste. Un film en était à l'origine, *Le silence des agneaux* et son psychiatre canibale, Hannibal Lecter. Il manquait sans doute une lettre pour faire « Lecteur » mais les prononciations étant presque identiques, quelques-uns franchirent le pas et me donnèrent du « Hannibal », d'autres allèrent jusqu'au « Cannibale. » La plu-

part des habitués connaissaient en partie la chaîne de mots et de références qui avait menée à ces diverses dénominations mais demoiselle Cathy, qui la connaissait dans ses moindres détails, veillait à ce qu'il ne se produisît pas de dérapages. Je me souviens d'un client occasionnel qui, par ignorance ou par malice, m'apostropha un jour en me lançant : « Bonjour, monsieur Anthropophage »... Il se fit vertement remettre à sa place : « Quand on ne sait pas, on ne parle pas ! »

*

* *

— Que voulez-vous que je vous dise ? Oué, il faisait rien que de lire ; en tout cas, il y avait toujours un livre ouvert devant lui. Il y en a qui disent qu'il ne lisait pas vraiment, qu'il écoutait en douce ce que les gens disaient et qu'il connaissait les secrets de tout le monde. Mais s'il fallait croire tout ce qu'on raconte...

*

* *

Les doryphores sont plein d'enseignements pour qui sait déchiffrer leur comportement, c'est ce que je compris en les observant avec attention et bienveillance, la bienveillance est essentielle, surtout pour apprendre à les distinguer ; c'est comme ces gens qui disent que tous les Jaunes ou tous les Noirs se

ressemblent parce qu'en réalité, ils les regardent avec indifférence... ou ne les voient pas. On n'a pas l'habitude de fréquenter les doryphores, alors, forcément, on les confond. Au début. Mais après un temps, on remarque des nuances, dans les couleurs, dans la taille, dans les proportions... tel est d'un jaune moins flamboyant, tel a l'antenne gauche légèrement plus développée que la droite, tel est plus dégourdi, tel est plus vorace... à chacun sa personnalité, à chacun son caractère. À ce moment de l'observation il est possible et d'ailleurs souhaitable de les nommer pour en faciliter l'examen. Les doryphores, entre eux, se passent de noms, il leur suffit de capter les phéromones singulières émises par chacun d'eux pour se reconnaître ; mais nous autres, humains, il nous faut des noms pour pallier notre pauvre odorat. Il y avait donc Plus-value, Accumulation primitive, Capital global, Ailleurs, Moyen de production, Taux de profit et Proletariat.

*

* * *

— Je peux rien reprocher à monsieur Lecteur, mais il me mettait mal à l'aise avec son livre et ses sales bêtes — il se promenait partout avec, vous savez. Quand je sentais son regard sur moi, j'avais la chair de poule, je sais pas expliquer pourquoi... peut-être parce que je suis une femme... En tout cas, je tournais jamais mon dos vers lui. Je me rappelle une fois ; il a arrêté de lire et il est resté comme ça, les yeux ou-

verts, sans rien dire, on aurait dit qu'il pensait... Je préfère ne pas savoir à quoi.

*

* *

Au fur et à mesure que l'époque s'affirmait dans sa déplorable réalité, je me recroquevillais, partagé entre l'effroi, le sarcasme et, par bouffées, l'espoir d'une vague irisée qui balayerait la grisaille. Mais d'où viendrait cette vague ? et surtout viendrait-elle ? Je ne partageais pas le pessimisme théorique du petit Klein au sujet du prolétariat, mais j'étais inquiet. Mine de rien, mes oreilles traînaient toujours aux Trois Pigeons et ce que j'entendais n'était guère rassurant. Les prolos qui avaient du travail pestaient contre ceux qui n'en avaient pas mais qui, c'est bien connu, vivent comme des nababs aux frais de la princesse ; les chômeurs faisaient donc profil bas mais s'associaient aux premiers pour dénoncer les immigrés qui, c'est bien connu, vivent comme des nababs aux dépens de la sécurité sociale... Et puis, il y avait ces interminables discussions sur les prix, les promotions, les bonnes affaires... on se refilait des tuyaux, on comparait les prospectus... les portefeuilles étaient plats mais il fallait bien consommer, que faire d'autre ?

*

* *

— *Oué, il me manque ce demi-fou d'Hannibal ! C'était un monsieur qui avait de l'instruction, ça c'est sûr... C'est dommage qu'il en faisait rien. Je dis ça parce qu'avec le temps qu'il passait au café à lire et à picoler... À mon avis, il y avait eu un drame dans sa vie, peut-être une déception amoureuse... Mo il en parlait jamais.*

*
* *

Je mis l'incroyable bric-à-brac dont je m'étais farci la cervelle au service de la clientèle. J'arbitrais les différends lorsqu'ils portaient sur l'un ou l'autre point factuel (« Et moi je te dis que de l'or à vingt-cinq carats, c'est des *carabistouilles* ! N'est-ce pas, monsieur Lecteur ?... »), je répondais aux questions les plus saugrenues (« Monsieur Lecteur, c'est quoi au juste la sauce Nantua ? Je suis sûre que vous savez »), je donnais les réponses aux définitions de mots croisés, bref, je donnais une touche d'érudition à l'atmosphère.

*
* *

— *Oué, je crois qu'amême qu'il avait pas toutes ses frites dans le même cornet, le Lecteur. Déjà, ses livres... Des fois, je lui demandais ce qu'il lisait, pour être poli, quoi... Je compre-*

nais même pas le titre !

*

* *

J'arrivais le matin, prenais une tranche de cramiq ue beurrée avec mon café, en donnais quelques miettes à mes doryphores, ouvrais mon livre, fumais ma première cigarette ; ainsi commençait ma journée. Je ne quittais les Trois Pigeons qu'au moment de la fermeture, plein des mondes qu'avaient fait naître en moi les livres et l'Orval. Le retour était pénible ; mes pas s'embrouillaient de plus en plus souvent entre ces différents mondes, et la chaussée longue, déserte et grise me rappelait que celui que j'arpentais, le monde des gens, s'enfonçait dans une morne nuit sans fin. Je voyais ces lampadaires solitaires, ces fenêtres où, derrière les rideaux tirés, tremblotait la lueur bleuâtre des postes de télévision, ces portes closes, ces boutons de sonnette avec des noms écrits dessus, et ce néant intime était bien pire qu'un anonymat. Oui, les retours étaient lugubres.

Si seulement j'avais pu rapprocher mes deux asiles, celui de jour et celui de nuit... Je me mis donc à guetter les affiches « À louer - *Te huur* » à proximité des Trois Pigeons. Rien. Mais je guettais en velléitaire ; Il serait plus juste de dire que j'attendais.

J'en avais touché deux mots aux patrons et à quelques habitués mais n'avais obtenu rien de plus que le convenu « si j'entends parler de quelque chose... » Ils ignoraient à quel point les retours me pesaient.

— Monsieur Lecteur... Excusez-moi de vous interrompre... J'aurais voulu vous parler deux minutes.

— Vous ne me dérangez jamais, demoiselle... À votre service. Un mot croisé retors ?

— Oh ! non, monsieur Lecteur... Voilà, on a parlé Rik et moi, et...

... Et il y a une mansarde inoccupée sous les combles ! Et ils me proposent d'y emménager ! Et, bien sûr, ce n'est pas le grand confort... Mais je me fous du confort, demoiselle... Ce sera mon nid d'aigle, mon nid de pigeon, plutôt.

Finis les sinistres retours ! Maintenant, j'ai un aller simple !

Voyez, mes doryphores cabriolent...

Quatorze

Depuis, je vivais en pantoufles ; le matin, je descendais prendre mon café pendant que demoiselle Cathy faisait le mastic et la mise en place ; j'aimais voir son balai voler sur le carrelage, j'aimais entendre la plainte des chaises quand elle les remettait sur leurs pieds, le glissement du chiffon humide sur les surfaces, le chuintement de la vapeur du percolateur rendu à la vie, le clappement net des cendriers sur les tables ; j'aimais aussi l'air vif et humide qui entrait par la porte grande ouverte et l'odeur de propre qui se mêlait à celle du tabac froid. Lorsque les restes de l'ambiance de la veille étaient effacés, lorsque la salle avait retrouvé la paisible dignité des lieux vides et silencieux, nous attendions le premier client. Je dis « nous » car le matin, je n'étais pas client. Je n'étais pas invité non plus. Je faisais partie des meubles, tout simplement ; une forme de

transparence qui me convenait. Nous ne parlions guère ; je pense que demoiselle Cathy elle aussi aimait la transparence et les temps suspendus.

Je ne chaussais des souliers que pour monter au Kauwberg. Je pleurais moins mais évitais désormais le coin où continuaient à pleurer mes saules : leur vie pensive ne me concernait plus, moi qui ne pensais plus guère. Qu'y avait-il encore à penser ? Le monde restait immense et surprenant, certes, mais chacune des vagues grises qui en balayaient les étrangetés le resserrait : l'immensité n'est qu'un néant sans les accidents qui la rompent. Non, je ne pensais plus, j'attendais, partagé entre compassion et colère. Ayant donc déserté les saules, je m'établiss près d'un boqueteau de bouleaux ; leur feuillage brisait la lumière en mille cercles tremblotants. C'est là, dans chaque petit rond de lumière, que je cherchais dorénavant quelque indice d'espoir.

*

* *

— En tout cas, il avait une sacrée descente, ce vieux Cannibale, je vous prie de le croire ! Rien que de l'Orval du matin au soir qu'il s'envoyait. Bon, d'après Cathy – vous savez, la patronne –, il paraît qu'il buvait un café le matin... Je veux bien, moi je l'ai jamais vu : je travaille à cette heure-là, moi. Notez qu'il était jamais bourré ; enfin, ça se voyait pas... pas trop, je

devrais dire, parce que le soir, il titubait quasiment un peu en montant les escaliers. Je sais pas comment il tenait le coup avec tous les livres qu'il lisait et toute la bière qu'il pompait ; c'est pas bon les mélanges... Je crois qu'à la fin son cerveau devait ressembler à du fromage blanc.

*
* * *

Je consultais quotidiennement mes doryphores. Le matin, lorsqu'ils n'étaient pas soumis à l'ambiance des fins de journée qui les poussait à de folles pirouettes, ils se montraient d'une extrême sensibilité à l'époque, en reflétant les moindres variations. Il me suffisait d'un examen attentif des motifs qu'ils composaient pour savoir ce qui se passait dans le monde, comme les météorologues consultent leur grenouille. Je ne lisais plus de journaux, je n'écoutais plus la radio, mes doryphores suffisaient à m'informer malgré l'obscurité de certains de leurs messages, malgré leurs coq-à-l'âne surprenants, malgré leur chronologie approximative. Je perdais parfois le fil mais l'essentiel était là, confirmant les rares nouvelles qui me parvenaient de l'extérieur : les terribles soubresauts du capitalisme, son grignotage incessant du monde.

Le capitalisme d'État avait mis bas les masques et entendait jouer sa partie dans le grand casino planétaire : à Moscou, les mafias s'emparaient des moyens de production ; à Shanghai,

on gommait des fronts les mentions désuètes de « paysan pauvre » ou « moyen pauvre » pour y calligraphier un « prolétaire misérable », nettement plus moderne. On avait enfin foutu la raclée aux Arabes, des Arabes très méchants qui cachaient des bombes atomiques sous leurs djellabas et du pétrole sous leur sable... L'asymptote, toujours... On décodait du génome à tour de bras ; on brevetait des molécules que le monde avait mis des milliards d'années à mettre au point ; on clonait des brebis, des veaux, des vaches, des cochons et des couvées ; on permutait des gènes, entre bactéries et okapis, entre pommes de terre et pommes d'api, entre carpes et lapins. Tu entends, Klein, même sur le front des bactéries, et il est drollement petit, ils écrivent leurs mots de golems !

*

* *

— *Monsieur Lecteur, il aurait pas fait de mal à une mouche. Enfin, à une mouche, je sais pas... Je me rappelle d'une fois qu'il y avait une grosse araignée qui courait par terre, avec des pattes pleines de poils, genre mygale ... Rik l'avait coincée près du bar mais il arrivait pas à l'écraser. Il fallait entendre les femmes crier ! Notez bien que moi aussi je déteste les spinnekops, comme tout le monde. Mais monsieur Lecteur, c'était pas tout le monde ; le voilà qui part à quatre pattes et qu'il dit « Éloignez-vous, vous lui faites peur », et puis « Allez, viens ici, ma belle » – « Ma belle ! », ce sont ses mots. Nous : « Atten-*

tion, monsieur Lecteur, elle va vous piquer ! » ; lui : « Les araignées ne piquent pas : elles n'ont pas de dard ; elles mordent, mais les chélicères des tégénaires sont trop petites pour ça. » Bon, on a rien compris à ce qu'il racontait, mais la spinnekop, elle est venue dans sa main. Nous : « Bèke ! donnez seulement, on va l'écrabouiller » ; lui : « Personne ne va écrabouiller personne, je vais la mettre dehors. » On n'a pas discuté, et il est sorti avec sa bête. Bon, un pei qui sauve les araignées, ça sait pas être un méchant.

*

* * *

Les nouvelles n'étaient que des confirmations. À quoi bon la nouveauté si elle n'est que répétition ? À quoi bon guetter les crises en se disant que la prochaine sera la bonne si elles ne sont que des grimaces ? Et à quoi bon les commenter si elles ne sont que les péripéties d'un interminable pourrissement général ? J'avais donc cessé de me rendre au séminaire de Luttes prolétariennes. Autodissolution du prolétariat... comme si je ne m'auto-dissolvais pas déjà assez comme ça. J'abandonnai du même coup mes escapades au Dolle Mol et le dernier bout de tram que j'empruntais parfois. Mais à quoi bon un lointain oasis si vous vivez auprès d'une pompe à bière ? Et à quoi bon le tram s'il ne mène plus nulle part ?

Oui, la nouveauté me faisait horreur. Les seules nouvelles que j'acceptais étaient celles que mettaient en scène mes do-

ryphores dans leur spectacle matinal, ils étaient un filtre salutaire entre le monde de l'histoire humaine et le monde sans histoire que je me composais.

La nouveauté me faisait horreur : l'idée même de lire de nouveaux livres me devenait insupportable. Ma ciboulette était pleine, comme aurait dit le petit Klein, et elle ne possédait pas de bouchon de vidange : il m'était impossible d'oublier la moindre ligne que j'avais lue. Il m'était d'ailleurs tout aussi impossible de ne pas lire ; on ne triche pas avec son destin. Alors ?...

J'ai menti : le tram menait encore chez monsieur Zigomar.

— Trullemans ! Je ne vous demanderai pas ce que vous avez fait ces dernières années ; trop content de vous revoir mon garçon ! Alors, quoi de neuf ?

— Surtout rien, monsieur Zigomar. Le neuf bégaie... Non, je me demandais si vous aviez toujours *L'île du Docteur Moreau* ? j'aimerais le relire.

— Je ne suis pas un prolétaire de la lecture comme vous, je conserve toujours mes bouquins. Attendez... Le voili, le voilà. Un brin de nostalgie, Trullemans ?

— Appelons ça comme ça, monsieur...

— Bien. Alors, je vous dis à bientôt ; si vous entreprenez la relecture de tout ce que vous avez lu, nous nous reverrons sans doute plus souvent.

— Je l'espère, monsieur Zigomar.

Il n'y avait pas de bouchon de vidange, mais j'avais trouvé

une soupape de sécurité : la relecture des livres que nous avions lu, le petit Klein et moi, était un puissant lénitif. J'en connaissais par cœur tous les mots, mais de les revoir imprimés les rendait plus vivants, comme débarrassés de la gangue du souvenir : c'étaient des retrouvailles.

*

* *

— *Oué, c'est une bien triste affaire, allez... Je n'ai jamais compris ce qui est arrivé ; enfin, s'il est arrivé quelque chose... Écoutez, je connais monsieur Lecteur depuis qu'il a débarqué aux Trois Pigeons avec ses bouquins et ses doryphores... Quel cinéma avec ces bestioles ! Bon, je passe... Ce que je veux vous dire, c'est qu'à la fin, il filait un mauvais coton, ça se voyait. Il se négligeait : toujours en pantoufles, pas peigné, pas rasé... je me disais : « Un jour, il va descendre au café en pyjama... » On ne doit pas dire ça des absents, mais il sentait parfois tellement mauvais que personne ne voulait s'asseoir près de lui ; peut-être même qu'il ne se lavait pas pour avoir la paix. Comment savoir avec lui ? Des fois, il restait sur la même page pendant une heure, et il parlait tout seul, des phrases qui ne voulaient rien dire, genre : « Il n'y a plus d'ailleurs » ou « Le neuf bégaie » ; une fois, je lui ai demandé : « Et le huit, il bégaie pas, peut-être ? » ; c'était une plaisanterie mais il m'a regardé d'un air si triste que je me suis senti bête... Tout ça pour vous dire qu'il n'allait pas bien à la fin. Mais ce qu'on raconte*

aujourd'hui ! je n'arrive pas à y croire...

*

* * *

Maintenant, j'avais toujours deux livres sur ma table, celui que j'avais emprunté à monsieur Zigomar pour le relire et *Mangazou*, le seul qui m'appartint en propre. Je ne l'avais plus ouvert depuis des dizaines d'années. Je le connaissais de bout en bout évidemment, mais sa fraîcheur restait inaltérable malgré les taches bleues qu'y avaient laissées les doigts du petit Klein. Mangazou aussi était tout petit — un enfant pygmée, vous pensez — mais il n'était pas bleu. Et je m'aperçus que *Mangazou* était une ode à l'ailleurs, non pas à cause du pays lointain où se déroulait son histoire ni de la couleur ou de la taille de ses personnages, comme je l'avais cru enfant, mais parce que ceux-ci vivaient dans le plus vaste terrain vague du monde, la grande forêt équatoriale, qu'ils ne connaissaient ni marchandises ni salaires et que leurs corps étaient pleins, pleins de vie, pleins de savoirs, pleins de chants et de coutumes. Ailleurs, Mangazou ; ailleurs, les histoires qui vivent dans les livres ; ailleurs, Céleste ; ailleurs, le petit Klein... Finalement, ils étaient tous ailleurs. N'y avait-il donc que moi qui fusse ici ?

Je chuchotais tous les jours une page de *Mangazou* à mes doryphores, qui en frétilaient d'aise. Mais lorsque j'en arrivai à la mise à mort de l'éléphant et à son dépeçage, ils coururent se cacher, tremblants, sous une feuille ; un genre de solidarité

animale, je suppose. « Alors, Lecteur, on regarde les images, maintenant ? » Moquez-vous, moquez-vous ! Vos sarcasmes ne m'atteignent pas. Comment pourriez-vous imaginer la charge vitale que recèle *Mangazou* ? À ceux qui renchérisaient en insinuant qu'en réalité je ne savais pas lire mais faisais semblant, je répondais en tenant ostensiblement mon livre à l'envers.

*
* * *

— *Au début, je l'avoue, je n'aimais pas monsieur Lecteur, je le trouvais prétentieux, un monsieur Je-sais-tout, quoi. Moi, je suis dans le bâtiment, j'ai pas pu faire la grande école et j'ai pas le temps de lire, alors, ça m'énervait, un pei qui passe son temps à lire et à pinter... Et un jour, le voilà qui explique à Janke comment il doit faire pour poser un linteau. Je n'en revenais pas. il connaissait toutes les techniques de la construction... Après ça, je lui ai payé un godet, on a sympathisé, et il m'a même proposé de faire mes devis, parce que moi, en français... Il fallait voir comment que c'était propre et bien écrit ! Et il prenait pas un balle, « c'est contre ma religion » qu'il disait ; bien sûr, je lui offrais une Orval de temps en temps — il ne buvait que ça, vous savez ? Alors, je vais vous dire : c'était un monsieur, monsieur Lecteur. Et ceux qui viennent raconter le contraire, c'est rien que des menteurs ou des jalouseurs.*

Quinze

Comment avais-je pu ne pas le remarquer ? Il était pourtant à deux pas de mes bouleaux ; ses fleurs immaculées dressées comme des calices, ses feuilles découpées à grands coups de ciseaux divins... impossible de s'y tromper : un datura stramoine venait jeter un peu de soufre dans le débonnaire Kauwberg. Le datura, herbe du diable, endormeuse, trompette des anges ou de la mort, est une plante bourrée d'alcaloïdes plus ou moins hallucinogènes, plus ou moins toxiques, et un véhicule apprécié des shamans et des sorcières pour leurs déplacements magiques ou domestiques. Je m'en approche avec le respect que l'on doit à la puissance du monde. Il a cinq fleurs et deux autres pointent, le spécimen est splendide. Et... vite, ma loupe... oui, un doryphore adulte grignote minutieusement une des feuilles. Tout bien réfléchi, cela n'a rien d'étonnant : les

doryphores sont friands de solanacées, et, bien que la pomme de terre soit de toutes leur préférée, ils ne dédaignent ni l'aubergine ni la tomate ; or le datura appartient à la même famille botanique. Très bien, mais quel peut être l'effet de ses redoutables molécules sur le petit insecte ? J'approche ma loupe. Le coléoptère, imperturbable, continue son repas. Les doryphores sont-ils immunisés ? Celui-ci est-il imprudent ou toxicomane ? Comment savoir ? Tout à mes réflexions, j'ai cessé d'observer l'animal quand un mouvement fugace attire mon attention. Les doryphores n'ont pas de paupières, je le sais, et pourtant ne vient-il pas de me faire un clin d'œil ?... Hallucination ? Possible mais illogique : ce n'est pas moi qui ingère du datura mais lui... Alors, un transfert d'hallucination ? Plus logique, mais parfaitement inexplicable.

*

* *

— Bon, il arrêta pas de chuchoter en cachant sa bouche derrière son livre... alors, un jour, j'ai voulu mettre mon cœur au net. Je me suis assis juste à côté malgré qu'il sentait drolde-ment mauvais, j'ai fait semblant de ramasser un sous-bock par terre pour m'approcher plus, je l'ai entendu murmurer, un peu comme à l'église... et j'ai compris ce qu'il fabriquait... Avouez qu'il faut être un peu zot pour lire un livre d'images à des doryphores ! Mais le plus bizarre, c'est qu'ils avaient l'air d'aimer ça ! Alors, je sais pas qui était le plus zot de tout ce petit

monde !

*
* * *

Personne n'avait eu d'hallucination. Pas de mystère, pas de transfert inexplicable, pas de magie. Non, une analogie. Au sens strict.

J'avais bien sûr rapporté quelques feuilles de datura pour mes propres doryphores, histoire de voir. Les fripons se sont avidement jetés dessus. Et que je te ronge et que je te déchiquette et que je te mâchonne... cela faisait plaisir à voir. Cette fois, bien décidé à ne plus me laisser surprendre, j'observe l'opération à travers ma loupe braquée sur Accumulation primitive et Capital global qui festoient côte à côte. Les deux compères, s'étant sans doute aperçu de ma présence, me fixent et... bingo ! Logique : quand on ne peut battre des paupières, on bat de l'antenne, un rapide balayage de l'œil... et celui-ci semble cligner. L'effet est saisissant mais n'a rien d'extraordinaire : l'analogie d'organes dont les substrats anatomiques sont pourtant radicalement différents, ou homoplasie par convergence, est un phénomène classique de l'évolution des espèces.

— Tournée générale, demoiselle !

— Il n'y a personne, monsieur Lecteur.

— Tant pis pour les absents. Tournée générale, demoiselle. C'est un grand jour ! Et un compte-gouttes, je vous prie ; mes

petits compagnons trinquent avec nous.

L'Orval était fraîche, mes doryphores frétilaient de l'œil, demoiselle Cathy souriait, la fumée de mes cigarettes montait au ciel des Trois Pigeons et Mangazou ne cessait de m'émerveiller. Si seulement il n'y avait pas eu ces rêves... rêves de chute... mais ce n'était pas moi qui tombais...

*

* *

— Finalement, ça m'étonne pas. Ça devait mal tourner. Je l'ai souvent dit à Éric et Cathy, mo ils voulaient rien savoir, monsieur Lecteur par ci, monsieur Lecteur par là... oué, comme s'il leur avait jeté un sort : après tout, on ne sait pas ce qu'il disait tout bas dans son coin. Rien de bon, si vous voulez mon avis... Pour moi, c'était juste un fainéant qui vivait comme un cloporte, d'ailleurs il en avait toute une ménagerie... Oué, ça devait mal tourner.

*

* *

Les doryphores sont des animaux attentionnés mais incapables de dissimuler leurs sentiments ; un certain manque d'allant dans leurs cabrioles, de légers temps de retard dans leurs figures d'ensemble me firent comprendre qu'ils commençaient à se lasser de Mangazou. Je leur expliquai alors tout ce

que représentait pour moi ce modeste livre, qu'il était en quelque sorte tout ce qu'il me restait de tangible du petit Klein, que le petit Klein était mon ami, qu'il était tout petit mais quand même plus grand qu'eux, qu'il était bleu et que c'était joli, qu'il était très intelligent et qu'il avait disparu dans la tourmente immobilière... Et je vis mes doryphores baisser leurs antennes jusqu'au sol et se couvrir la tête de leurs pattes avant, montrant tous les signes d'une affliction extrême. Cette nouvelle complicité me donna à penser que le temps était venu d'aborder avec eux d'autres ouvrages, plus ardues : leurs rondes, leurs pas, leurs gesticulations, leurs battements d'antennes, leurs déploiements d'élytres de plus en plus expressifs – était-ce l'effet du datura dont je leur assurais à présent une provision régulière ou celui de notre apprivoisement mutuel ? – promettaient des échanges plus animés et plus pointus.

Comme, parallèlement à *Mangazou*, je relisais *L'île du docteur Moreau*, j'en entrepris la lecture chuchotée à leur intention. Mes doryphores furent, comme il était prévisible, horrifiés par les cruelles expériences de Moreau. Je leur rappelai que ce n'était qu'une histoire et leur répétai les paroles du petit Klein sur la douleur qui engendre un simulacre de langage et de conscience... Ils ne comprenaient pas cette explication : « *Mais voyons, le monde entier parle !* » ; je ne comprenais pas leur objection ; l'amitié n'est-elle pas faite de malentendus ? Je leur parlai des horribles mouffles tricotées par la mère de Klein et leur montrai l'empreinte bleue que, malgré cette précaution, ses doigts malhabiles avaient laissée sur la

tranche du livre. Mes doryphores aimaient m'entendre parler du petit Klein – « *Il est vraiment tout bleu et si petit que ça ?* », ils me demandaient ; « C'est mon ami », je répondais.

*

* * *

Je leur lus *Dans la colonie pénitentiaire* – « *Kafka... ça ressemble à cafard ; c'est un joli nom* » –, leur parlai « des mots froids qui donnent la mort »... ils en frissonnèrent, les pauvres... puis du rabbin de Prague et de son golem — « *Pourquoi les humains veulent-ils toujours faire de l'humain avec ce qui n'est pas humain ?* » C'est vrai ça, à la fin, pourquoi ?

Je leur lus les ouvrages naturalistes dont nous avons discuté, le petit Klein et moi, mais les doryphores en savent nettement plus long que les livres sur le sujet... Quand j'en vins à l'homoplasie et voulus leur expliquer que leurs antennes étaient analogues à nos paupières, ils me coupèrent : « *Oui, oui ! comme la patte du dauphin et la nageoire du poisson, ou la main de la chauve-souris et l'aile de l'oiseau.* » Bon, d'accord... Non, ce qu'ils voulaient, c'était des histoires d'hommes : « *Les humains sont tellement... exotiques.* »

Je filai illico demander à monsieur Zigomar de me prêter ses ouvrages sur l'invention de l'écriture... Quoi de plus humain que la transcription du langage ? Chose extraordinaire, il eut

beau fouiller partout, il ne put les retrouver – l'âge certainement, pensai-je. Le pauvre homme en était tout chamboulé ; il répétait sans cesse : « C'est bizarre, vraiment bizarre... ça ne m'est jamais arrivé... Repassez, Trullemans ; même si je dois retourner toute ma bibliothèque, je finirai bien par mettre la main dessus, sabre de bois ! »

— Ne vous en faites pas, monsieur Zigomar, de toute façon, je les connais par cœur...

Et, pris d'une impulsion soudaine, j'enchaînai :

— Finalement, *Blanche-Neige*, si vous en avez un exemplaire, nous conviendrait. Après tout, les contes ne parlent-ils pas avant tout de l'humanité ?

— On ne peut plus vrai... Allons pour *Blanche-Neige*... mais laquelle ? Trullemans, laquelle ? J'ignore combien de versions il en existe, signées ou non des frères Grimm ; pour ma part je dois en avoir cinq ou six. Attendez... voilà... six... Le compte est bon. Laquelle voulez-vous ?

— Donnez-les-moi toutes, si cela ne vous dérange pas.

— Aucunement ; il faut encourager les études comparées... Mais, dites-moi, Trullemans, vous avez dit « nous »... J'avais cru comprendre que votre petit homme bleu avait disparu... L'auriez-vous retrouvé ?

— Non, monsieur Zigomar... Mais je me suis fait de nouveaux amis.

— À la bonne heure, Trullemans, cela vous fera certainement du bien. Je n'ai pas voulu aborder le sujet mais vous m'aviez l'air contrarié ces derniers temps.

*

* *

— *Peu de gens le savent, mais c'est moi qui ai donné son nom à monsieur Lecteur, pour y voir clair dans mes comptes tout bêtement... Je ne connais pas son vrai nom — ne dites rien si vous le savez ! je ne tiens pas à le connaître : pour moi, il sera toujours monsieur Lecteur !*

C'était un homme agréable, plein de tact... bon, je n'ai pas dit distingué... mais il avait du charme... beaucoup... Et il était très drôle, genre pince-sans-rire, alors, forcément, certains ne comprenaient pas. Moi, il me faisait rire aux larmes quand, lorsque, le jour baissant, il m'apostrophait, tout sérieux : « Demoiselle, auriez-vous l'obligeance de me donner un coup de lustre, je vous prie ? » Moi : « Sur la tête, monsieur Lecteur ? » Lui : « Exactement, demoiselle, sur la tête. »

Et ses fameux doryphores ! Eh bien, je vais vous dire : c'étaient des petites bêtes très propres et intelligentes, et polies avec ça... Oui, comme je vous dis : chaque fois que je m'approchais de leur cage, ce n'étaient que courbettes et ronds de jambe. Monsieur Lecteur, lui, il leur parlait et, même, il leur lisait des livres. Honnêtement, je ne sais pas s'ils y comprenaient grand-chose, parce que les livres de monsieur Lecteur étaient parfois difficiles... En tout cas, j'ai pu observer qu'ils étaient très attentifs, bien rangés sur une seule ligne, leurs petites pattes avant croisées, comme des enfants sages... Par-

fois, monsieur Lecteur me traduisait ce qu'ils disaient... enfin, ils ne parlaient pas vraiment, c'était plutôt comme des danses... Évidemment, je ne pouvais pas vérifier, mais je suis sûre que monsieur Lecteur ne se serait jamais moqué de moi. Et maintenant, que sont-ils devenus ? C'est idiot, mais eux aussi me manquent...

*

* *

Avec *Blanche-Neige*, la boucle se refermait. Par chance, monsieur Zigomar possédait la version illustrée de mon enfance ; c'est par celle-ci que je commençai, pour en retrouver la saveur et la partager avec mes petits amis.

Quand vint le moment terrible où le chasseur, mandaté par la mauvaise reine, se présente au château avec le cœur encore palpitant de Blanche-Neige, mes doryphores poussèrent un cri d'effroi (ou plutôt firent le bond sur place qui est l'équivalent du cri d'effroi chez les doryphores) et filèrent se cacher sous les feuilles fraîches de datura dont je venais de les approvisionner.

— Pas de panique, camarades ! Ce n'est en réalité que le cœur d'une biche qu'il a tuée dans la forêt...

— *Quelle horreur ! Les biches sentent si bon, surtout leurs crottes...*

Bon, question de point de vue.

— Écoutez, les gars, vous vouliez des histoires d'hommes, et les histoires d'hommes sont souvent horribles parce que nos

enfants adorent avoir peur... quand ce ne sont que des histoires.

Le lendemain, j'abordai une deuxième version, signée Grimm. Qu'allait demander la reine cette fois : cœur ou foie et poumons ? Ce furent foie et poumons. Mais voici qu'approche le moment fatidique du retour du chasseur : la reine attend les abats de Blanche-Neige, mes doryphores attendent ceux d'une biche, j'attends ceux d'un marcassin. Ce furent ceux d'un chevreuil...

Puis, de version en version, le chasseur ramena les rognons d'un blaireau, la rate d'une ânesse, la cervelle d'une chevrette et le pancréas d'un dromadaire... Au fur et à mesure que s'accumulaient les viscères, mes doryphores se détendaient. La dernière version les enchantait : « *Yiii ! tu avais raison ; on n'a plus peur du tout. Raconte encore cette histoire.* » « *Oui, avec des testicules de doryphores cette fois !* » J'aurais ri de bon cœur avec eux si je n'avais été profondément troublé : que fabriquait donc un dromadaire dans les sombres forêts domaniales de la méchante reine ? J'avais beau avoir l'esprit large, pareille désinvolture me choquait... comme me choquaient d'ailleurs cette ménagerie et cette triperie disparates. Je conçois que les contes, à force de circuler de bouche en bouche et de plume en plume, puissent subir des variations qui les altèrent de façon parfois surprenante mais, précisément, celui de Blanche-Neige n'est-il pas censé avoir acquis sa forme définitive en 1812, fixée par les frères Grimm à partir des mul-

tiples versions qu'ils en recueillirent ? Passe encore que, conformément à l'hypothèse de ma mère, les foie et poumons d'un marcassin, abats peu ragoûtants pour de délicats estomacs américains, soient devenus un noble cœur de biche, mais où donc était donc passé le marcassin maternel ? Fait encore plus déconcertant, si la version cœur de biche était bien une traduction de l'anglais, les cinq autres étaient présentées comme texte intégral et original de Jacob et Wilhelm Grimm... Comment des éditeurs, dont certains bien connus sur la place de Paris, avaient-ils pu laisser passer pareilles incohérences ?

*

* *

— *Oué, monsieur Lecteur... Une vedette, celui-là. Tu aurais dit que le café, c'était son bureau, il manquait juste un téléphone et une secrétaire. Notez que, avec Cathy, il en avait pas besoin : « Tout va bien, monsieur Lecteur ? Vous avez tout ce qu'il faut, monsieur Lecteur ? Vous y voyez assez clair, monsieur Lecteur ? », vous voyez le genre... Et attention, la Cathy, c'était une belle femme, élégante et tout... j'aurais pas dit non, si vous voyez ce que je veux dire... En tout cas, moi, si j'avais été Rik, j'aurais pas apprécié toutes leurs simagrées... Maintenant, est-ce qu'il y a un rapport avec ce qui est arrivé ?... Mystère et boule de gomme.*

*

* *

Cela faisait des semaines que ce rêve me poursuivait. À peine avais-je fermé les yeux qu'une neige tourbillonnante de mots tombait du plafond, ou plus exactement le traversait, venant de limbes incertains. Je dis « mots », mais, en réalité, ce n'étaient pas de vrais mots : ils n'appartenaient à aucun vocabulaire connu ; même si, l'espace d'un instant, on pouvait croire en reconnaître l'un ou l'autre, l'instant d'après, on s'interrogeait vainement sur ce qu'on avait cru reconnaître. C'étaient des mots tordus, défigurés, désarticulés, broyés, torturés, ayant subi des amputations, des greffes, des substitutions, des déplacements, des permutations. Certains d'une longueur suspecte, d'autres réduits à une seule lettre. On pouvait même repérer ici ou là des lambeaux de phrases, tout aussi incompréhensibles. Une pluie de mots incessante qui crépitait comme la pluie de pâtes tombant dans la soupe alphabet, à la différence que dans ce dernier cas j'avais toute liberté de composer les mots qu'il me plaisait de faire apparaître alors que dans ce rêve j'avais affaire à des mots corrompus qui résistaient à toute tentative pour leur donner une forme lexicalement correcte. Et c'est cependant à cet exercice épuisant et vain que je passais mes nuits. Pire, il s'agissait d'un rêve entêtant qui se prolongeait en sous-main toute la journée, m'astreignant à une absurde gymnastique mentale. Mon état physique s'en ressentait évidemment.

— Que se passe-t-il, monsieur Lecteur ? Vous lisez moins depuis quelque temps, me semble-t-il, vous ne parlez plus guère à vos petits animaux et, excusez-moi, vous avez mauvaise mine...

— Je regarde tomber les mots, demoiselle. Et c'est terrible.

Seize

Cette affaire de viscères me hantait ; il me fallait l'avis d'une autorité.

Je confiai donc mes doryphores à demoiselle Cathy, chaussai mes souliers et me dirigeai vers le terminus du tram. Dix arrêts exactement me séparaient du magasin de mes parents, une distance ridicule mais que je n'avais pas franchie depuis des années.

— J'ai donc encore un fils ?!!...

— Excuse-moi, m'man, j'étais un peu occupé...

— Occupé ? toi ? et à quoi, je te prie ? à picoler et à fumer dans des endroits que je préfère ne pas imaginer ?... ou bien...
Oh ! mon fils, aurais-tu enfin trouvé du travail ?

— Pas vraiment, mais je suis sur une piste...

— Ça fait trente-cinq ans que tu es sur une piste... et elles mènent toutes au bistrot !

— Oui, m'man... Mais là, c'est du sérieux.

— Il vaut mieux entendre ça que d'être sourde ! Quand même, tu aurais pu donner des nouvelles... Bon, ce n'est pas tout ça. Tu dois avoir faim !

— Fais-moi de la soupe alphabet, s'il te plaît.

— Toi, tu es malade... ou tu me caches quelque chose...

— *Mo non !*

— *Mo non, mo non...* ton français ne s'est pas amélioré !

— Oué, m'man... Dis, m'man, *Blanche-Neige*...

— Quoi, *Blanche-Neige* ?

— Tu te rappelles ce que le chasseur ramène de la forêt à la méchante reine ?

— Évidemment, je te l'ai raconté au moins cent fois ! le foie et les poumons d'un marcassin...

— Et pas d'un chevreuil ?

— D'un marcassin.

— Tu es sûre que ce n'était pas le pancréas d'un dromadaire ?

— Et pourquoi pas une queue de girafe, tant que tu y es ! Mon pauvre enfant, qui t'a mis des idées pareilles dans le crâne ?... Mange ta soupe, ça va refroidir !

Je farfouillai dans mon assiette à la recherche d'une possible clé à l'énigme des mots biscornus qui hantaient mes nuits, mais ne pus tirer de ma soupe que le nom de celui qui s'y était invité ce jour-là : Céleste.

— Céleste ? Mon Dieu ! j'y pense... Je crois que c'est le nom de ce garçon qui t'écrit depuis des mois. Regarde dans le tiroir du buffet, toutes ses lettres sont là. Heureusement que le facteur a un peu de jugeote parce qu'elles sont toutes adressées à un certain Trullemarx... Il s'agit de toi, je suppose ?

— Oui, m'man, c'est une plaisanterie entre nous.

— C'est ce que j'ai dit au facteur : une stupide plaisanterie... En tout cas, il a de la suite dans les idées, ton Céleste — c'est son vrai nom, ça ? — parce que moi, j'aurais cessé depuis longtemps d'écrire à un malpoli qui ne répond jamais...

— Oué, c'est son vrai nom... Il n'avait pas ma nouvelle adresse...

— Parce que tu as une adresse à présent ! Heureuse de l'apprendre !... Et peut-on la connaître, cette fameuse adresse ?

— C'est sur la chaussée, plus bas...

— Parfait ! La prochaine fois, je dirai au facteur : « Dorénavant, vous serez gentil de déposer le courrier de M. Trullemarx à sa nouvelle adresse. Prenez bien note : c'est sur la chaussée, plus bas... »

— Allez, m'man... Je ne suis pas encore bien installé... Je passerai prendre le courrier régulièrement, je te jure.

*

* * *

— *Monsieur Lecteur... un anarchiste, certainement... Bon, pas le genre à faire péter le Parlement, non... plutôt le genre*

boule puante. Je suis sûr que c'est lui qui a dégonflé les pneus du 4x4 de Déke... Et les quatre en même temps, s'il vous plaît. Il fallait voir le Déke ! il voulait appeler la police.... il accusait tout le monde, même moi... ambiance kermesse !!... Mo il a pas pensé à monsieur Lecteur qui lisait tranquillement dans son coin comme d'habitude... pourtant il avait un drolle de sourire, je vous prie de croire. Non, j'ai pas de preuves... De toute façon, le Déke, il emmerdait tout le monde avec son bac de fri-meur.

*

* * *

« Bon, Trulle, je suis à Toronto, sur la trace de Bill G., le grand satrape de Microchiotte, pour mettre la deuxième couche... [...] Trulle, *joeng*, je suis à Los Angeles, Hollywood, tu vois le genre... la main me démange je dois garder mes forces et ma crème fraîche pour l'objectif que tu as deviné : le gros plein de muscles anabolisés, *hasta la vista, baby!* Va y avoir du sport ! [...] Rome - Vatican. Je t'écris de la chapelle Sixtine, le plafond est pas mal mais un peu chargé. Cette fois, c'est vraiment un gros coup. Je peux rien te dire, mais prépare-toi à rigoler. »

Il y en avait des pages et des pages du même tonneau... Je commençai à les lire à mes doryphores. Comme d'habitude, ils voulaient en savoir plus : « *Tu ne nous as jamais parlé de Céleste... C'est un ami à toi ?* » « *Est-ce qu'il est*

tout petit et bleu comme le petit Klein ? » « *Céleste ?... Il vient du ciel, alors ?* » Oh ! les gars, du calme... Oui, c'est un ami très cher, c'est lui qui m'a initié à l'exotisme indigène... Non, il a une taille normale, il est gras-souillet et tout rose... Du ciel ? Je ne sais pas. Peut-être... Je peux continuer la lecture ? Oui, je peux, mais ils veulent d'abord savoir où se trouvent Toronto, Hollywood et le Vatican : « *C'est loin du Kauwberg ?* » Les deux premiers, c'est en Amérique, l'autre à Rome, en Italie... Alors, vous êtes plus avancés ? « *On connaît bien l'Amérique, tu sais, c'est de là que viennent nos ancêtres* » « *Oui, du Colorado exactement.* » Oué, d'accord... Je leur explique le Vatican. Mais ils veulent aussi savoir ce qu'il fait dans ces pays lointains. Il entarte les pompeux cornichons, voilà ce qu'il fait. Bon, je vais vous montrer... « *Demoiselle ! Détiendriez-vous dans votre resserre un soupçon de crème fraîche et une miette de tarte ?* » Je confectionne une tarte à la crème miniature, l'envoie sur Accumulation primitive, qui se baisse, et atteins Capital global en pleine poire. « *Yiii ! c'est rigolo !* » « *Et c'est bon !...* » « *Fais-en encore ! On va jouer les Céleste !* » Comment leur refuser ce plaisir innocent ? Leur petite cage ressemble rapidement à un studio de la Keystone Company, à la différence que, ne pouvant se servir de leurs trop petites pattes avant, ils déposent la tarte sur leurs élytres et s'en servent comme d'une catapulte. Et ils visent bien, les bougres : Taux de profit m'en expédie une sur le nez, « *Tiens, pompeux cornichon !* » Il ne faudrait pas que ça dégénère... J'arrête le

combat en leur promettant qu'ils auront droit à une séance céleste tous les matins avant que les clients n'arrivent. Mais je tiens à mettre une chose au point sur le champ : on n'accuse pas les gens de pompeux cornichon à la légère, n'est-ce pas, Taux de profit ? c'est un qualificatif grave qu'il faut mériter. Je leur donne des exemples... « *Oui ! nous comprenons, c'est comme le carabe doré qui nous snobe parce que sa carapace est métallisée.* » « *En plus, cet assassin cherche toujours à nous croquer.* » « *Et il ne sait même pas voler, le pompeux cornichon...* » « *Ou comme Déke : sa voiture aussi a une carapace métallisée...* » « *Et lui non plus ne sait pas voler !* » « *Mais au moins il ne mange pas de doryphores !* » Ça suffit, inutile de mêler Déke à notre discussion. « *Bon, d'accord, tu n'es pas un pompeux cornichon... Mais, pour rire, comme dans les contes quand on a peur, on peut l'appeler comme ça ?* » Vous pouvez.

*

* * *

Céleste ! Tu ne m'as pas oublié. Comment ai-je pu croire qu'une amitié scellée dans la bière pouvait finir en eau de boudin ? Profite de l'exotisme à deux ronds des pays lointains, cher porcelet ! Bruxelles se racrapote, les *cavitches* ferment les uns après les autres, ils parlent même d'y interdire de fumer !... Sois prudent, Celle, ne t'attaque pas à de trop gros morceaux :

cette histoire de Vatican, je la sens pas, *kamerotje*. Voilà ce que je t'écrirais si tu avais une adresse, voilà ce que je te dirai si nous nous revoyons un jour.

*

* *

— *Monsieur Lecteur... J'aimais bien bavarder avec : il ne parlait pas beaucoup mais il avait de la conversation. Bon, je suivais pas tout, mais au moins c'était pas les bêtises habituelles. Je prenais ça comme de la poésie moderne ; enfin, c'est comme ça que je l'imagine... Il voyait tout, il enregistrait tout, et pour moi c'était drollement pratique parce que j'ai tendance à être un peu tête en l'air : « Rik, tu devrais racheter du pétrole, tu vas tomber à court. » « Rik, surveille tes comptes, tu as encore oublié de pointer trois bières, mais je te dirai pas à quelle table. ».* Je sais, les gens comprennent pas que je garde mon amitié pour monsieur Lecteur puisque, finalement, cette affaire m'a fait perdre des clients. Mais qui sait ce qui s'est vraiment passé cette nuit-là ? Pas moi en tout cas.

*

* *

« Emmène-nous au Kauwberg... » « Après tout, c'est notre pays natal... » « Oui, on a la nostalgie... » Comment avais-je pu être aussi égoïste ? Tout à mon

bonheur d'avoir trouvé des interlocuteurs attentifs, vifs et discrets, je ne m'étais guère soucié d'une des singularités de notre relation, qui m'apparaissait à présent comme une monstruosité : je maintenais ceux que j'appelais mes amis enfermés dans une minuscule cage et limitais leurs horizons visuel, auditif et olfactif aux murs nicotinisés du Trois Pigeons ; une double prison dont j'étais le geôlier tout puissant. Je n'étais pas le docteur Moreau, certes, j'acceptais l'exotisme de leur langage, ils disposaient en permanence de feuilles de pommes de terre et de datura fraîches... mais, ne nous voilons pas la face, je les avais déportés et coupés de leur vie coutumière ; je les soignais comme un maître esclavagiste choie ses bouffons domestiques ; ils me faisaient rire et rêver : leur détention n'avait d'autre but que mon plaisir... J'étais tombé bien bas... Oh ! oui, nous irons au Kauwberg, j'ouvrirai votre cage près du datura, je détournerai les yeux, vous irez rejoindre vos congénères, j'irai rejoindre les miens... Fin de l'histoire.

Nous y voilà.

« Mmmh ! ça sent le bouleau... » « Et le sureau... » « Et... et... mais oui ! ça sent le datura frais » « On va s'en payer une rentrée, les copains ! » Je les vois trépigner, je les entends froter leurs élytres... quelle excitation, petits bougres ! L'air de la liberté... l'heure de l'adieu. La cage est ouverte... Partez vite !

Je m'éloigne et lis quelques pages du courrier de Céleste ; les mots se brouillent, les phrases se mélangent. Mais je ne me

retournerai pas, même s'il me semble les entendre batifoler dans mon dos, alors qu'ils sont certainement déjà loin, loin de leur cage, loin du Trois Pigeons, loin de moi...

Et voilà que Lutte de classes se pose en vrombissant sur la lettre de Céleste et y effectue une danse endiablée : « *Regarde ! regarde !* » Regarder quoi ? un vol de doryphores s'élevant dans le ciel et s'y fondant ? Pourquoi rendre les adieux encore plus difficiles ? Au moins, le petit Klein a eu la délicatesse de disparaître en catimini... Bon, je me retourne. Les gredins ! ils ont bien préparé leur coup ! ils sont tous là, formant le cercle autour d'un malheureux carabe affolé par une pluie de mini-tartes à la crème : « *Tiens, espèce de carnivore doré !* » « *Tu fais moins le fier, maintenant, hein ? avec la carrosserie métallisée* » « *Pompeux cornichon ! pompeux cornichon !* »

Bon. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

« *Si on rentrait à la maison ?* » « *Oh ! oui, demoiselle me manque...* » « *Et Rik...* » « *Et Déke, yiii !* » « *Eh bien ? Tu en fais une tête !* »

Non, je pensais que... peut-être... Et puis zut ! vous avez raison, rentrons à la maison.

*

* *

— *Il y avait des sujets qu'il valait mieux éviter avec monsieur Lecteur, les Smaus par exemple ; une fois, il a dit au Sus : « Tu*

veux peut-être que je mette ma queue sur la table, comme en 42 ! »... tout ça parce que le Sus avait dit que les Juifs, c'est eux qui tiennent le monde avec leur argent... Alors, Lecteur : « C'est intéressant, ça, Sus, parce que, justement, je suis juif... » ; Sus : « Allez, Hannibal, tu n'as pas le type... » Bon, monsieur Lecteur n'a pas enlevé son pantalon, mais c'était moins une. Sur les pédés, c'était pareil ; il suffisait qu'on traite quelqu'un d'enculé pour qu'il intervienne : « Vous ne savez pas ce qui est bon... » Comme je vous le dis. Ou avec les bougnouls... Là, on avait droit à tout un cours : « Vous ne savez même pas ce que vous dites. "Bougnoul", c'est du wolof, une langue sénégalaise, et ça veut simplement dire "noir". » On ne peut pas dire qu'il était méchant, mais il avait un fichu caractère ; impossible de discuter normalement quand il était là.

*

* *

Je leur avais déjà lu trois ou quatre fois chacune des lettres de Céleste, et je percevais la lassitude s'installer chez mes petits amis, même s'ils ne s'en plaignaient pas : il leur fallait du neuf ; or le neuf m'insupportait. Évidemment, il restait un certain nombre de livres que nous avions partagé, le petit Klein et moi, et que je ne leur avais pas encore lus... mais oserais-je ?... Ne risquais-je pas une forme de rechute ou d'aggravation du mal qui me rongeaient depuis la magistrale et inquiétante démonstration de Rosa Luxemburg ? ne risquais-je pas d'entraîner mes

chers doryphores dans la même spirale désolante ? ou, plus vraisemblablement, de buter sur leur incompréhension face à des matières aussi conceptuelles et spéculatives ?

Ils aimaient les histoires d'hommes ?... Eh bien, j'allais leur en servir ! Il me paraissait toutefois nécessaire de procéder avec pédagogie. Attaquer *Le Capital* d'emblée, même en en suivant scrupuleusement la progression, était certainement un peu abrupt. Alors, pourquoi ne pas suivre l'ordre chronologique de ma propre initiation et commencer par les trois livres qui forment le viatique de l'apprenti marxiste-léniniste ?

Je courus donc chez monsieur Zigomar.

— Entrez, Trullemans, entrez...

J'eus de la peine à reconnaître la voix qui montait de derrière un amoncellement de rayonnages démontés, de livres empilés, de papiers éparpillés et de bibelots divers jetés à même le sol de ce qui avait été un bureau confortable : une voix blanche, éteinte. Pauvre monsieur Zigomar !... Ses cheveux étaient ébouriffés, sa barbiche en pétard, ses yeux hagards, ses mains agitées d'un tremblement fébrile...

— Je les cherche, Trullemans, je les cherche... Et je les trouverai, nom d'un petit bonhomme !

— Ne vous en faites pas, monsieur Zigomar. C'est pas grave...

— *Ce n'est pas grave*, Trullemans !

— Je vous ai rapporté les *Blanche-Neige*...

— Posez-les où vous pourrez ; aucune importance.

— ... et je me demandais... Vous n'avez jamais été étonné par la diversité des abats dans les différentes versions ?

— La diversité des abats ? Je ne vous suis pas, Trullemans...

— Vous savez, quand le chasseur revient de la forêt...

— ... avec le foie et les poumons d'un marcassin ; sauf dans la version de Walt Disney où il rapporte à la reine un cœur de biche.

— C'est exactement ce que ma mère m'a dit au moins cent fois. Eh bien, monsieur Zigomar, comment se fait-il alors que dans aucune des versions que vous possédez il ne soit question de marcassin ? On y trouve un foie et des poumons mais ce sont ceux d'un chevreuil, il y a aussi des rognons de blaireau, une rate d'ânesse, une cervelle de chevrette... et même le pancréas d'un dromadaire...

— Vous me faites marcher, Trullemans, pourquoi pas des testicules de doryphore ?

— Pourtant c'est bien ce qui est écrit.

— Nom de Dieu !... C'est extravagant !... Des rêves absurdes, des bouquins qui disparaissent... et maintenant un dromadaire clandestin ! Je déteste les dromadaires ! Décidément, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, Trullemans.

Dix-sept

Il resta prostré plusieurs minutes, balbutiant : « Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond... » Un spectacle navrant... Lui qui, quelques semaines plus tôt encore, montrait une si grande vivacité d'esprit, semblait avoir pris un sale coup de vieux. Je n'avais pu lui tirer un sourire, un pauvre sourire, qu'en lui demandant s'il possédait encore *Principes élémentaires de philosophie* et *Le manifeste du parti communiste* : « Vous au moins, vous tournez rond, Trullemans, en boucle même... Dans la pile d'extrême gauche comme il se doit... Vous serez content : je viens d'acquérir un exemplaire des pensées insondables du grand timonier, une maniaquerie de collectionneur... Comme ça, vous aurez la trilogie complète. Amusez-vous bien ! »

Et on s'amusa bien au Trois Pigeons. Il faut dire que j'avais décidé de commencer notre lecture commune par l'aigle de la

philosophie, Georges Politzer. Mes doryphores s'étaient installés studieusement comme à leur habitude mais à mesure que j'avancais dans le texte, je les voyais pouffer et se pousser du coude, ou plus exactement de l'abdomen. Quand j'en arrivai au Chapitre IV, « Qui a raison, l'idéaliste ou le matérialiste ? », l'hilarité devint générale. Tous étaient sur le dos et agitaient spasmodiquement leurs six pattes, se tapant sur le ventre. « *Autobus subjectif ! Yiii !* » « *Il est vraiment rigolo, ton Politzer !* » « *Oui, surtout qu'il est sérieux...* » « *C'est un pompeux cornichon objectif !* » Force est de constater qu'il y a de l'universalité dans la démarche de Georges Politzer : il est certainement le seul philosophe au monde à faire rire aux larmes humains et doryphores confondus.

Mao Tsé-toung les laissa perplexes : « *Sans vouloir te vexer, on ne comprend pas où il veut en venir...* » « *On dirait un catalogue...* » « *Je ne sais pas si on dit ça chez les humains, mais il a les idées plates...* » Et ils devinrent sarcastiques quand je leur lus ce que j'avais toujours considéré comme la perle du *Petit livre rouge* :

« Lorsque des nuages ont assombri le ciel, nous avons fait remarquer que ces ténèbres n'étaient que temporaires, qu'elles se dissiperaient bientôt et que le soleil brillerait sous peu. » (*La situation actuelle et nos tâches*)

« *C'est malin ! même les doryphores séniles savent cela...* » « *Même nos larves...* » « *Même les limaces, qui n'ont qu'un petit cerveau tout mou...* » « *Même*

Déke, peut-être... » Je n'eus pas le cœur de leur en faire subir davantage.

Avec *Le manifeste du parti communiste*, les choses se passèrent tout autrement : ni commentaires, ni remarques acerbes, ni éclats de rire ; je lisais dans un silence recueilli. Tellement recueilli qu'un doute m'effleura : ne s'étaient-ils pas endormis ? « *Mais non, continue...* » Encouragé, je le leur lus d'une traite, y compris les sept préfaces. « *Ça, c'est vraiment bien !* » « *Oui, mais on reste sur sa faim.* » « *Est-ce qu'ils ont écrit d'autres livres ?* » Si vous saviez... Mais vous saurez.

*

* * *

— Monsieur Zigomar ?

— Entrez, Trullemans. Ne faites pas attention au désordre...

Ce n'est pas du désordre, monsieur Zigomar, c'est un foutoir monumental ! Toute la maison est sens dessus dessous ; les placards sont béants, les tiroirs renversés, les commodes vidées... et leur contenu gît pêle-mêle sur le plancher. Le canapé est démonté et monsieur Zigomar s'acharne à présent sur un matelas qu'il a entrepris d'éventrer dans le sens de la longueur à l'aide d'un gros couteau éminceur.

— Monsieur Zigomar !!...

— Ils doivent bien se cacher quelque part, ces *rotte* bouquins !...

— On vous les a peut-être volés... ou empruntés...

— Absurde, Trullemans. Rien d'autre n'a disparu et ce ne sont quand même pas des incunables, *Ferdoeme* !... Et il n'y a que vous, vous seul, Trullemans, vous m'entendez, à qui je prête mes livres...

Il faisait peur à voir. Son visage était hâve, creusé et envahi par une barbe hirsute, un rictus lui tordait les lèvres, sa chemise était maculée de taches d'œuf, de café, de sauce tomate et de Dieu sait quoi d'autre, son pantalon tirebouchonnait, sa voix tenait du glapissement et, de toute évidence, son vocabulaire se relâchait.

— Ne vous en faites pas, monsieur Zigomar, ce ne sont jamais que quelques livres...

— Je me contrefous de ces bouquins, Trullemans ; c'est leur disparition qui me rend dingue ! Vous comprenez cela ?... Les mots tombent et se tordent... les frères Grimm sont devenus fous – j'ai vérifié, vous avez raison –... des livres s'évanouissent... Non, vous ne pouvez pas comprendre. Bon, vous n'êtes certainement pas venu pour entendre les radotages d'un vieil homme...

— *Mo* non, allez, vous n'êtes pas si vieux ; mais vous prenez tout ça trop au tragique, et puis vous vous négligez, voilà... Je venais voir si vous pourriez me prêter *Le Capital*...

— Mais qu'êtes-vous en train de fabriquer, Trullemans ? Vous avancez à reculons, bordel de merde ! Le monde est peut-être en train de s'écrouler et vous, vous dansez comme à

Echternach⁴...

— ... C'est pour mes nouveaux amis...

— Tenez, prenez tout le merdier : *Livre I, Livre II, Livre III* et en prime *L'accumulation du capital* et *Critiques des critiques* de Luxemburg ! Et ne me les rendez pas ! C'est trop facile d'être un prolétaire de la lecture... Il est temps que vous aussi preniez des responsabilités.

— Merci, monsieur Zigomar.

*
* *
*

Cette fois, on ne rigole plus. Ma petite classe s'est confortablement installée. Je les ai prévenus : ce sera long et ardu. Je respire un grand coup et commence :

« La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une immense accumulation de cochonneries. »

Nom de Dieu !

« *Pourquoi tu l'arrêtes ?* » « *Allez, continue...* »
« *Oui, ça commence plutôt bien.* » « *Que se passe-t-il ? Tu es malade ?* »

Je ne suis pas malade, mes frères coléoptères, je suis hébété, interloqué, stupéfié... J'ai le vertige, voilà. Vite, le deuxième

⁴ Dans cette petite ville luxembourgeoise a lieu chaque année une procession religieuse dansée d'une extrême lenteur.

paragraphe :

« La cochonnerie est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce. »

Troisième paragraphe : cochonneries ; quatrième : cochonnerie et cochonneries ; sixième : cochonnerie... Miyaar de *têtes* ! ce n'est pas une coquille isolée mais récurrente... Il s'agit pourtant de la traduction des Éditions sociales, celle que nous employions à Luttés prolétariennes... celle dans laquelle nous avons suivi pas à pas les métamorphoses de la marchandise. De la *marchandise*, pas de la *cochonnerie*, je suis formel ; le mot est distinctement gravé dans ma mémoire livresque, et celle-ci ne faillit jamais.

J'explique l'origine de mon trouble à mes doryphores qui s'impatientent : « *Ce n'est pas très grave...* » « *Après tout, quand elles s'accumulent, les marchandises ne deviennent-elles pas des cochonneries ?* » Ils n'ont pas tort, et ça ne nuit pas vraiment à la compréhension du texte, d'autant que, je m'en assure en feuilletant rapidement l'ouvrage, « marchandise » semble être le seul mot caviardé du texte original. Et, subitement, mon rêve de cette nuit s'invite sans crier gare... Dans la pluie de mots ineptes que j'ai regardés tomber et disparaître sans pouvoir en retenir un seul, ne subsiste-t-il pas cependant le souvenir évanescent de mots comme « marchonnerie », « cochodise » ou « comarchise » ?... Zigomar a raison, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond... Lui parlerai-je de ce qui se passe dans son exemplaire du *Capital* ? Cela ne

risque-t-il pas de faire sombrer le pauvre homme dans des abysses encore plus sombres ? Quoi qu'il en soit, j'informe mes doryphores que je substituerai systématiquement à la cochonnerie fautive la marchandise originelle. Il est de ces cas où l'éthique doit prendre le pas sur la littéralité.

*
* *
*

Mes doryphores se montrèrent insatiables ; nous faisons jusqu'à quatre séances de lecture par jour, au pas de charge. En trois mois, le Livre I était bouclé. Où en étaient les camarades de Luttés prolétariennes ?... « *Ah ! maintenant, on comprend mieux les humains.* » « *Oui... vous vous êtes fourrés dans un fameux guêpier !* » « *On s'en doutait un peu, note... les vibrations du monde ne sont guère rassurantes depuis deux cents ans.* » « *Mais on n'avait pas de vision d'ensemble...* » « *Il y a une suite ?...* » Oh ! que oui ! elle s'appelle même le *Livre II*, figurez-vous. Et je vous y attends...

Cette fois, la lecture fut plus laborieuse. Régulièrement mes doryphores me demandaient de faire une pause et discutaient entre eux avec animation (je n'ai jamais réussi à les comprendre lorsqu'ils parlent entre eux ; il semble que dans ce cas leur langage soit plus intuitif, ou abrégé, ou fasse appel à certaines phéromones indétectables par notre odorat défaillant ; les trépidations de leurs antennes paraissent également jouer

un rôle dans ces conciliabules) ; il leur arrivait de me faire relire un paragraphe plusieurs fois de suite.

Bref, le *Livre II* nous prit trois mois de travail assidu. Quand je le refermai, nous étions tous en piteux état ; j'étais pour ma part repassé par toutes étapes que nous avons traversées, le petit Klein et moi, m'acharnant à nouveau sur ces foutus tableaux, m'irritant de certains raccourcis qui cachaient mal un tour de passe-passe ou de conclusions qui tenaient davantage de l'assertion, voire de la profession de foi, que de la démonstration ; quant à mes doryphores, le délabrement général de leur aspect indiquait qu'ils avaient dû forcer sur le datura et les gouttes d'Orval que je leur avais prodiguées sans compter.

*

* *

— C'était un gentil garçon, le Lecteur, allez... Tenez, moi, je suis vieille... non, non, menneke, ne dis pas le contraire... et j'ai difficile à marcher. Bon, il avait toujours son nez dans ses livres, ça tu sais, pourtant quand je revenais du magasin, il me voyait arriver de l'autre côté de la chaussée et il traversait pour prendre mon sac et m'accompagner au Trois Pigeons où j'allais toujours prendre ma demi-gueuze après les commissions : « Viens, bomma, je tiens ton sac, et attention à la bordure. » Tout de suite après il retournait à son livre et il disait plus rien... Et c'est le seul qui venait m'aider, tu m'entends ! Oué. Les autres, ils me voyaient jamais sauf quand je poussais la porte :

« Oh ! bomma ! il fallait appeler ; je serais venu t'aider... » Hypocrites ! Comme si moi j'allais crier dans la rue comme une folle ! J'ai quasiment ma dignité, non ? C'est tout ce que j'ai à dire.

*

* *

« Dis, tu es sûr que c'est le même qui a écrit les deux livres ? » « On se demande... » Vous avez raison, ce n'est pas tout à fait le même... Je vous explique...

« Oui, ça manque de rigueur... » « ... Il est évident que le capital global ne peut pas s'accroître indéfiniment s'il n'y a plus que des prolétaires et des capitalistes... »

Nous y voilà ! Dire qu'il nous a fallu des mois, à Klein et moi, pour arriver aux mêmes conclusions... Que diriez-vous d'un petit coup de Rosa à présent ?

Je vous passe les détails de cette nouvelle lecture collective... Qu'il me suffise de dire que *L'accumulation du capital* fut un grand moment d'excitation doryphoresque : antennes bourdonnantes, élytres frémissants, rondes, danses et saltos aériens...

*

* *

Nous en étions là : mes doryphores adhéraient sans réserve aux conclusions de Rosa Luxemburg... Mais la question qui m'avait taraudé et plongé dans la mélancolie restait entière : quel est alors le destin du monde ? Est-il condamné à être transformé, jusque dans ses molécules les plus insignifiantes, en moyens de production et en forces productives, le tout sur fond de sales petites guerres, de coups tordus, de massacres et d'expropriations pour s'emparer des ressources qui subsistent ? Est-il condamné, finalement, au grand essoufflement, à la grisaille générale, à la disparition de ses moindres parcelles d'exotisme, de surprises, de merveilles et d'aventures ? Les hommes et les femmes erreront-ils, le corps et le cerveau vides, dans un monde parfaitement lisse ? Comprenez-vous ?

« Nous comprenons. » « Vous êtes vraiment mal partis... » « Mais le destin du monde ne dépend que de la cosmologie... » « Pour la vie ce ne sera qu'une péripétie de plus, comme ce vilain astéroïde qui a éliminé nos frères dinosaures... » « ... Mais pas les doryphores... » « Évidemment, l'humanité ne sera plus qu'une bande de pauvres bipèdes inoffensifs... » « ... dont le souvenir sera bientôt recouvert par les autres vivants. » « Mais on compatit. »

De la compassion... On est foutus et les doryphores compatissent !... Foert !

« Et mon homonyme, le prolétariat ?... Il semble que Marx pensait qu'il pouvait renverser la situation, non ? »

Vous mettez le doigt dessus. C'était un point de désaccord entre le petit Klein et moi. Comment vous dire ? Il a tout de suite senti que quelque chose clochait dans le Livre II, et la lecture de Rosa l'a bouleversé, le plongeant à la fois dans une grande excitation et un profond pessimisme. Il pensait que le salariat a tellement dilué le prolétariat que celui-ci ne peut plus renverser la vapeur. Mais il ne baissait pas les bras, il cherchait d'autres solutions... Si vous aviez vu sa chambre ! les murs étaient couverts d'équations, de flèches, de symboles... Et tout a disparu ! La dernière fois que j'ai pénétré chez lui, les murs étaient nus. C'était d'un triste ! Quand je pense au travail que ses griffonnages – il écrivait très mal, vous savez – représentaient... Ah ! s'il était encore là !... Peut-être a-t-il continué ses recherches ?... peut-être a-t-il enfin trouvé une solution ? Comment savoir ?

« Et si on retrouvait le petit Klein ? » « Oui, on aimerait vraiment connaître ton ami... » « Et puis, qui sait ? aujourd'hui, il a peut-être trouvé comment sauver l'humanité. »

Je vous ai déjà dit qu'il a disparu, chassé de son logis par le capital foncier...

« Pas grave !... » « Oui, on est malins, tu sais ? » « Très... on peut voler loin... » « Et on est tout petits, on passe inaperçus... »

Vous reviendrez ?

« Bien sûr... » « Avec le petit Klein. »

Qu'il en soit ainsi.

*

* *

— *Sa façon de regarder les enfants me plaisait pas. D'ailleurs, j'interdisais toujours à ma fille d'aller jouer près de sa table, on en voit tellement de nos jours... Dieu sait ce qu'il y avait comme cochonneries dans ses livres... Et lui : « Viens, ma chérie, je peux te lire une histoire si tu veux... » Vous voyez le genre... Ou alors il les attirait avec ses sales bêtes... on vous a dit qu'il avait toujours des bêtes avec ? Ah ! vous savez... Une fois, ma gamine, elle a touché après... Elle a pris une bonne rammeling et le soir je lui ai fait prendre un bain avec de la Javel dedans, non peut-être...*

*

* *

C'est beau, un vol de doryphores dans le soleil couchant... Ils décollèrent à tour de rôle depuis une feuille haute du datura où ils m'avaient demandé de les conduire : il leur fallait un remontant avant d'entreprendre leur quête. Une fois regroupés en formation, ils firent trois tours de piste à basse altitude, me frôlant de leurs élytres déployés, effectuèrent trois tonneaux en guise d'adieu et s'évanouirent dans le ciel du Kauwberg. Je gagnai mon bouquet de bouleaux, presque un bosquet à présent. J'étais seul.

Je restai sur le plateau du Kauwberg jusqu'au lever de la lune avant de reprendre le chemin du retour, ma petite cage vide à la main. J'aperçus au loin la lumière filtrant à travers les rideaux du Trois Pigeons, fanal tremblotant pour le voyageur éperdu que j'étais. Je poussai la porte comme un matelot en ribote, le pas chaloupé, chavirant deux chaises avant de m'effondrer à ma table.

— Monsieur Lecteur ! vous êtes tout blanc !

— Ce n'est rien, demoiselle, un simple coup de mou... Servez-moi un remontant houblonné, je vous prie.

— Je vous apporte une Orval tout de suite, monsieur Lecteur. Je vous mets un coup de lustre ?

— Pas de lustre ce soir. La tour de contrôle veille dans la pénombre à l'écoute du vol de nuit...

— Vous me faites peur, monsieur Lecteur !...

Son regard tomba sur la cage vide :

— Mon Dieu ! Et vos petits protégés ?

— Ils sont en mission, demoiselle.

Je ne lus pas une ligne ce soir-là.

*

* * *

Mais je rêvai !

Jamais je n'avais autant rêvé, jamais mes rêves n'avaient été aussi prégnants... Les simulacres de mots arrivaient par bourrasques, un blizzard alphabétique qui venait me gifler et

me transir. Pire, lors de mes nombreux réveils, malgré mes yeux grand ouverts, la dégringolade continuait, parfaitement nette, plusieurs minutes, avant de finalement s'estomper. Nette, mais absconse. À peine si quelques mots de ce lexique chimérique avaient une vague familiarité avec la langue ; je relevai un « dramoreuil », une « blairette » et... un « Zagomir » ! Nom de Dieu ! l'allusion était évidente.

De grand matin, je prenais le tram, direction Zigomar. Dans son délabrement mental ne m'avait-il pas parlé de rêves et de mots tordus ?... Je n'en avais malheureusement plus qu'un souvenir flou, et le pauvre homme n'était peut-être plus en état de produire la moindre pensée cohérente....

*

* *

— Oué, quand j'ai appris, j'étais effondré. Et aujourd'hui encore, j'arrive pas à y croire. Ce qui me fait le plus enrager, c'est que j'ai rien vu venir ; j'aurais peut-être pu l'aider, je sais pas, lui payer un verre, le reconforter, quoi. Bon, c'était pas vraiment un ami — je sais pas s'il en avait... —, mais, comment je vais dire, j'aimais bien le voir lire tranquillement, c'était... reposant, comme un chat roulé en boule, allez. On entrait, il lisait, on sortait, il lisait : on savait qu'on était au Vieux pige. Je continue à fréquenter l'endroit mo ce sera plus jamais la même chose. Je sais pas comment expliquer, mo c'était comme si monsieur Lecteur, il lisait pour nous. En tout cas, moi, je me sentais plus

instruit en sortant de ce cavitche. Maintenant, y en a encore qui lisent... mais quoi ? la page des sports de la Dernière heure, les promotions de chez Lidl... C'est pas avec ça qu'on deviendra plus malin !

Dix-huit

— Ah ! Trullemans ! Vous tombez à pic. Ne restez pas planté là...Venez !... Et faites attention où vous posez les pieds, *ferdoeme* !

Pétard ! Si vous croyez que c'est facile de slalomer dans ce qui reste de votre appartement, monsieur Zigomar ! Et que se passe-t-il ? La dernière fois vous étiez en plein marasme, et voilà que vous galopez comme un jeune homme... avec une barbe de trois jours et en pyjama, il est vrai.

— Allons, mon garçon, du nerf... Approchez et regardez.

— Vous les avez retrouvés !...

— Comme vous voyez. Ils sont tous là : *Histoire de l'écriture, Écriture et linguistique, Généalogie de l'écriture...* – ceux-ci, vous les connaissez – et *Die Entzifferung alter Schriften und Sprachen, Writing Systems: a Linguistic Introduction,*

Geschichte der Schrift in Bildern... Tous, je vous dis.

— Quel soulagement pour vous !...

— Affirmation précipitée... Ouvrez-en un ! Au hasard, ça n'a pas d'importance.

Je m'exécute. Miyiaar de nom de Dieu ! Sous la couverture, les pages sont parfaitement blanches : pas une lettre, pas un mot ! même la pagination a disparu...

— Et ils sont tous dans le même état ?

— Tous ! Trullemans, tous ! gommés, effacés, javellisés, désintégrés, atomisés !...

— Mais... que s'est-il passé ?

— Comment voulez-vous que je le sache, *potfermile* ! Et attendez le plus beau : j'ai appelé mon vieux confrère Pullinckx, il possède une édition rare de *Geschichte der Schrift in Bildern*...

— Et alors ?

— Pareil. La couverture est intacte mais à l'intérieur rien, *buls, niks, snol, nada*... blanc comme un suaire.

— Nondedju !

— Comme vous dites si bien... Et je viens d'avoir mon vieil ami Stengers, l'éminent historien, au téléphone : les deux cent vingt-trois livres qu'il possède sur le sujet ont subi le même sort. Il a failli faire une attaque !

— Ouille ! Ouille !

— Je vous avais dit que quelque chose ne tournait pas rond, mais qui écoute encore Zigomar ? il sucre les fraises, il devient gâteaux, le pauvre vieux...

— Personne ne pense ça, monsieur Zigomar !

— Mon œil ! Bon, et vous, quelles nouvelles ? meilleures, j'espère.

— Pas vraiment...

— *Ferdoeme ! Ferdeke et Fermile ! ... Ça continue comme ça jusqu'à la fin ?*

— Jusqu'à la fin, monsieur Zigomar... et c'est le seul mot qui a été dénaturé, j'en suis sûr.

— Oué, votre sacrée mémoire... Levez-vous, Trullemans ! vous êtes assis dessus. Voilà, j'étais sûr qu'il était dans cette pile : *Le Capital, Livre I*, édition française de 1930, traduit par Molitor. On va pouvoir comparer... Miyiaar de têtes en plâtre ! « Cochonneries », « cochonnerie » et « cochonneries. » On est droldement dans le caca, Trulle ! Et *Le manifeste* ?

— Intact.

— Intact ? Vous êtes certain ? Ça ne colle pas...

— Je m'en souviens très bien.

— Je m'incline... Il y a combien de temps ?

— ?...

— ... que vous l'avez lu, Trulle ?

— Ben, quand vous m'avez prêté la sainte trilogie...

— Ça fait donc six bons mois...

— Oui, à peu près.

— Vous l'avez avec vous ?

— Non, je voulais vous le rendre la dernière fois mais vous étiez...

— ... dans les barflattes, oué. Attendez. Je dois l'avoir dans

l'édition de Moscou en langues étrangères... Levez-vous, bon sang !... Je l'ai... Où se trouve la première occurrence de « marchandise » dans *Le manifeste* ?

— Premier chapitre, septième paragraphe.

— Hmm... six, sept... j'y suis : « ... la multiplication des moyens d'échange et, en général, des cochonneries donnèrent un essor jusqu'alors inconnu au négoce... » Je m'en doutais... Deuxième ?...

— Même chapitre, paragraphe vingt-sept.

— ... Voilà : « Ces ouvriers, contraints de se vendre au jour le jour, sont une cochonnerie, un article de commerce comme un autre... » Inutile d'aller plus loin... En tout cas, c'est du beau travail ! aucune trace visible des substitutions, ni gommage ni grattage... Rien d'autre à signaler, Trulle ?

— Ben, en fait, je venais vous consulter à propos de certains rêves, mais je ne suis pas sûr que...

— Bordel de merde ! et vous ne me dites rien ! Quel genre de rêves ?

— Des mots insensés qui tombent comme les pâtes dans la soupe alphabet...

— Des mots comme « marchonnerie », « cochodise » ou « comarchise » ?

— Oui, ceux-là, je les ai repérés à cause de...

— ... de ce qui se passe chez Marx. Nom de Dieu ! voilà des mois que je fais des rêves du même acabit, des mots sans queue ni tête qui chutent et se tordent... Et la nuit passée, dans ce fatras inepte, en voilà trois qui, tout en n'existant pas, me

semblent presque familiers...

— « Marchonnerie », « cochodise » et « comarchise »...

— D'autres mots vous reviennent ?

— Cette nuit, j'ai vu « dramoreuil », « blairette » et, excusez-moi... « Zagomir ». Alors, j'ai décidé de venir vous voir...

— Et vous avez bien fait. Passons sur « Zagomir »... c'est transparent. Bon, vous avez dit « dramoreuil » et « blairette »... « Dramoreuil », « dramoreuil » ? Ça me dit quelque chose... Taisez-vous !... *Godfermiyaar* ! Dramo... drama... dromadaire-chevreuil ! Et « blairette » : blaireau-chevrette. Quatre des animaux du bestiaire modernisé des Grimm !

— Oué !!! les abats de Blanche-Neige !...

— Vous avez déjà été à la bibliothèque Royale ? Bon. Rendez-vous immédiatement à la salle des catalogues et examinez toutes les éditions existantes de Blanche-Neige... Moi, je file au musée d'Art et d'histoire : j'y connais un expert en livres anciens... Bien, connaissez-vous un endroit discret où nous puissions nous retrouver pour faire le point ?

— C'est-à-dire que... j'habite une petite chambre au-dessus d'un café de quartier. Dans la salle, personne ne s'intéressera à nous — je fais partie du paysage — et personne ne pourra entendre de quoi nous parlons, à cause du bruit...

— Un lieu public, parfait... Assez traîné ! En chasse !... Vous avez une montre ? Quelle heure avez-vous ?... Je règle la mienne... On se retrouve à vingt et une heures précises, au rapport !... Écrivez-moi l'adresse sur ce bout de papier... Allez ! allez ! en route mauvaise troupe...

— Monsieur Zigomar ?... Vous ne passeriez pas un pantalon ?

*
* * *

— *Si j'ai remarqué quelque chose de spécial ?... Mo tout le monde était spécial au Trois Pigeons ! Évidemment, monsieur Lecteur, il était plus spécial que les autres... je suppose que vous le savez. Bon, attendez ; je réfléchis... Oué, je me souviens d'un truc spécial, si on veut : pendant une bonne semaine, juste avant l'accident, parce que moi, j'appelle ça un accident, la cage où il tenait ses bêtes est restée vide. Ça faisait pitié de le voir comme ça, en train de parler tout seul. Quand je lui ai demandé quoi, il a répondu : « Ils sont en mission ; ils vont bientôt revenir... » Mo ils sont jamais revenus. Des doryphores en mission... Si vous connaissez quelque chose de plus spécial...*

*
* * *

— Bravo ! Trullemans. L'endroit est parfait : au fin fond de nulle part, bruyant à souhait... et j'ai remarqué qu'on pouvait discrètement sortir par derrière en cas de besoin... Alors ? à la Royale ?

— J'ai consulté toutes les versions disponibles de Blanche-

Neige, soit quatre cent vingt-sept. Bon, je prends mes notes... La répartition des animaux est la suivante : biche, trois – des ersatz de Disney – ; marcassin, zéro ; chevreuil, quarante-huit ; blaireau, septante-six ; ânesse, soixante-six ; chevrette, septante-cinq ; et dromadaire, cent cinquante-neuf. Pour les organes, le compte est identique puisque le cœur est toujours associé à la biche, le foie et les poumons au chevreuil, les rognons au blaireau, la rate à l'ânesse, la cervelle à la chevrette et le pancréas au dromadaire.

— Beau travail, Trullemans ! Résumons. Le marcassin original est passé à la trappe mais le foie et les poumons ont été conservés et récupérés par le chevreuil, la biche est résiduelle, et les autres bestioles et organes se répartissent à peu près équitablement avec une prédominance de cette sale bête de dromadaire et de son pancréas. Finalement, il y a une certaine cohérence dans l'incohérence.

— Mais pourquoi tant de dromadaires ?

— Je n'en sais foutre rien, Trulle ! je hais ces animaux prétentieux ! Pour le moment contentons-nous de rassembler les faits... Vous avez un double de vos notes ?

— Non, mais je peux...

— Non, malheureux ! Jamais de doubles. Donnez-moi votre bloc-notes, il faut centraliser les informations.

— Si vous permettez, monsieur Zigomar, je ne crois pas qu'il soit prudent que vous les conserviez chez vous, pas plus que moi chez moi d'ailleurs...

— Vous avez raison... On va louer un coffre.

— Ou confier le tout à quelqu'un de sûr. Je pense à la patronne, demoiselle Cathy. Elle est serviable, m'a à la bonne et, surtout, elle est discrète...

— Bien vu... Qui penserait qu'elle soit notre dépositaire ? Vous lui parlerez... À moi maintenant. Comme je le redoutais, nous avons affaire à de vrais artistes ; Vanklakmoechbeek, l'expert que j'ai consulté, est formel : les livres que je lui ai présentés ne présentent aucune trace d'altération mais il ne peut se prononcer sur leur datation. Suite des opérations pour demain : vous retournez à la Royale ; même topo qu'hier mais vous vous attaquez à Marx ; quant à moi, j'ai rendez-vous avec l'excellent docteur Koekeback, qui eut son heure de gloire lorsqu'il révéla, après délai de prescription, que la bible à quarante-deux lignes de Johannes Gutenberg acquise une petite fortune par le musée de Melbourne avait été confectionnée de ses blanches et habiles mains ; pour preuve de ses dires, il indiqua l'existence d'une ligature, page 394, absente des quarante-huit autres exemplaires connus. Un artiste, lui aussi... Bon, à demain, même heure, même endroit. Décidément, j'aime bien ce *cavitche*. Vous avez bon goût, Trullemans.

*

* * *

— *C'est quoi exactement, la question ?... Juste pour discuter un peu ?... Bon, de quoi vous voulez parler ?... D'Hannibal Lecteur ? Je m'en doutais... Le problème c'est que je sais de rien*

sur lui. Un jour, il est entré, il s'est assis, il a pris une Orval, et il a commencé de lire. Le lendemain, il a fait pareil... et il a continué comme ça jusqu'à la fin, si on peut dire. Un homme sans histoire, si vous voulez. Mo j'en dirais pas autant de l'autre, le vieux pei, celui qui a débarqué quelques jours avant le grand bazar... Zigomar, qu'il disait s'appeler... tu parles d'un nom ! Un drolle de coco... toujours débraillé... Il arrivait tous les soirs à neuf heures, montre en main, s'asseyait à la table d'Hannibal et commençait son cinéma : un coup d'œil à gauche, un coup d'œil à droite... un vrai conspirateur ! d'ailleurs quand il parlait il mettait toujours la main devant sa bouche pour pas qu'on pouvait deviner ce qu'il disait... Le plus comique, c'est quand il allait aux toilettes ; il pissait, bien sûr, mais ce qui l'intéressait surtout c'était de s'assurer que la porte de derrière était ouverte comme d'habitude ; je le sais parce que je m'amusais à le suivre de temps en temps... J'ai pas de conseil à vous donner mais moi, je m'intéresserais à ce soi-disant Zigomar.

*

* * *

— Au rapport, Trullemans.

— Est-ce qu'on ne prendrait pas un verre d'abord, monsieur Zigomar ? histoire de ne pas se faire remarquer...

— Et de se chauffer les neurones, n'est-ce pas ?... Eh bien, je prendrai une demi-gueuze. Elle est bonne ici ?

— C'est de la vraie, de la Wets, de Rhode-Saint-Genèse...

La brasserie a fermé, comme presque toutes celles du coin, mais j'ai négocié l'achat d'un stock pour Rik juste avant.

— Vous êtes un esprit prévoyant, Trullemans... et un connaisseur !

Monsieur Zigomar va mieux, son vocabulaire s'améliore... mais son ton reste cassant et autoritaire. Peut-être a-t-il été adjudant dans sa jeunesse ? Après tout, je ne connais rien de sa vie...

— Un nectar, Trullemans !... Bon. Et Marx ?

— « Cochonnerie » partout...

— Ils sont forts, *Godverdoeme* !

— Oué, mais ce n'est pas tout... La plus-value aussi a disparu ! enfin, elle est devenue « petite commission »...

— Vous êtes certain ?

— Monsieur Zigomar !...

— Oué, oué, je sais... Partout ? Dans tous ses livres ?

— Dans le Livre I, en tout cas. Dans *Le manifeste* non, puisqu'il n'y utilise pas encore le concept... Je n'ai pas eu le temps de vérifier les autres ouvrages.

— Votre exemplaire !

— ?...

— Du Livre I ! Quand vous l'avez relu, la plus-value était intacte, non ?

— Compris... Je cherche le passage... Section II, chapitre IV, dix-septième paragraphe : « Cet excédent, ou ce surcroît, je l'appelle petite commission »... *Nondedju* ! on a modifié mon exemplaire aussi ! Et il n'a pas quitté ma chambre !...

— Inutile de crier, Trulle ! de la discrétion, miyiaar ! Ceci dit, je partage votre effroi... Nous n'avons plus affaire à des retouches ponctuelles mais à un processus continu...

— Oué, monsieur Zigomar, ça sent mauvais... Et votre faussaire de génie ?

— Il est catégorique : il ne s'agit pas de faux ; le carbone 14 et l'analyse de l'encre et du papier montrent que les différentes éditions que je lui ai soumises sont sorties de presse l'année indiquée en page de garde...

— Ouille ! Ouille !

*

* * *

— Je reviens de la Royale ; j'ai continué sur Marx...

— ... et ?

— Confirmation. Plus de marchandise ni de plus-value ; de la cochonnerie et de la petite commission partout, que ce soit dans *Critique de l'économie politique*, dans *Salaires, prix et profit* ou dans le Livre III du *Capital*... à noter que dans sa longue préface au Livre II, Engels reprend les mêmes termes. En outre, j'ai vérifié dans mon exemplaire, Rosa Luxemburg n'est pas indemne : substitution identique dans *L'accumulation du capital*.

— Évidemment, c'est l'ensemble du corpus marxiste qui est touché ! Le salopard ! aucune théorie ne peut résister à quelques retouches habilement distribuées.

— Oué... C'est comme les rivets d'un avion ; vous en enlevez un, rien ne se passe ; puis deux, puis trois, puis quatre, il ne se passe toujours rien ; mais il y a un seuil où l'appareil se désintègrera... et si vous choisissez bien les rivets, vous pouvez abaisser considérablement ce seuil.

— Et la théorie part en vrille...

— Mais pourquoi le marxisme ?...

— N'oubliez pas Blanche-Neige ni ce qui est arrivé aux ouvrages sur l'histoire de l'écriture ; c'est une attaque tous azimuts... J'ai par ailleurs réactivé un ancien réseau de correspondants de toutes disciplines, leur demandant d'être attentifs à la moindre anomalie qu'ils remarqueraient ; vous serez sans doute intéressé de connaître la nouvelle version de Josué 6, que le vénérable Jones, grand spécialiste presbytérien des textes bibliques, vient de me communiquer.

— Josué 6... C'est la prise de Jéricho, non ?

— Exactement. Vous vous souvenez du quatrième verset ?

— Bien sûr : « Sept prêtres porteront sept trompettes en corne de bélier en avant de l'arche. Le septième jour, vous tournerez sept fois autour de la ville, et les prêtres sonneront des trompettes. » Je cite l'édition Osty.

— Toujours aussi impressionnant, Trullemans ! C'est bien ça, des trompettes en corne de bélier, autrement dit des *shofars*, l'instrument rituel des Hébreux... Eh bien, figurez-vous que les prêtres d'Israël sonnent à présent à présent de la cornemuse... et dans la traduction de Chouraqui de la cabrette !

— *Ferdoeme* !

— Oui. Nous sommes bien loin du marxisme... Vous en voulez une dernière pour la route ? Accrochez-vous. Rappelez-vous Mathieu 22, 20-21, Marc 12, 16-17 ou Luc 20, 24-25...

— Oui, quand Jésus répond aux Pharisiens « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

— Dépassé, Trullemans ! dépassé ! Aujourd'hui, vous lirez : « Rendez donc à Zigomar ce qui est à Zigomar... » Amusant, non ? Et le plus intéressant, voyez-vous, est que mon informateur, Jones, m'écrit : « Il y a quelque chose qui me semble clocher dans ces versets... Qu'en pensez-vous ? » Ce que j'en pense, c'est que Jones lui-même est incapable de réfléchir au-delà de ce qui est écrit. Et attendez ! J'ai appelé un vieil ami trotskiste pour l'interroger sur la cochonnerie et la petite commission... Sa réponse : « Je ne vois vraiment pas où il y a un problème. »

— Mais enfin, c'est évident...

— Pour les rares personnes qui ont une mémoire phénoménale des textes comme vous ou, dans une moindre mesure toutefois, comme moi. Les autres n'y voient que du feu et avalent sans hésiter les nouvelles versions, qui deviennent des éléments constitutifs de leurs raisonnements : sur le plan littéral, tous les mots se valent ! Alors, Trullemans, combien de rivets devront sauter avant que tout raisonnement devienne abscons ? Et dans quels domaines ? parce qu'ils ne s'arrêteront pas là. Bientôt ce seront la biologie, l'électronique, la mécanique, la sociologie... que sais-je ? qui seront frappées. Non, Trulle, la cible n'est pas le marxisme, ni Blanche-Neige, ni

la théologie... La cible, c'est l'écrit en tant que tel, la mémoire de l'humanité, le support de la raison ! Nous sommes en guerre, Trulle !... et nous ne savons pas qui sont les ennemis, où ils se cachent ni comment ils agissent.

— Pas sûr... Ils laissent des indices, monsieur Zigomar ! et des indices à notre intention... Sinon pourquoi nous alerter par des « marchonnerie », « cochodise » ou « comarchise » ? pourquoi s'attaquer à Blanche-Neige, mon tout premier livre ? pourquoi « Zagomir » ? pourquoi Zigomar ? pourquoi tant de dromadaires, vous qui ne les supportez pas ?... Ils nous connaissent, monsieur Zigomar... en tout cas, l'un d'eux nous connaît très bien ; il nous envoie des signaux.

— D'accord avec vous. Mais qui ? Et qu'attend-il de nous, *nondedju* ! à part nous rendre fous ! ?

— Peut-être que nous soyons des interlocuteurs ?

— Pour cela, il faudrait qu'il prenne contact avec nous autrement que par des rêves absurdes ou des dromadaires répugnants... Je repose ma question : qui ?

— J'ai dans l'idée que si l'opération Doryphores tient ses promesses, nous devrions bientôt avoir une réponse à votre question.

— Opération Doryphores ? Vous avez lancé une opération sans me prévenir, Trulle ?

— Oui, monsieur Zigomar. Moi aussi, je dispose de mon petit réseau, et il est activé.

Dix-neuf

— Vous vouliez me revoir ?... Oui, c'est exact, monsieur Lecteur m'a confié un bloc-notes... Non, je ne vous en ai pas parlé ; ça ne m'a pas semblé important... Oui, j'y ai jeté un coup d'œil... Oh, vous savez, c'étaient des listes de mots et de chiffres incompréhensibles... Des noms d'animaux, c'est ça... Mon Dieu ! de mémoire, il y avait des blaireaux, des chevrettes, je crois... Des dromadaires ? oui, aussi... Oui, je l'ai conservé... J'aimerais le garder en souvenir... Ah ! ce n'est pas possible !... Et la petite cage ? je peux la conserver ?...

*

* * *

— Vous êtes bien assis, Trullemans ? Bon, j'y vais... Biolo-

gie : l'ADN est une « sorte de vermicelle ». Mathématiques : le zéro est un nombre « irrationnel ». Anatomie : le foie et les poumons sont « chez le chevreuil, un organe unique à double fonction » – décidément il y tient à ses abats, le salopard ! Histoire antique : le premier empereur romain était « Jules Zigomar » — logique... Zoologie : le dromadaire est un « adorable animal de compagnie » — ben, voyons !... — et les doryphores des « coléoptères particulièrement intelligents » — une allusion à votre mission *secrète*, je suppose... Certains de vos amis semblent bien bavards, Trulle. Physique atomique : la masse de l'électron est « fluctuante ». Lettres : *Blanche-Neige* est « sans conteste l'œuvre la plus achevée de la littérature mondiale »... Des nouvelles du monde à présent, Trullemans ?... Avec vos histoires de rivets, vous avez porté la poisse à l'aviation civile : trois appareils se sont écrasés suite à des erreurs de montage dans les pales de leurs réacteurs. Six centrales nucléaires ont dû être arrêtées : défaillances inexplicables dans le positionnement des barres de contrôle. Rupture d'un barrage sur l'Orénoque : le poste de commande des vannes a disjoncté. L'ascenseur funiculaire de Strépy-Thieu est en panne : les nouveaux galets sont mal dimensionnés. Finances : très gros problèmes dans la transmission des ordres de bourse, Tokyo et Wall Street décident d'un moratoire sur les transactions... Ça suffit pour aujourd'hui. Si on n'arrête pas rapidement ces cinglés, ces anarchistes, c'est la civilisation même qui s'effondrera !

— Oué. Peut-être...

— « Peut-être »... Le monde part en couille et c'est tout l'effet que ça vous fait, Trulle !...

— Ne dit-on pas « en quenouille », monsieur Zigomar ?

— Faites pas chier, Trulle ! L'heure n'est pas aux subtilités de langage, l'heure est au combat, nom de Dieu !

— Oué, mais contre qui ?

— Contre ces salopards, voyons ! Qui d'autre ?

— Je ne sais pas, moi... Peut-être contre le capitalisme...

— Vous voulez rire, Trulle ! Il ne s'agit pas de ça. Ne comprenez-vous donc pas que c'est une guerre totale, une guerre contre le genre humain, une guerre contre la civilisation !

— Celle-là, on nous l'a déjà faite, monsieur Zigomar ! Front uni contre ceci ou cela ; on réglerà nos comptes après... Résultat des courses : à chaque fois, on se fait entuber et le capitalisme se fait une nouvelle jeunesse, pleine d'un appétit dévorant...

— Vous êtes un défaitiste, Trulle !

— Je me pose des questions, c'est tout, monsieur Zigomar.

— Ne vous en posez pas trop. Le temps joue contre nous.

— Le temps ne joue jamais contre personne... Bon... moi aussi... je suis inquiet... je ne suis pas sûr... je me demande si...

— Finissez vos phrases, bordel ! C'est énervant à la fin.

— Le ciel est clair, la lune est ronde, la nuit propice... Si je ne m'abuse, nous saurons bientôt. Puis-je vous inviter à attendre en ma compagnie ?

— Votre opération Doryphores, c'est ça ? Mais elle est com-

plètement éventée, mon pauvre ami...

— Ça, c'est certain. Mais je ne crois pas que ce soit grave...
Demoiselle ! verriez-vous une objection à ce que mon ami et moi passions une partie de la nuit dans la salle ?

— Vous avez la clef, monsieur Lecteur. Vous êtes chez vous.

*

* *

Je n'ai jamais fait de guerre, mais je suppose que les veillées d'armes sont rarement des parties de rigolade. Celle-ci, en tout cas, débuta de façon sinistre. Après avoir ronchonné le temps nécessaire à me faire comprendre qu'il n'appréciait pas d'avoir été tenu à l'écart de la mission Doryphores, qu'il considérait par ailleurs comme une lubie stérile, monsieur Zigomar se coucha de tout son long sur la banquette, les bras croisés sur la poitrine, le col de son manteau relevé, et me fit savoir par quelques ronflements appuyés qu'il dormait. Je n'étais pas dupe mais préférais qu'il boudât en silence plutôt qu'en grommelant. Je pouvais enfin goûter pleinement la sérénité que dégageait la salle désertée tout en caressant machinalement la petite cage, vide, de mes émissaires. J'avais confiance. La nuit était sans pareille. Tiens, il dort vraiment, maintenant... Il est presque touchant, comme ça, abandonné, vulnérable, couché en chien de fusil comme un poilu sur son châlit que seul pourra réveiller le son de la mitraille ou les coups de sifflet du capitaine

lançant l'assaut...

... ou des coups frappés à la porte.

— Oh ! oh ! Y a-t-il âme qui vive en votre auberge ?... Allez, Trulle, me fais pas poireauter, j'ai les pieds tout froids, *kamerotje* !

Monsieur Zigomar se redressa d'un bond, un automatique à la main :

— Qui va là ?

— C'est Céleste, monsieur Zigomar, un ami, ne vous inquiétez pas... Il n'a rien à voir avec ce qui nous occupe. Et rangez cet engin, *astableeft*...

*
* *
*

Avant d'ouvrir la porte, je m'assurai que monsieur Zigomar avait rengainé son calibre dans le holster qu'il portait à même la poitrine.

— Dans mes bras, Trulle ! Si tu savais ce que tu m'as manqué !... À propos, *tof cavitche* !! Tu as toujours eu bon goût... Mais, *Ferdoeme* ! tu n'es pas facile à trouver... Ta mère m'a dit que tu habitais plus bas sur la chaussée... Plus bas, oué... dans la plus longue chaussée de Bruxelles, *Dag Jef* ! Moi, je me suis dit : « Comme je connais le Trulle, il est au café. » Donc j'ai fait tous les *cavitches* de la chaussée, et il y en a un paquet. Alors, excuse-moi si j'arrive si tard... *mo*, ossi, c'est ta faute... Dis donc, y a personne dans cet estaminet !... Oh ! par-

don, monsieur, je vous avais pas vu dans le noir... Dis, Trulle, tu pourrais pas allumer la lumière ?... *Awel, joeng*, tu me présentes pas ?

— Bien sûr. Céleste, monsieur Zigomar... monsieur Zigomar, Céleste.

— Monsieur Zigomar ! Ça, c'est un nom rigolo ! Eh bien, monsieur Zigomar, bien le bonsoir...

— 'Soir.

— Dites, j'espère que je dérange pas...

— Mais non, allez, Céleste...

— Parce que je vois que vous êtes rien qu'à vous deux... Peut-être vous étiez en pleine discussion... Vous pouvez continuer, vous savez, j'écoute même pas !

— Non, Celle, ça va. On attendait juste.

— Eh bien, on va attendre ensemble, alors. Et pour mieux attendre, on va prendre un verre, non ?

— Qu'est-ce que tu bois, Celle ?

— Une Rodenbach grenadine ! Ça fait si longtemps !...

— Et vous, monsieur Zigomar ?

— Rien, merci.

— Rien ? Ça n'est pas une réponse. Allez ! tournée générale !

— Rien, merci !

— Ouille ! Ouille !... Et toi, Trulle, tu m'accompagnes, quand même ?...

— Oué, je vais prendre une petite Orval.

— À la bonne heure ! Tu veux que je sers ? parce que ça

manque un peu de personnel, ici...

— Je vais m'en occuper... Oué, les patrons sont partis. *Mo* j'ai la clé... J'habite au-dessus.

— Sacré Trulle ! J'aurais dû m'en douter... Alors, comme ça, monsieur Trullemans habite dans un café ! Ça, c'est drolde-ment *tof* !... Et vous attendez quoi, sans indiscretion ?

— Ben...

— Ouille ! Je vois déjà que c'est secret... Vous allez qu'amême pas faire sauter le palais Royal, hein ?... Je rigole... Dites rien. Comme ça, ce sera une surprise !... Ah ! qu'on est bien...

— Oué, Celle, on est bien.

On est bien, mais dans quel traquenard t'es-tu fourré, mon pauvre Céleste ? Je n'aime pas le regard fixe de monsieur Zigomar quand il te regarde. Et pourquoi a-t-il un flingue sur lui, nom de Dieu ?

*

* * *

— *Autant vous le dire tout de suite, je vais jamais au café, et encore moins au Trois Pigeons... Oué, exact, je suis le voisin direct... Si j'ai entendu du bruit ? Mo c'est tous les jours que c'est bamboula chez eux ! Maintenant, attendez... ça me revient... Au contraire, ce soir-là, ils ont fermé tôt... Ça m'a même empêché de dormir, ce silence... Et puis la porte s'est ouverte – deux fois, j'en suis sûr. C'est sans doute ce drolle de pei qu'ils*

logent à l'étage qui recevait du monde... Oué, après, il y a eu des éclats de voix, comme une dispute, je dirais... Puis plus rien. Puis des coups de feu, enfin, je suppose... Oué, plusieurs, je sais pas combien. Et puis des cris... La porte s'est rouverte violemment... J'ai entendu courir... J'ai regardé par la fenêtre. La nuit était claire et j'ai vu une espèce de grosse boule rose qui filait dans la chaussée en poussant des cris horribles, un homme peut-être, mais je suis pas certain... ça pouvait aussi être un cochon. Notez que je vois pas ce qu'un cochon aurait fait au Trois Pigeons...

*
* * *

L'attente était de plus en plus pénible. Monsieur Zigomar, qui, quoi qu'assis à présent, avait à nouveau relevé son col, ne disait rien. Moi, je surveillais sa main droite et ne disais pas grand-chose. Et s'ils ne venaient pas ? J'en étais presque à le souhaiter vu la tournure des événements... mais un léger bruit sur le carreau, comme d'un papillon emprisonné derrière une vitre — sauf que, en l'occurrence, le bruit venait de l'extérieur —, balaya ce vague espoir : ils étaient là ! J'entrouvris la porte et une bande de doryphores surexcités fit son entrée en vrombissant.

« On l'a trouvé ! » « Il est là, il arrive ! »

— Trulle ! *kamerotje* !... et... monsieur Zigomar, *l presume...*

Comment allez-vous ?

— Klein ! Le fameux Klein !

— Tiens ! en voilà un que je ne connais pas... Klein, enchanté.

— Euh ! Céleste... Celle pour les intimes...

— C'est un vieux copain que je n'ai plus vu depuis longtemps, Klein, il a débarqué par hasard...

— ... et je vais partir puisque vous avez de la visite.

Céleste était au bord de la crise ; il avait viré au fuchsia dès qu'il avait vu le petit Klein, et il commençait à pousser de petits cris. Pour l'empêcher de couiner, je le pris à part :

— Celle, je t'en prie, calme-toi ! Je t'ai déjà dit : Klein est un peu bizarre ; d'accord il est tout bleu, d'accord il est tout petit, *mo* c'est vraiment un *tof pei*... Bon, la situation est un peu tendue, c'est vrai... Si tu veux, pars... ce n'est pas grave, tu repasseras un autre jour. Mais j'aimerais que tu restes, *fieu*. Comme ça, tu pourras m'aider à surveiller Zigomar... entre nous, c'est plutôt lui qui m'inquiète.

— Oué *mo* Trulle, c'est quoi pour des amis que tu as ? un petit *pei* tout bleu qui fait des tours de magie et un vieux *pei* tout maigre et si pâle qu'on dirait qu'il dort dans un cercueil ! Tu as vu comment qu'il me regarde ?... Je veux pas être changé en caramel mou par ton schtroumpf, et je veux pas non plus que ce vieux saligaud plante ses canines dans ma jugulaire !... *Mo*, allez, je vais rester. Pour toi, *joeng*.

— Merci, *kamerotje* ! Je savais que je pouvais compter sur toi... Surtout, ne quitte pas des yeux la main droite de Zigomar.

— Sa main droite ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a, sa main droite ?

— T'inquiète, je t'expliquerai...

Je pouvais compter sur Céleste : il avait tellement confiance en moi que ses yeux resteraient rivés sur la main de Zigomar quoi qu'il arrive ; ce qui me laissait le loisir de me concentrer sur la discussion, que je pressentais orageuse. Aujourd'hui, je regrette de m'être ainsi servi de la fidélité de Céleste... Mais ce qui est fait est fait.

*

* *

— Bon, Messieurs, excusez-moi... il est temps que je m'occupe de mes doryphores ; ils ont droit à une récompense.

— Donne-leur seulement une bonne ration de datura, ils l'ont d'ordement bien méritée, Trulle : de vaillants camarades que tu as là !

— Oué, c'est des amis... Tu es au courant pour le datura ?

— On a eu le temps de bavarder un peu...

« Oui, la conversation du petit Klein est des plus intéressantes... » « On a beaucoup parlé de Rosa Luxemburg... » « Et du capitalisme... » « Et de la survie de l'humanité... »

— Ne parlez pas tant, vous devez être affamé. J'arrive. J'ai gardé du datura au frais dans le frigo de demoiselle Cathy.

« Et quelques gouttes d'Orval, s'il te plaît... »

— Tout ce que vous voudrez...

— Deux minutes, Trullemans, et vous, Klein... Voudriez-vous me faire croire que vous communiquez avec ces insectes ?

— Comme vous le savez, les doryphores sont « des coléoptères particulièrement intelligents », monsieur Zigomar.

— C'est donc vous le salopard qui... J'aurais dû m'en douter... Et vous saviez, Trulle ! Vous êtes son complice.

— Dites, les gars, vous les comprenez vraiment ?

— Oué, Celle... mais te laisse pas distraire.

— Bon, assez rigolé. Débarrassez-moi de ces sales bêtes qui font du rase-mottes autour de ma tête !

— Ils viennent simplement vous saluer, monsieur Zigomar... Allez, Lutttes de classe, Prolétariat, Plus-value, Capital global... laissez le monsieur tranquille... dans votre cage, mes amis ! je vous apporte votre collation.

— « Lutttes de classe, Prolétariat, Plus-value » !... Vous avez le sens de l'humour, Trullemans.

— Si on veut... Moi, j'appellerais ça de la constance politique, si vous avez une idée de ce que cela veut dire.

— Ne soyez pas blessant, Trullemans. Je n'ai pas de leçon à recevoir dans le domaine... De toute façon, nous ne sommes pas ici pour parler de nos engagements politiques respectifs...

— Et de quoi donc aimeriez-vous parler, monsieur Zigomar ?

— Cette bonne blague, Klein, vous êtes en train de foutre le boxon sur la planète entière et vous me demandez de quoi je veux parler !

— Eh bien ! parlons de ça. Comment trouvez-vous les nouvelles versions de *Blanche-Neige* et du *Capital* ? Amusantes, non ?

— Très amusantes ! Comme les crashes d'avions, les ruptures de barrages, les centrales nucléaires qui menacent de péter... Tout cela est très réjouissant !

— Croyez bien que je déplore ces accidents... Mais il y en aura de moins en moins à mesure qu'ils comprendront qu'ils ne peuvent plus se fier à ce qui est écrit et que, par la force des choses, ils deviendront plus prudents.

— « Ils »... je suppose que vous faites allusion à l'humanité...

— Exactement. Ce sont mes semblables qui m'intéressent, voyez-vous ?

— Ils vous intéressent tellement que vous fichez par terre tout le savoir qu'ils ont accumulé !

— Accumulation est le bon mot, monsieur Zigomar, c'est la clef. J'ai longtemps cherché comment lutter contre l'accumulation capitaliste et empêcher sa terrible fin. C'est Trulle, et indirectement vous, qui m'avez fait connaître les analyses de Karl Marx et de Rosa Luxemburg. Qu'est-ce que j'ai pu travailler sur ces deux-là !... Mais, même en jouant sur les variables et les paramètres, le constat restait désespérant... La barbarie était au bout du chemin, à moins d'un sursaut révolutionnaire du prolétariat qui romprait avec la logique d'accumulation capitaliste... C'est le point faible de cette théorie, évidemment...

— ... Évidemment... puisque le petit Klein peut avantageusement se substituer au prolétariat...

— De un, je déteste qu'on m'appelle « le petit » Klein, monsieur Zigomar ; de deux, ce n'est pas la question. C'est le point faible parce que l'extension du salariat a tellement brouillé la position de cette classe dans la production qu'on ne voit plus comment elle pourrait encore sursauter. C'était d'ailleurs l'objet d'un différend entre Trulle et moi. Et, vous le savez bien, cette histoire de conscience de classe a depuis le début été un point de divergence dans le mouvement communiste international : fallait-il des associations qui regroupent les prolétaires sur une base libre et volontaire ou bien des associations qui organisent le prolétariat pour la lutte finale et lui inculquent une discipline révolutionnaire ?... Bref, pouvait-on se fier à la seule conscience de classe ou devait-on la modeler conformément aux intérêts suprêmes de la construction du socialisme ? Plus bref encore, conseilisme ou parti centralisé ? Même Marx hésite selon les époques.

— Nom de *doeme* ! qu'il parle bien, ton ami Klein, Trulle !... Dis, *joeng*, tu dois avoir soif après un discours pareil...

— Il ne boit jamais, Céleste.

— Il parle bien mais il ne dit pas grand-chose... Quel rapport entre vos intéressantes vues sur le prolétariat et vos attaques sournoises contre les livres ?

— C'est pourtant évident, monsieur Zigomar... Là encore, Trulle, et vous indirectement, m'avez fait comprendre que l'écrit était la première forme d'accumulation productive. Puisque le

bel enthousiasme des conseils ouvriers se brisait invariablement sur la brutalité des forces alliées au capital ou sur celle des partis communistes structurés, et que les calculs sordides de ces derniers n'aboutissaient finalement qu'à constituer un capitalisme d'État tout aussi dévorant que le capitalisme privé, moi, Klein, j'ai décidé de lutter à ma manière contre la mère de toutes les accumulations.

— « Moi, Klein »... Vous ne manquez pas d'air, mon jeune ami...

— Ouille ! Klein ! Je comprends ton idée mais tu fous aussi en l'air toutes les histoires qui font du bien aux gens, qui leur ouvrent des mondes nouveaux !

— D'abord, ils pourront toujours se les raconter. J'ai hésité, *mo* j'ai pas touché au langage, je te signale. Et puis, sauf cas exceptionnel, les histoires ne sont pas cumulatives : je les laisserai intactes, Trulle.

— Excusez-moi, les gars, *mo* je comprends rien à votre *stuut*... Qu'est-ce qu'il a fait de si grave, le Klein, que monsieur Zigomar, il a l'air d'ordement pas content ?

— Il a changé les *shofars* en cornemuses...

— Et c'est grave, ça, Trulle ?

— Quand ça se passe en même temps dans toutes les bibles du monde, oui. Pareil pour le Marx : la marchandise est devenue une « cochonnerie » et la plus-value une « petite commission »...

— Ça, ça me plaît bien !

— Dites, Trullemans, ne pourriez-vous pas faire taire votre

cochon domestique ? J'aimerais autant que notre petite explication se passe entre gens sérieux.

— Cochon peut-être... mais « domestique », ça jamais, monsieur Zanzibar !

— Bon, ça suffit ! Écoute, Klein, si tu promets de ne pas toucher aux histoires, moi, je te soutiens...

« *Nous aussi ! nous aussi !* »

— Comme c'est touchant ! Trullemans échange le sort de l'humanité contre la promesse fallacieuse qu'il pourra continuer à lire des romans et des contes de fées le reste de sa vie inutile ! Et Blanche-Neige ? Votre ami Klein a déjà mangé sa parole...

— Quoi, Blanche-Neige ? Ouvrez-le ! Tout est rentré dans l'ordre : vous n'y trouverez plus que le foie et les poumons d'un marcassin. J'ai envoyé les cœurs de biche à la trappe : mièvrerie yankee.

— C'est ma mère qui va être contente !... Mais, dis, Klein ; pourquoi tu avais mis tant de dromadaires ?

— Une façon de faire coucou à ce cher *Zigomar*, ou peut-être devrais-je dire à ce cher Aaron Aronson, qui, alors qu'il était enfant, fut mordu par un dromadaire du zoo de Berlin ?

— Une bête vicieuse avec d'horribles dents jaunes !...

— Mais... vous ne vous appelez donc pas *Zigomar*, monsieur *Zigomar* ?

— Croyez-vous vraiment qu'il y ait des gens qui portent un nom aussi ridicule, Trullemans ?... Simple mesure de précaution...

— Oh ! oui, c'était plus prudent... il valait mieux qu'on ignore certaines choses au sujet de ce digne professeur bruxellois, notamment que le triste incident du zoo de Berlin date de 1850...

— Hé là ! attendez ! Si c'était un gamin en 1850, il a...

— Pas loin de cent soixante ans aujourd'hui...

— Je te l'avais dit, Trulle, qu'il avait une tête de déterré !

Vingt

Monsieur Zigomar – il m’était impossible de l’appeler autrement – ne pipait pas mot. Ses yeux, toujours aussi froids, avaient abandonné Céleste et s’étaient à présent fixés sur Klein. Il avait les deux mains sur la table, bon.

— Mais, Klein, cent soixante ans ! ce n’est pas possible un *stuut* pareil.

— Beaucoup de choses semblent impossibles, Trulle, si on ne connaît pas le chemin. Aronson et moi avons suivi le même, qui nous a mené dans une discrète *yeshivah* de la banlieue pragoise où se perpétue l’enseignement du rabbin Yehudah-Leib.

— Ouille ! celui du golem !

— Oué. C’est pas ce qu’il a fait de mieux... *Mo* ses travaux allaient bien au-delà. C’était un érudit, tu vois ? Mathématiques,

agriculture, astronomie, médecine... tout le bazar. C'est là que j'ai appris à chipoter les textes et les rêves.

— Je t'ai cherché partout dans Bruxelles... et tu étais à Prague !

— Oué, ma mère a pas survécu à notre expulsion... L'arrogance du capitalisme m'insupportait... Mes recherches piétinaient... Alors, j'en ai eu assez de mes consultations, des tarots et de la boule de cristal ; j'avais l'impression de gâcher mes petits talents domestiques. S'il y avait un endroit au monde où je pouvais les perfectionner, c'était à Prague, la ville de Yehudah-Leib.

— Et de Kafka.

« *On adore Kafka !* »

— Oué, et de Kafka... C'est toi qui me l'as fait connaître, Trulle, et j'y ai souvent pensé quand j'arpentais les rues de Prague. Pendant des mois, j'ai cherché cette *yeshivah* et j'étais même pas sûr qu'elle existait. *Mo* quand j'ai vu cette ruelle de rien du tout qui menait nulle part, j'ai su que c'était là... J'y suis resté dix-sept ans. Voilà.

— Quand même, tu aurais pu donner des nouvelles...

— Je sais, Trulle... *Mo* je voulais d'abord trouver le moyen de régler son compte au capitalisme ; j'avais la rage, tu comprends. J'ai fini par t'en donner, des nouvelles, à ma manière, dans tes rêves... Maintenant que j'ai porté les premiers coups, je n'ai plus la rage ; j'ai envie de te revoir, qu'on reprenne nos discussions... Et j'ai besoin de ton aide, *joeng*.

— Mais je connais rien à la magie, *menneke* !

— Non, mais tu es devenu monsieur Lecteur... Alors, monsieur Lecteur, voulez-vous m'aider à peaufiner mon attaque scripturale pour en limiter les dommages collatéraux. Aronson a raison : la rupture du barrage était dramatiquement inutile...

— Ouille, Ouille, Klein ! Qu'est-ce que tu me demandes maintenant ? Bon, je crois que je peux te donner un coup de main. Mais on fera ça gentiment, hein, *joeng* ? et on ne touche pas aux histoires, hein ? Dis... Et monsieur Zigomar, là-dedans ?

— Oué, moi aussi, j'aimerais savoir... Il est immortel ou quoi ? Parce que si vous changez toujours de sujet, on saura jamais.

— Je vais y venir, Celle... Mais Trulle a raison : si j'ai aussi contacté Aronson, c'est que j'avais d'excellentes raisons. D'abord, il en connaît un fameux rayon sur les lettres. Ensuite, ça faisait longtemps que je me demandais quoi avec ce professeur de français qui maîtrise si bien la théorie marxiste. Et mon séjour à Prague m'a confirmé qu'Aaron Aronson n'était pas n'importe qui.

— Et qu'avez-vous donc appris de si intéressant à Prague, Klein ? à part mes démêlés avec le dromadaire du zoo de Berlin ?

Zigomar avait enfin ouvert la bouche... Il affichait un sourire narquois... Ses mains étaient sur la table...

— Je voulais parler de vos faits d'armes...

— Je me suis souvent demandé s'il n'avait pas été adjudant...

— Adjudant, je crois pas, mais commissaire politique ratta-

ché au NKVD pendant la guerre d'Espagne, oué. Au bataillon Thälmann, c'est bien cela ?... Pas de réponse ?... Je reprends par le début... On ignore tout des années qui ont suivi le dramadaire de Berlin, mais on retrouve Aronson, ou plutôt Justex, à Paris en 1870 où, militant bakouninien, il participe activement à la commune. En 1875, il est à Londres où il rencontre Karl Marx, malade, qui travaille désespérément aux livres II et III du *Capital*. Les deux hommes deviennent proches, à tel point que Marx lui confie la rédaction finale de la plupart des feuillets du Livre II...

— Miyiaar de *têtes* ! Et ce sont avec les feuillets de Zigomar qu'Engels fabrique le Livre II !

— Oué, Trulle ; tu vois, je suis pas le premier à manipuler les textes... Je continue... En 1900, il retourne à Berlin, sa ville natale, adhère au SPD et devient un proche de Rosa Luxemburg. Il s'appelle alors Franz Walkenburg. Mais il a près de soixante ans et il pressent que la lutte sera longue... Si seulement il pouvait avoir un bout de vie en plus !... et il se souvient d'une vieille histoire qu'on lui racontait quand il était gamin ; il part pour Prague... Il faut croire que ça lui réussit parce qu'en 1919, devenu Helmut Rinke, on le retrouve, fringant, sur les barricades de Berlin. Le mouvement spartakiste écrasé, Rosa Luxemburg assassinée, il passe en Russie se mettre au service de la jeune république des soviets. Collaborateur de Trotski, sous l'identité de Vladimir Smirnov, il participe à l'écrasement des anarchistes de la Makhnovchtchina et des marins révoltés de Cronstadt. J'abrège... Guerre d'Espagne... Résistance en

Pologne... Entrée dans Berlin avec l'Armée rouge... Débarquement à Cuba en 1956 à bord du Granma... Prise de Santa Clara aux côtés du *Commandante* Ernesto Guevara... ... Aujourd'hui, monsieur Zigomar, prof de français à Bruxelles. Ouf !

— Miyiaar ! Une vie bien remplie, monsieur Zigomar...

— C'était l'époque...

— *Les époques*, Aronson... vous avez presque le même âge que le capitalisme... Tu comprends pourquoi je lui ai envoyé des signaux, Trulle : avec un pareil palmarès !... Donc, Aaron, je vous le demande sans détour : êtes-vous prêt à m'aider ?

— En aucune manière, cher ami... Je suis pour le progrès social et matériel, et vous voulez ramener l'humanité au temps des cavernes ! Je ne me suis pas battu toute ma vie pour ça...

— Vous n'avez pourtant pas cessé d'hésiter : Bakounine, Marx, Rosa Luxemburg, Trotski, Staline, le Che... Vous prêtez à Trulle *votre* cher Livre II mais, tout de suite après, *L'accumulation du capital* ! le poison et l'antidote... Alors, que choisissez-vous ? Je vous propose d'échapper à la barbarie en coupant les racines de l'accumulation. Avec l'aide de Trulle et la vôtre, nous perfectionnerons mon dispositif...

— Vous avez faux sur toute la ligne, Klein. Bakounine était un type bien à l'époque. Rosa était une admirable camarade, un peu trop naïve sans doute, et c'est ce qui les a perdus, elle, Liebknecht et le mouvement Spartakus. Quant à son livre, que j'ai toujours trouvé amusant et délicieusement iconoclaste, j'étais curieux de voir ce que deux freluquets en feraient. Curiosité fatale ! il ne faut jamais laisser les gamins jouer avec des

allumettes conceptuelles... Et voilà. Deux crânes fêlés se montent le bourrichon, prétendent jouer dans la cour des grands et, sur base d'une analyse délirante, se proposent de lobotomiser l'humanité, rien que ça ! Vous êtes un maniaque, un cinglé, un terroriste, Klein ! et vous un traître, Trulle. Non seulement je ne vous aiderai pas mais je vous combattrai...

—... jusqu'à la mort... Ça risque de durer longtemps, n'est-ce pas ?

— Je ne vous le fais pas dire, mon jeune ami...

Les sourires qu'ils se jetaient étaient terribles : celui de Zigomar carnassier, celui du petit Klein méprisant.

— Oué mais non ! Vous allez pas vous mettre sur la gueule, qu'amême !

— Ne t'en fais pas, Céleste, nous avons un gros œuf à peler mais nous sommes entre gens civilisés, n'est-ce pas, Aronson ?... Il est temps que je vous explique comment Zigomar-Aronson est devenu le vétéran absolu de l'histoire révolutionnaire... C'est une histoire fort instructive...

— Enfin ! on va savoir...

Le sourire de Zigomar s'était durci.

— Il y a deux façons d'acquérir un savoir secret : étudier sans relâche, humblement, obstinément ou... le dérober. Il m'a fallu dix-sept ans pour parvenir à mes fins ; six mois ont suffi à Aaron Aronson pour s'introduire dans la *yeshivah*, s'y faire accepter et disparaître un beau matin, en embarquant le grimoire personnel de Yehudah-Leib !... Tu comprends pourquoi je devais absolument le localiser, Trulle.

— Mais... alors, il connaît tous les *stuu*t magiques de ce *pei* machin-chose ! C'est lui qui va tous nous changer en boudin !

— Du calme, Celle... ça risque pas : le boudin est pas *kascher*.

— Quand même, Klein, il doit y avoir plein de *bro*l dangereux là-dedans... Pense au golem !

— La formule a été effacée par Yehudah-Leib lui-même. Mais tu as raison, ce grimoire est plus puissant qu'une bombe atomique... Seulement, un texte n'est rien sans le souffle... Voilà plus de cent ans qu'Aronson est en sa possession, et qu'a-t-il pu invoquer d'autre que le sortilège de longue vie ? Dérisoire !

— Raillez, Klein. Mais je progresse... Vous voulez dénaturer le savoir et la raison ? moi, je vais les libérer... je briserai les chaînes du prolétariat... Bientôt, rien ni personne, et surtout pas vous, Klein, ne pourra s'opposer au développement infini des forces productives pour le bien-être de l'humanité !

« *Développement infini ! C'est ridicule...* »
« *Idiot !... Pauvres humains !* »

— Rassurez-vous, il n'en fera rien.

Klein leva le petit doigt, rien de plus.

— Voilà. C'est fini. Le grimoire de Yehudah-Leib, soigneusement caché dans le double-fond d'une caravane d'un camping de Blankenberge, n'est plus qu'une coquille vide.

— Misérable avorton bleuâtre ! Je t'écraserai...

— Trulle ! Je vois plus sa main !

*

* * *

— Et ensuite ?

— Je l'ai déjà dit une dizaine de fois à vos inspecteurs !

— J'ai lu les rapports, mais j'aimerais l'entendre de votre bouche.

— Bon. Quand Céleste a crié « Trulle ! Je vois plus sa main ! », tout a été très vite. Monsieur Zigomar a dégainé, Céleste s'est mis à couiner et l'a chargé, mes doryphores ont décollé et piqué sur ses yeux, dans ses narines et ses oreilles. Monsieur Zigomar a tiré des coups de pétard un peu partout parce que ce n'est pas facile d'abattre un doryphore, alors, une escadrille... Klein a pris un bastos et s'est effondré, le crâne explosé... Moi, j'étais tétanisé. Céleste a projeté monsieur Zigomar sur notre table, j'ai voulu rattraper mon Orval qui vacillait, et j'ai vu monsieur Zigomar se redresser lentement en me braquant. J'étais un peu pris de court par l'enchaînement des événements quand, tout à coup, j'ai entendu la voix, sépulcrale certainement, de Klein me dire : « Comme le rabbin, Trulle, comme le rabbin... » « Compris, Klein... », j'ai répondu. J'ai foncé vers le comptoir, ai raflé le stylo-bille de demoiselle Cathy et me suis retourné, face à monsieur Zigomar. Heureusement, il avait la tremblote et son flingue ne tenait pas en place. J'ai regardé ses pieds et j'ai dit : « Ouille ! votre lacet est défait. » Il a baissé la tête – ça marche à tous les coups ! –, j'ai écrit sur son front les trois lettres qui donnent la mort : « MET ». Il est tombé

raide. Mais il avait sans doute dû se retenir trop longtemps : il s'est mis à vieillir à vue d'œil puis à se racornir comme les cadavres en cuir bouilli de la propriété Woeste ; en deux minutes, il ne restait que de la poussière... C'en était trop pour Céleste. Il a filé comme un boulet en fracassant la porte, le courant d'air a dispersé ce qui restait de monsieur Zigomar sur la chaussée et Céleste a disparu en couinant pire qu'un porc à l'abattoir. À la vitesse où il allait, il est parti pour faire au moins trois fois le tour du monde...

— Ensuite ?

— Rien, je suis resté là, les pieds tout froids, en train de pleurer. Le petit Klein était mort, monsieur Zigomar aussi, Céleste avait disparu, sans doute à jamais... Mes doryphores sont venus me consoler, sauf Luttes de classes que monsieur Zigomar avait réussi à écrabouiller et Capital global qui avait pris un pruneau en plein vol, et nous sommes restés là, blottis, jusqu'au matin. Après, vous êtes arrivés et j'ai constaté que le corps du petit Klein s'était sans doute liquéfié. En tout cas, son cadavre avait disparu ; il ne restait plus qu'une grande flaque bleue. C'est tout.

— Vraiment tout ? Parce que je lis dans le procès-verbal de l'inspecteur Boestring que...

— Vous voulez encore parler de ça... D'accord, je n'aurais pas dû... Bon, quand j'ai vu le petit Klein allongé, le crâne ouvert sur sa ciboulette, je n'ai pas pu m'empêcher de regarder. Pétard, que c'était beau ! ces petites circonvolutions pleines de petites lettres, de petits mots mal calligraphiés, ce sang tout

bleu qui s'écoulait sur le carrelage... J'ai voulu en savoir plus... Alors, j'ai pris les ciseaux de ménage de demoiselle Cathy et j'ai ouvert son thorax, vous savez : incision en Y... Je voulais voir son foie et ses poumons. Les poumons étaient bleu pâle et le foie bleu foncé. Et là, dans un repli du foie, j'ai lu : « T'en fais pas, Trulle, la machine est en route... *Foert* au capitalisme ! » J'ai tout remis en place, ses viscères, je veux dire, et j'ai refermé soigneusement... avec du scotch, j'avais rien d'autre... J'attire votre attention sur le fait qu'il était tout à fait mort quand j'ai procédé à cette opération, mais je n'aurais sans doute pas dû...

*

* * *

— Du neuf de la scientifique, Boestring ?

— Oué, la grande tache bleue sur le sol...

— Eh bien ?

— Encre Waterman : bleu des mers du sud.

— *Ferdoeme* ! pas de cadavres, pas de sang... Et la balistique ? Selon Trullemans, le soi-disant Zigomar aurait tiré à plusieurs reprises... et notre témoin d'à côté confirme avoir entendu des coups de feu, ou quelque chose qui y ressemblait.

— J'ai le rapport. Ils confirment. Ils ont retrouvé une douzaine de balles. Le type a dû vider tout un chargeur.

— Bien. Et l'arme ?

— Elle avait glissé sous le poêle à pétrole. Il s'agit d'un Lu-

ger suisse chambré en 7,65 mm Parabellum. Année de fabrication : 1900.

— Une antiquité !

— C'est là que ça coince, commissaire : vu l'état des projectiles, ils concluent que la poudre devait être trop vieille ou humide et que l'impact des munitions retrouvées est équivalent à celui d'un pistolet à bouchons...

— Nom de *doeme* ! Et Trullemans prétend que le crâne du soi-disant Klein a explosé comme une pastèque...

— Ils rejettent catégoriquement cette éventualité.

— Rien. On n'a rien... Bon, l'identification ? Trullemans ?

— Pas d'antécédents... réputation d'ivrogne... parents honnêtes commerçants... chômeur de longue durée... pas de profession... le vrai bon à rien, quoi... dernier domicile connu chez ses parents mais habitait en fait une mansarde au-dessus du Trois Pigeons... Rien de spécial, commissaire.

— Klein ?

— A disparu il y a trente ans après avoir été expulsé de l'appartement où il vivait avec sa mère... son ancienne voisine prétend qu'il avait une « horrible maladie de peau »... sa mère est morte peu après... Pas d'autre famille connue... casier vierge... Ils ont mis Interpol sur le coup.

— Je vois ça d'ici : « On recherche le petit Klein. Signe distinctif : il serait vraiment très petit et tout bleu » !... On ne connaît même pas son prénom ! *potfermile* !... Et le tireur fou, là, le Zigomar ?

— Comment qu'on peut s'appeler comme ça ?...

— On se le demande, Boestring.

— Oué. Professeur de français... bien noté... a pris sa retraite il y a dix ans... est mort peu après... célibataire... pas de descendance connue... enterré dans le carré des indigents du cimetière de Saint-Gilles.

— Ça ne colle pas avec la déposition du témoin qui prétend l'avoir vu au Trois Pigeons...

— Oué. Mais comment savoir si cet homme s'appelait vraiment Zigomar et si c'est bien lui que Trullemans aurait zigouillé ?

— Bon, ou bien il est mort depuis dix ans et Trullemans ment, ou bien Trullemans dit la vérité et l'a occis ; dans ce cas, ou bien nous avons affaire à un zombie, ou bien il n'était pas aussi mort que le disent les registres de la population... et mort-vivant ou vivant-mort, son cadavre se balade sur la chaussée poussé par le vent mauvais... tout cela est limpide ! Bon. Le Céleste ? Mort en bas âge ? Disparu en haute montagne ? dans une catastrophe aérienne ?

— Vous savez, avec juste un prénom, c'est encore plus difficile qu'avec juste un nom. Inconnu au bataillon. On a envoyé le signalement donné par Trullemans à tous les postes de police du royaume.

— Merveilleux ! Céleste... taille moyenne... rose... gras-souillet... seule profession connue : lanceur de tartes... Qu'est-ce qu'il nous reste ?... Les doryphores ? Y a quelque chose dans le rapport de la scientifique là-dessus ?

— Attendez... Oué, ils ont ramassé deux cadavres de dory-

phores – pièces GB113 et GB114 – : un écrabouillé et un pulvérisé. Pas de doryphores vivants.

— On résume, Boestring ?

— Ça ira vite, commissaire.

— Il y a deux jours, le central reçoit un appel à neuf heures du matin en provenance du café Le Trois Pigeons. C'est la patronne complètement affolée : un certain « Lecteur » gît sur le sol de son bistrot, inconscient. Le central envoie la patrouille sud 3 et prévient les secours. À neuf heures trente, nos hommes dressent un premier constat : l'individu est allongé sur le carrelage auprès d'une flaque d'un liquide indéfinissable de couleur bleue. Il est faible et choqué mais capable de répondre aux questions des inspecteurs. Il dit s'appeler Trullemans, s'accuse du meurtre d'un certain Zigomar, son ancien professeur de français, et accuse ce dernier d'avoir abattu un certain Klein à coup de pistolet. Trullemans s'accuse également d'avoir dépecé le dit Klein après sa mort.

— Oué, et il y avait un troisième larron, un certain Céleste, dont le rôle n'est pas clair ; il se serait enfui...

— La patronne connaît bien Trullemans à qui elle sous-loue une chambre ; elle l'appelle « monsieur Lecteur ». Elle confirme qu'un homme âgé retrouvait tous les soirs Trullemans depuis quelques semaines, mais elle ne connaît pas son nom. Et elle dit tout ignorer du dénommé Céleste. Emmené au poste avec l'accord des ambulanciers, Trullemans réitère ses aveux mais se montre d'une extrême confusion sur les circonstances du double meurtre auquel il dit avoir assisté et participé.

— Confusion, le mot est faible, commissaire... un conte à dormir debout plutôt, je dirais...

— Oué... Des aveux incohérents... pas de cadavre... pas de témoin direct... les soi-disant victimes introuvables ou mortes et enterrées depuis des lustres...

*

* * *

— Comment réagit Trullemans ? Il se tient tranquille ?

— Sage comme une image, commissaire... On a juste un petit problème avec ces bestioles, là, comment vous dites ?

— Doryphores... Quel problème ?

— On ne sait pas s'il les avait cachés dans ses poches où s'ils sont entrés par le vasistas, mais j'en ai compté cinq qui volent dans sa cellule... J'appelle l'hygiène ?

— Laissez tomber, Boestring... Rien d'autre ?

— Non. Il reste assis sur sa paillasse et il chantonne...

— Ah ? Et il chante quoi ?

— Une vieille chanson de John Lennon : *A working class hero is something to be...* Vous connaissez ?... Non ? Ah ! bon... Qu'est-ce qui va lui arriver, vous pensez ?

— Non-lieu. Mais je crois qu'il est mûr pour l'asile... Quelle heure est-il, Boestring ?

— Ouille ! il est déjà sept heures ! Je vais chercher mon casse-croûte...

— Ah ! oué, vous êtes de garde cette nuit... Eh bien, moi, je

file...

— Attention, commissaire, il y a des embouteillages partout !

— Merci, Boestring, je prendrai le tram.

— Vous ne savez pas ? Ils ne roulent plus depuis hier. Une grosse panne au dispatching central. On ne sait pas quand ils pourront reprendre...

— Nom de *doeme* ! Hier, l'aéroport, aujourd'hui les transports en commun !... *Foert* ! je prends une voiture de patrouille, je mettrai la sirène. J'appellerai ma femme en chemin pour lui dire que j'aurai un peu de retard.

— Faites-le d'ici, commissaire. Tous les réseaux de téléphonie mobile sont morts.

Glossaire

Astableeft : s'il te plaît

Awel : Eh bien

Babeleir : bavard

Bac : récipient de toute nature ; poubelle ; bagnole

Baraflattes (être dans les ≈) : être dans de beaux draps, être dans le cirage, pédaler dans la choucroute.

Bèke ! : beurk !

Boestring : hareng saur

Bomma : grand-mère

Brol : bric-à-brac, bordel, bazar, objet de mauvaise qualité.

Carabistouilles [toujours au pluriel] : foutaises, bêtises, conneries, *fake news*

Caricole : escargot de mer (bulot)

Cavitche : café, bistrot, troquet

Dag Jef ! : salut Berthe ! Tu parles !

Didjû ! Potfermile ! Potferdekke ! Ferdoeme ! Ferdeke !

Fermile ! Nondedju ! Potferdoeme ! Nom de doeme ! God-verdoeme ! : Nom de Dieu !

Fieu : mon vieux

Godfermiyjaar ! : milliard de nom de Dieu !

Foert ! : flute ! zut ! merde !

Hocus pocus : abracadabra

Jalouserie : jalousie

Joeng : mon vieux, mon gars [littéralement : « jeune. »]

Kamerotje : camarade

Kaliche : réglisse

Kalichezap : jus de réglisse

Kapstokneus : juif, youpin (très péjoratif) [littéralement : nez en forme de portemanteau]

Mallette : cartable d'écolier

Menhier : monsieur

Menneke : gars, copain [littéralement : « petit homme »]

Mijole : jeu de palet. Signifie également le sexe de la femme

Miyjaar : milliard

Miyjaar de têtes ! : Interjection intraduisible [littéralement : milliard de seins]

Miyjaar de têtes en plâtre : Interjection encore plus intraduisible que la précédente

Mo : mais

Niks, snol, buls : rien

Non peut-être ! : Certainement, bien sûr, cela va sans dire

Oué : oui, ouais

Pei : mec, gars, quidam

Pils : bière blonde de fermentation basse très populaire en Belgique

Pintje : verre de bière [petite pinte]

Pitchesbak : jeu de dés [421], plus exactement le bas octogonal dans lequel on jette les dés

Poepoes : minet, chat (« poupousse » en français de Bruxelles)

Rotte : pourri, foutu

Racrapoter (se) : se recroqueviller, se rabougrir

Rammeling : baffe, raclée

Slaptitude : coup de mou, fatigue passagère

Smaus : juif, youpin (très péjoratif)

Spinnekop : araignée

Stuut : truc, machin, bazar

Te huur : à louer

Tète : sein

Tof : chouette, super, vraiment bien.

Twist : défaut, problème

Wad es da ? : qu'est-ce que c'est ?

Zievereir : radoteur, personne qui dit n'importe quoi

Zot : fou, cinglé, simple d'esprit